

Mr.

34 Charlotte Square

and passer

LETTRES
ÉCRITES
D'ITALIE.

1.







: son ombre, chacun dans les bras
 os cherchoit l'oubli de ses peines, &
 sement de ses fatigues: Astérie seule
 le sommeil fuir de ses paupières, &
 mille pensées dans son esprit, quand
 coup elles sont interrompues par une
 ont les accens pénétrant jusqu'au fond
 cœur; elle prête l'oreille, elle entend
 oles :

J'aime Astérie;

Comment lui découvrir ma foi?

O vous, à qui je me confie,

Echo ! répétez - lui pour moi ;

J'aime Astérie.

Lorsque la nuit vient o
 De ses sujets Alfred bri
 Bat les Danois, les pour
 Et de leur joug délivre

Le jeune roi s'empresse
 Avec Emma l'éclat de sa
 La tendre Emma croit n
 Et ce berger la fait mont

Législateur, guerrier, po
 Le front orné d'un brillan
 Le grand Alfred fut aim
 Bien peu de rois pourroie

Il se tait, chacun appli

of 2 vols

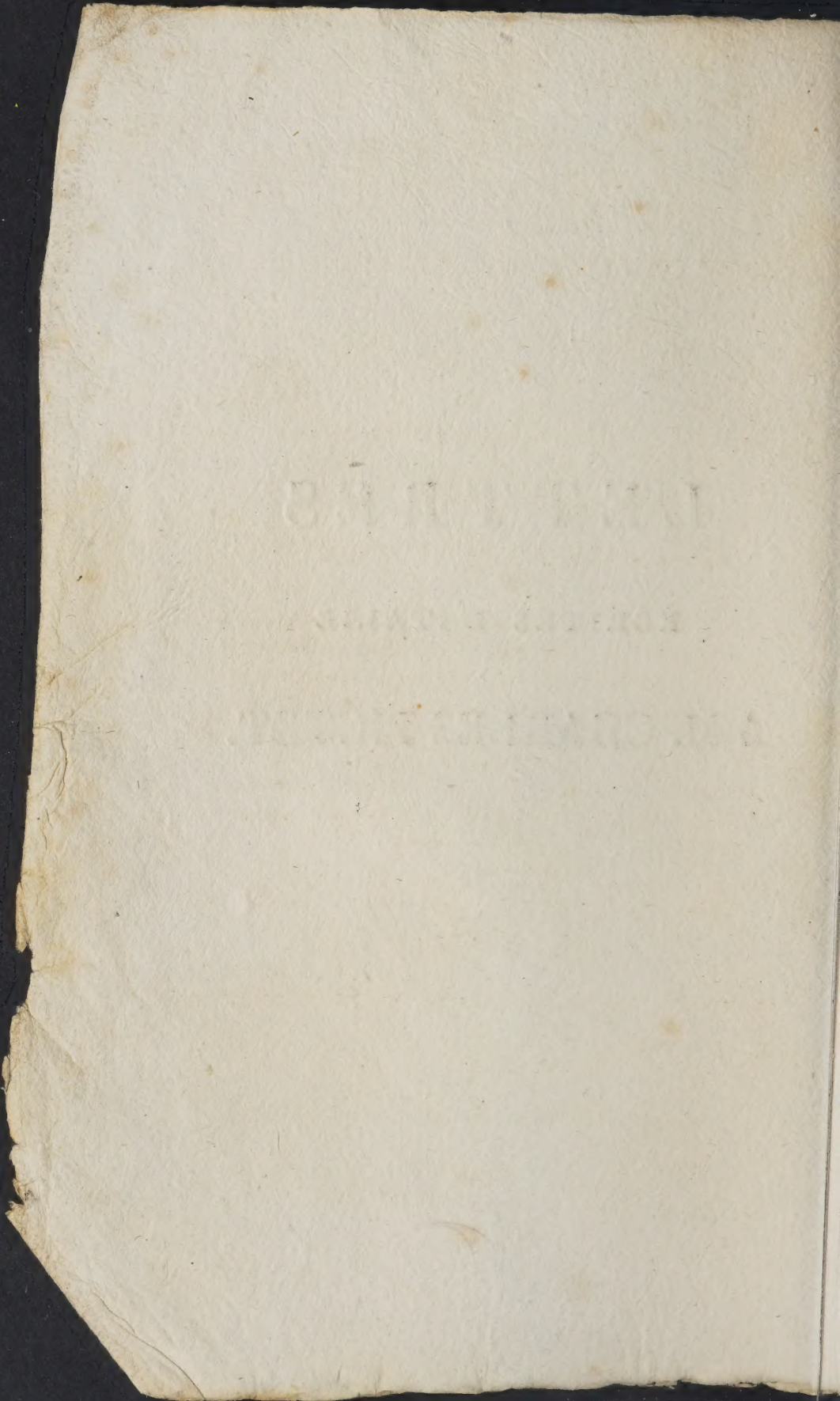
£75

2 vols

LETTERS

ÉCRITES D'ITALIE

A M. CHARLES PICTET.



LETTRES

ÉCRITES D'ITALIE EN 1812 et 13,

A M. CHARLES PICTET,

L'un des Rédacteurs de la Bibliothèque Britannique,

PAR

FRÉDÉRIC LULLIN DE CHATEAUVIEUX.

~~~~~  
QUID faciat lætas segetes , quo sidere terram  
Vertere , Mæcenæ , ulmisque adjungere vites ,  
Conveniat ; quæ cura boum , qui cultus habendo  
Sit pecori , atque apibus quanta experientia parcis ,  
Hinc canere incipiam.

GÉORGIQUES.

I.

A PARIS,

Chez J. J. PASCHOUD, libraire, rue Mazarine, n° 22.

ET A GENÈVE,

Chez LE MÊME, Imprimeur-Libraire.

1816.

THE

AMERICAN

REVIEW

OF

THE

AMERICAN

REVIEW

A

REVIEW

OF

THE

REVIEW

# LET T R E S

ÉCRITES D'ITALIE

A M. CHARLES PICTET.

---

## LET TRE PREMIÈRE.

*Turin, 12 mai 1812 (\*).*

J'AI été, Monsieur, il y a vingt ans en Italie. Cette belle contrée s'annonçait d'avance à mon imagination comme un pays enchanté, séparé du reste de la terre par des abîmes à peine accessibles. Il me semblait que je devais trouver au-delà des Alpes des mœurs, des nations ainsi qu'une nature dont la physionomie aurait un caractère absolument unique, et je me séparai, en partant, de tout ce qui m'était cher, avec le même sentiment que j'aurais éprouvé si j'avais dû visiter des peuples inconnus.

---

(\*) Ces lettres ont été écrites pendant le temps de la domination française en Italie.

Je viens de traverser les Alpes, mais je n'ai plus ressenti l'émotion qu'elles m'avaient inspirée alors. Les routes majestueuses qui viennent de s'ouvrir dans leurs précipices, ont détruit les barrières données à l'Italie par la nature. Ces immenses travaux sont sans doute les plus nobles marques de notre civilisation ; mais en aplanissant les rochers, ils ont rabaissé les Alpes et désenchanté Meillerie. Le nom de ces montagnes n'inspire plus d'effroi, et les peuples ne sont plus séparés par elles. En les rapprochant, ces communications faciles effacent le caractère original des nations ; elles prennent les mêmes mœurs avec des besoins et des habitudes semblables. L'instinct de nationalité se dissipe peu-à-peu par cette communauté de tous les usages de la vie, et l'on parcourra bientôt l'Europe entière, en croyant rester toujours au milieu du même peuple.

Ce sentiment m'a frappé dès mon arrivée à Turin. Je me suis cru dans une grande et belle ville de France, tellement j'y trouvais de ressemblance dans tout ce qui frappait mes yeux. On aurait dit que les costu-

mes, les décorations, les boutiques, les promenades et jusqu'aux placards des rues, avaient été envoyés de Paris avec les restaurateurs et le journal des modes. Il en est de même de tous les intérêts qui agitent la vie : car les lois qui en disposent, les institutions qui la dirigent, les espérances, les craintes viennent également de ce grand foyer de mouvement, qui attire et renvoie sans cesse les élémens dont se compose la civilisation de ce siècle.

Quel sera le résultat de cette fusion de tous les peuples, de cette uniformité de mœurs, de cette culture commune qui donne à tous les intérêts une même tendance ? Les physionomies nationales, en s'effaçant sur tout le continent, éteindront-elles en même temps les rivalités des peuples, avec ce sentiment intime par lequel chaque état, chaque nation se désigne à elle-même, et qui lui est propre comme sa respiration ? J'ai peine à le croire, quelque chose me blesse dans cette image ; et, lorsque je vois sur le bord du Tibre des arrêtés du conseil d'état affichés sur les poteaux, un cri de ma conscience me révèle que je suis sur la terre des Romains,

et non dans le pays des Celtes , sur les rives de l'Indre ou de l'Adour. Les peuples sans histoire et sans traditions, peuvent se fondre les uns dans les autres; mais ceux qui doivent aux siècles une longue renommée, leur conservent involontairement un culte qui devient l'ame de leur nationalité, et je doute que des décrets puissent détruire ce culte, et anéantir l'histoire.

Cependant la ruine presque universelle de tout le système féodal, des castes et des privilèges, en proclamant l'égalité des droits de tous les citoyens, doit dissoudre l'influence des forces individuelles, pour placer cette influence dans la loi; c'est-à-dire, dans la force universelle. Dès-lors les distinctions ne pouvant plus appartenir au rang, deviendront l'apanage exclusif des places, de la fortune et des talens, uniques leviers pour sortir de l'égalité commune. On peut prévoir que de ce moment tous les intérêts, toute la tendance des actions de la vie, iront à se procurer ce genre de distinctions; et comme les moyens pour y parvenir sont les mêmes partout, toute la population européenne se trouvera, presque à

son insçu, comme inspirée par le même génie.

L'ordre politique et la législation, stationnaires par leur nature, seront également obligés de plier sous l'effort de ces nouvelles mœurs enfantées par la marche séculaire de la civilisation. Ce ne sera qu'à la fin de cette révolution générale qu'on pourra en apprécier toutes les conséquences. Mais il est curieux de signaler dans la route du temps les faits par lesquels s'annonce ce grand changement dans l'ordre social.

L'Italie est l'un des pays de l'Europe où on peut le mieux remarquer cette tendance universelle de notre âge. La destruction de la féodalité et de tous ses vestiges ne s'y est pas opérée, comme en France, par la plus épouvantable violence; le temps, les lumières et la force des choses y ont préparé des opinions que le droit de conquête a sanctionnées. On peut facilement observer le développement que l'esprit du temps a produit en Italie, et c'est un point de vue sous lequel elle offre aujourd'hui un grand intérêt.

Ses vieilles aristocraties sont tombées au premier souffle, ses petites souverainetés ont

disparu avec le cortége pompeux qui décorait leur impuissance. De plus grandes divisions territoriales ont donné un moment aux Italiens l'espérance de se réunir, après vingt siècles, en un seul corps de nation. Ils ont reçu une législation uniforme et une même impulsion. On les a débarrassés, malgré la résistance des vieilles habitudes, de tout ce qui entravait la marche universelle de la révolution sociale, et on les a jetés dans les cadres de la plus redoutable des armées. Étonnés d'y figurer, ils ont pris le bonnet de grenadier, plus par force que par choix peut-être, et, sous ces nouveaux drapeaux, ils ont combattu comme anonymes, ou plutôt sous le nom de français, mais avec une bravoure qui leur a valu l'estime des soldats, et leur a appris qu'ils n'étaient pas plus étrangers aux périls de la guerre qu'aux délices du repos.

De si grands changemens dans la destinée de ce peuple en ont apporté dans ses usages et dans ses intérêts. Les Italiens ont parcouru l'Europe, déportés en masse par la conscription, ou chargés des intérêts généraux de la guerre et de l'administration d'un grand état.

Ils ont été ainsi chercher dans l'étranger de nouvelles séries de mœurs et de connaissances ; tandis que ces mêmes étrangers apportaient chez eux de nouvelles institutions et des formes réglementaires qui leur étaient entièrement inconnues.

Un gouvernement extrême dans ses volontés, et rapide dans leur exécution, a établi d'autorité en Italie un ordre, une police et une exactitude contraires à toutes les anciennes habitudes. Pendant que la conscription enlevait cette classe oisive et surabondante de la société qui encombrait les rues, les hautes classes de la nation, dépouillées et appauvries par la guerre, ont été obligées de prendre un esprit d'intérieur et des goûts domestiques, dont leur moralité manquait totalement. La suppression des couvens, en laissant aux mères le soin d'élever leurs enfans, leur a inspiré ce besoin des convenances, instinct de l'amour maternel, qui bannit peu-à-peu cette tolérance de mœurs si reprochée aux femmes d'Italie, et dont l'habitude seule balançait l'immoralité. Par-là l'esprit de famille achèvera peut-être de s'établir en Italie.

Sans doute , Monsieur , ce changement dans les mœurs n'est pas encore devenu une habitude universelle , à laquelle l'opinion ne permette plus de déroger : car il faut beaucoup de temps pour que la moralité de tout un peuple se renouvelle entièrement ; mais on peut annoncer ce changement , parce que les circonstances l'appellent. Ce qu'on aperçoit distinctement aujourd'hui , c'est la création d'une classe d'hommes inconnue autrefois et déjà très-répandue , classe qui se voue à la vie active , soit dans les camps , soit dans les administrations , dans les affaires , ou dans la culture des sciences. Les hommes qui la composent sont jeunes , animés , avides d'instruction ; ils la cherchent et l'obtiennent. Ils ne se concentrent plus , comme leurs pères , dans un cercle borné ; mais ils appartiennent à la civilisation européenne.

Les arts et la poésie ont cessé en même temps d'être un objet de culte pour les Italiens ; il est totalement négligé par les hommes de talens. On ne tourne plus ces talens que vers les sciences naturelles et les connaissances politiques. Nous n'osons pas par-

ler des tableaux faits par les deux uniques peintres dont le nom soit connu. *Fédérici* seul lutte encore sans succès pour soutenir la réputation des auteurs dramatiques. *Monti* a recueilli la dernière palme poétique, et *Veluti* fait entendre les sons qui doivent charmer, pour la dernière fois, les rivages de Naples. Comme un sol épuisé refuse de produire des fleurs et des fruits, la vieille terre de l'Italie semble être fatiguée d'enfanter des poèmes et des monumens. Un grand homme conserve à lui seul toute la renommée de cette antique gloire; mais il travaille au tombeau où reposeront ses cendres, et le génie des arts, qui pendant vingt siècles illustra l'Italie, descendra avec lui dans le tombeau que Canova se prépare.

L'impulsion générale qu'on remarque maintenant, se dirige ainsi loin des régions de l'imagination, vers l'esprit d'ordre et d'arrangement dans les affaires, vers le désir d'améliorer sa situation par l'intelligence et l'économie, vers un désir enfin d'employer ses forces à des choses utiles dans l'ordre social et particulier. Le principe moteur de cette

action est répandu universellement ; c'est-à-dire la conscience de ses moyens jointe à une certaine estime de soi , dont les Italiens avaient jadis consenti à se priver , et qu'ils regagnent depuis dix ans , au prix de leur travail et de leur sang.

Ce mouvement en faveur de l'esprit d'ordre et de perfectionnement dans les institutions particulières et publiques , s'est porté immédiatement vers l'agriculture : puisque l'Italie n'avait que peu de fabriques et des ports fermés , par la guerre , au commerce d'échange ; dès - lors presque aucun moyen d'étendre son industrie autrement que par l'accroissement de ses produits agricoles. Cette amélioration même n'avait qu'un champ borné à parcourir ; car l'Italie , cette ancienne patrie de la civilisation , avait déjà traversé toutes les phases de la prospérité publique. On y avait , dès long-temps , adopté l'ingénieuse culture des assolemens , un vaste système d'irrigations , et les meilleures méthodes d'exploitations rustiques. Les excellentes denrées qu'elle produit en abondance , se vendent à un prix favorable au consommateur , mais

trop élevé pour encourager de grandes exportations. Les bases de son économie générale semblent être ainsi fixées par un maximum déjà atteint, et on ne peut guère se flatter d'obtenir de grands bénéfices en rompant l'équilibre actuel de cette industrie, pour introduire de nouveaux assortimens de productions qui resteraient peut-être sans acheteurs et sans débit.

Il était beaucoup plus essentiel de renouveler les hommes que les choses en Italie. Vous en jugerez vous-même, Monsieur, si je parviens à vous décrire les usages champêtres de ses diverses contrées, non-seulement en établissant les faits qui indiquent la richesse publique, mais leurs conséquences sur la population et sur sa prospérité. J'essaierai surtout de vous dépeindre la physionomie locale des aspects si variés et si pittoresques que renferme l'Italie. Car à la période de l'histoire du monde où nous sommes parvenus, la laideur ou la beauté de la nature, qu'on suppose n'être qu'un jeu de la création, dépendent, bien plus qu'on ne le croit, des procédés de l'industrie humaine,

qui, dans les différens siècles de la terre, en ont embelli ou défiguré la surface.

Nulle part cette effrayante autorité de l'homme sur la création ne se laisse apercevoir autant que dans cette antique Ausonie. Tous les âges de la civilisation paraissent y avoir apporté leur offrande et déposé leur empreinte. Là les champs, environnés d'ormeaux, sont couverts par les pampres de la vigne, qui semble n'y avoir été plantée que pour fêter le culte de Bacchus. Plus tard on apporta l'olivier de la Grèce ou d'Asie, et son feuillage toujours vert a changé d'arides coteaux en bosquets que les saisons ne flétrissent jamais. Ailleurs on a créé des milliers de ruisseaux, en divisant à l'infini les eaux d'une rivière; tandis que le temps a dépeuplé les campagnes de Rome, et changé ses bocages en forêts et ses champs en déserts. Partout l'art a transformé la nature; elle ne s'est réservée que ses montagnes de feu dont elle défend l'approche par des fleuves brûlans qui dévastent leurs alentours, comme pour en éloigner l'industrie laborieuse de l'homme, et obtenir de lui un saint respect.

J'éviterai de vous entretenir de toutes les parties de l'Italie qui ont été décrites par tant de voyageurs. Je ne vous parlerai ni des édifices, ni des monumens, ni des villes, ni des arts qui les ont embellies. Je vous raconterai l'histoire rustique de l'Italie, je vous dirai comment on en cultive les champs, comment on en récolte les moissons. Je tâcherai de vous peindre les sites et les contrées de ce beau pays, tels que je les ai vus, ou que j'ai cru les voir : car les voyageurs se trompent, même en ne parlant que des objets qui frappent les yeux. Mais, pour mettre quelque ordre dans ces récits, je crois devoir commencer par diviser les diverses contrées de l'Italie en autant de régions que j'ai observé de différences dans leur situation, leur aspect et leur économie champêtre.

Il m'a paru que l'Italie pouvait être partagée en trois régions, d'après les trois systèmes de culture qui les distinguent l'une de l'autre. La différence des climats, des productions et des mœurs champêtres désignent ces trois systèmes aux regards du voyageur comme à ses observations.

La première de ces régions commence vers les Alpes de Suze et du Mont-Cenis, et s'étend jusqu'aux bords de l'Adriatique. Elle comprend toute la plaine de la Lombardie, séparée par le cours du Pô en deux parties presque égales. La fécondité de la terre fait croître à l'envi, dans cette riche plaine, des productions variées qui se succèdent sans interruption; et cet habile mélange de récoltes fait donner à cette région le nom de *Pays de culture par assolement*.

La seconde de ces régions se prolonge sur toutes les pentes méridionales des Apennins, des frontières de la Provence jusqu'aux bornes de la Calabre. Je l'appellerai Région des Oliviers ou de *la Culture Cananéenne*. Elle n'occupe que des pentes et des coteaux. Cette culture orientale s'élève en gradins sur les flancs des montagnes, par une suite de terrasses artistement soutenues avec des murs de gazons, et couvre ces sites agrestes de plusieurs espèces d'arbres également chargés de fruits. J'aurai peu de chose à vous dire de cette culture dépourvue de prairies et de moissons, parce qu'elle a été décrite

avec un grand intérêt par M.<sup>r</sup> Sismondi (\*). Je voudrais réussir aussi bien que lui à vous faire connaître l'économie rustique de la troisième région, que je désignerai par le nom de *Pays de mauvais air*, ou de la culture patriarcale. Elle s'étend le long de la Méditerranée, de Pise jusqu'à Terracine, et comprend toutes les plaines qui s'élargissent entre la mer et la première chaîne de l'Apennin.

Cette région, heureusement la moins étendue, dépeuplée par le fléau d'une atmosphère mortel, a vu disparaître son ancienne prospérité, avec ses villages, ses hameaux et ses cultures. Ces terres, couvertes d'immenses pâturages, ne servent qu'à nourrir des troupeaux, qui, comme ceux des premiers habitans de la terre, forment l'unique richesse des bergers auxquels ils appartiennent.

Outre ces trois grandes divisions, l'Italie renferme encore dans ses hautes montagnes des contrées sauvages, où l'homme ne vit que du produit des bois, comme on en trouve aussi

---

(\*) Tableau de l'agriculture Toscane, par M. Sismondi. A Genève et à Paris, chez J. J. Paschoud, Imp.-Libr.

sur les Rives du Pô , dans lesquelles d'innombrables canaux arrosent des prairies toujours vertes où s'alimente un nombreux bétail , et qui paraissent ramener sous ce beau ciel les cultures de l'Irlande et des pays du nord.

J'essaierai , Monsieur , de vous décrire dans ma première lettre la culture usitée dans le Piémont ; vous verrez combien elle ajoute à la beauté native de cette contrée que les Alpes environnent , et que la nature a favorisée de ses plus heureux présens.

J'ai l'honneur d'être , etc. etc.



## LETTRE DEUXIÈME.

*Asti, 10 juillet 1812.*

LA première région agricole de l'Italie que j'ai eu l'honneur de vous indiquer, Monsieur, dans ma précédente lettre, s'étend du pied des Alpes à ceux de l'Apennin, sur cette immense plaine délaissée par les eaux, qui commence au passage de Suze, et ne finit qu'aux bornes orientales de l'Italie. Cette vaste contrée peut être appelée le jardin de l'Europe, et en est, sans contredit, la partie que la nature a le plus favorisée.

Le sol déposé par les eaux, aussi riche que profond, est presque partout aligné sous un niveau parfait. On ne trouve des bancs de galets qu'en se rapprochant des montagnes; toute la plaine est un terreau noir, d'une grande fertilité. La hauteur des montagnes qui dominent toute la Lombardie y verse une abondance prodigieuse de courans d'eaux, que l'art n'est pas encore parvenu à maîtriser, mais dont il a su diviser

à l'infini le mouvement , en multipliant partout les canaux d'irrigation ; en sorte qu'il n'y a presque pas de fermes ni de prairies qui n'aient à leur portée un canal et une écluse.

Ce luxe d'irrigation se déploie sous le plus beau climat , et s'unit à l'action d'un soleil méridional , pour produire tous les phénomènes de la plus vigoureuse végétation.

De si grands avantages naturels ont accumulé dès long-temps une immense population dans cette heureuse Lombardie , et avec elle toutes ses conséquences ; telles que le rapprochement des villes , et par conséquent des marchés , la beauté des chemins qui y conduisent de tous les points de la campagne , les campagnes elles-mêmes , subdivisées en un nombre infini de petites propriétés , au centre desquelles on a bâti la ferme qui les exploite ; le sol de ces champs profité avec un grand art et de manière à ne laisser perdre pour l'agriculture ni espace ni temps. Les récoltes sont encadrées par des plantations d'arbres à fruits de toutes espèces , mélangés avec des muriers , des peupliers et des chênes ; et , pour que ces derniers même ne

se bornent pas à donner oisivement leur ombrage, ils servent de soutiens aux seps de la vigne, dont les pampres s'élançant de toutes parts, les recouvrent comme un dôme, et retombent en festons.

Le luxe des plantations est tel dans presque toute la Lombardie, que l'œil du passager n'en peut percer l'épaisseur; il y voyage dans un horizon toujours voilé, et qu'il ne découvre qu'à mesure qu'il avance. Cette succession de tableaux, qui prépare toujours à l'imagination quelque chose d'inattendu; cette fraîcheur de verdure; ces habitations sans nombre qui réunissent à la commodité une sorte d'élégance; ces campagnes dont l'ombrage a je ne sais quoi d'agreste, tandis que leur culture annonce la plus riche économie, offrent un contraste et une harmonie que nulle autre contrée ne présente au même degré. On n'y trouve pas cette végétation large et monotone des terres de l'Inde, ni ces vastes cultures qui s'étendent sur les plaines uniformes du nord; on n'y trouve pas non plus ces sites sauvages dans lesquels les vallons de la Suisse déploient leur fraîcheur;

mais on parcourt une nature où ces divers horizons semblent s'unir ensemble pour les rappeler tous à-la-fois.

Telles sont les campagnes que la Lombardie livre avec tant de complaisance à l'art de la culture. Cet art y est simple, parce qu'il y est très-perfectionné, et que les bonnes pratiques rurales y sont devenues usuelles et comme une habitude chez les cultivateurs. L'abondance de la population et la variété des récoltes a dû nécessairement établir la division des fermes, ainsi qu'elle a lieu dans tous les pays d'une haute fertilité et dont la culture exige beaucoup de ces petits soins journaliers que l'intérêt de famille peut seul perfectionner ; aussi y a-t-il très-peu de fermes dans toute la Lombardie, qui aient plus de soixante arpens (\*), comme aussi il y en a peu qui en aient moins de dix.

L'abondance des capitaux a mis dès longtemps toutes les terres dans les mains des hautes classes de la nation et des habitans des villes ; il n'y a presque aucun paysan pro-

---

(\*) L'arpent de 48,000 pieds carrés.

priétaire, tous les cultivateurs sont métayers, c'est-à-dire, exploitant à moitié fruit. Cet usage est universel; on y connoît à peine les baux à rente fixe.

Il résulte de cet ordre de choses, que, bien que la nature eût semblé destiner la Lombardie à figurer entre les pays de grande culture, elle est devenue, par l'état des institutions sociales, un véritable pays de petite culture.

Je vais, Monsieur, pour rendre plus sensibles les divers procédés de cette agriculture, vous décrire la disposition et l'histoire rustique de la charmante terre de *Santenaz*. Située à dix milles de Turin, au-delà des collines qui bordent le Pô, on n'y parvient qu'après avoir traversé celle de *Montcallier*. Sur le sommet de ce coteau on passe auprès du château où séjournait autrefois la famille royale. Il n'est plus habitable aujourd'hui, et ne conserve de son ancienne grandeur que le beau site qui l'environne. De la terrasse du château on voit les nombreux contours du fleuve au milieu des campagnes. D'innombrables plantations couvrent ses rivages et dérobent

aux regards une partie des fermes et des hameaux dont ils sont peuplés. Aux bornes de ces plaines s'élève, comme un noble amphithéâtre, l'enceinte des Alpes et des Apennins. Ces montagnes semblent être chargées de la garde perpétuelle de ces heureuses vallées. Boulevard de la nature qui trompe l'imagination et sert à nous apprendre que ce globe n'a plus de remparts contre le génie et l'audace de l'homme.

J'ai passé quelques jours à Santenas, au milieu de ses bosquets et de ses vergers ; j'ai observé l'art qui les a fait croître, et les pratiques rurales qui y sont en usage. Elles sont tellement les mêmes dans tout le Piémont, que cet échantillon vous donnera une idée complète de l'ensemble.

Cette terre est divisée en quatre exploitations qui se partagent entr'elles un territoire contigu, d'une assez vaste étendue. Cet espace se prolonge sur le bord d'un canal qui garde ou verse tour-à-tour ses eaux dans la campagne. Les digues qui contiennent ces eaux, sont ombragées par un long alignement d'aulnes, de peupliers et d'arbres de toutes

espèces, dont l'immense élévation paraît abriter tout le domaine contre les ouragans. Sous ces bois croissent à l'envi des arbustes et des fleurs sans nombre ; elles épanouissaient lorsque je me promenai, dans ces sentiers, par une soirée du mois de mai. La rosée, plus humide qu'en France, les chargeait de ses gouttes, et faisait incliner leurs têtes parfumées. On fanait le foin des prairies, et l'odeur qu'il exhalait venait se confondre avec celle des roses et des orangers, pour ajouter ce charme indéfinissable à la beauté de toute cette verdure.

Le château est situé à l'une des extrémités du domaine ; devant lui se déploient les riches gazons que le canal arrose, et qui sont parsemés de groupes d'arbres et d'arbustes. Cette exploitation forme la réserve du propriétaire. A son extrémité opposée se trouve la première des métairies, dont les toits se découvrent au milieu du beau verger qui encadre la prairie, et fait en même temps de ce manoir un but de promenade, comme un intérêt dans le paysage.

Cette ferme, comme toutes celles de la

Lombardie , offre une largeur et une richesse de bâtimens inconnue dans presque tous les autres pays de l'Europe. Construite en briques rouges , réunissant la solidité à l'élégance , elle présente dans sa forme régulière quelque chose de rustique qui lui conserve son aspect champêtre.

Les constructions s'étendent sur les quatre côtés égaux d'une vaste cour ; au milieu de l'un de ces côtés s'élève un pavillon à deux étages , dont l'effet agréable consiste dans la justesse de ses proportions. Le plain-pied sert au logement du métayer et à serrer ses provisions : l'étage supérieur est destiné aux magasins de grains. Deux corps-de-logis s'allongent des deux côtés du pavillon , et terminent cette face de la cour. Ils ne s'élèvent qu'à la hauteur du premier étage , et contiennent l'un l'écurie des bœufs , l'autre celle des vaches ; on communique à l'une et à l'autre par l'intérieur. Ces étables , qui ont douze pieds d'élévation , sont voûtées et blanchies de manière que la poussière ne tombe jamais sur les bestiaux ; et rien n'est si propre et si soigné que ces étables où les animaux , plon-

gés dans une abondante litière , indiquent par leur douceur combien ils ont à se louer des soins qu'on leur donne.

Sur les trois autres côtés de la cour règne un portique de vingt à vingt-quatre pieds de largeur et de quinze à seize d'élévation, dont la toiture repose , du côté intérieur , sur un rang de colonnes aussi espacées entre elles qu'éloignées du mur , en sorte que le portique se trouve divisé à chaque colonnement en autant de carrés parfaits.

C'est sous le vaste espace contenu dans le vide de ces portiques que se déposent au niveau du sol les fourrages , les pailles , tous les produits de la ferme , ainsi que les chars et les instrumens aratoires. Une moitié de la cour est pavée , l'autre offre une aire pour le foulement des grains. Le dépôt des fumiers est hors de la cour , en sorte que rien ne la salit , et qu'elle présente , au milieu de ses colonnes symétriques , un ensemble si régulier et si commode , qu'on y éprouve un sentiment d'ordre et de soins dont nos fermes sales et désordonnées ne donnent aucune idée.

Tel est le modèle uniforme de toutes les fermes de la Lombardie, aux dimensions près, et qui devrait être celui de toute l'Europe ; car c'est le modèle qui présente le plus de vide avec le moins de construction, celui qui assure la plus parfaite conservation des denrées, avec le plus de facilité d'en disposer, c'est à-la-fois le plus économique et le moins exposé au feu. Il exige sans doute, pour sa construction, une masse énorme de briques, mais chaque propriétaire les fait fabriquer lui-même ; il prépare à l'avance tous les objets nécessaires à cette fabrication, et des ouvriers du métier les façonnent à forfait. Cette opération n'est ni aussi embarrassante ni aussi coûteuse qu'on pourrait le croire, et ne se représente pas souvent.

Les murs extérieurs de la ferme étoient partout tapissés de vigne dont les gros raisins donnent un mauvais vin, mais que le métayer consomme et que l'habitude lui fait trouver passable. Une porte extérieure s'ouvre du pavillon sur le jardin ; il est séparé par une haie, des terres arables, et orné de quelques figuiers, d'arbustes et de fleurs. Sous les

portiques sont ménagées de grandes portes auxquelles aboutissent les chemins de transport, qui desservent les diverses parties de la ferme et en forment les divisions.

La partie du domaine qui avoisine le canal est destinée à une prairie à demeure, qui s'arrose par inondation, et dont la végétation toujours active permet de la faucher trois fois; les herbes qui y croissent sont *l'avena elatior*, le paturin, le ray-grass, le plantain lanceolé et les différens trèfles. La prairie occupe assez généralement un quart de la ferme; les trois autres sont réservées aux terres arables. Celles-ci sont divisées par des rangées d'arbres, le plus souvent de mûriers, quelquefois aussi d'érables et de cerisiers qui portent de la vigne et multiplient ainsi les récoltes sans occuper d'espace.

La totalité de cette métairie renferme à peu près soixante arpens, et lorsqu'on les a traversés, on arrive par des chemins ombragés de mûriers, à la seconde ferme, qui est en tout semblable à la première, et de celle-ci à la troisième; cet ensemble, avec la réserve du maître et quelques bois, forme une des belles terres du Piémont.

Dans chacune de ces fermes vit une famille de métayers ; ils habitent souvent la même ferme, de père en fils ; elle est pour eux comme une antique patrie, et ils ne songent guère à en renouveler le bail, qui se poursuit d'âge en âge, sous les mêmes conditions, sans écriture et sans enregistrement. Par ces conditions le cheptel appartient au maître ; mais le métayer jouit de son revenu, moyennant une rente fixe qu'il est tenu d'acquitter en argent, et qu'on évalue à la moitié du revenu net de la prairie, c'est-à-dire à 40 fr. l'arpent ; mais il jouit des récoltes de trèfle sans aucune redevance. Toutes les autres récoltes sont partagées en nature, en présence de l'agent du maître ; blés, maïs, vins, chanvres, soies, etc.

Cette manière de contracter est singulièrement avantageuse au propriétaire, lequel, sans autre avance que celle des impôts, reçoit une rente fixe de sa prairie, et une moitié franche de tous les produits bruts de sa terre ; valeur sur laquelle il peut facilement spéculer pour ne la vendre qu'au moment le plus favorable : car n'ayant point de

débours à faire pour l'exploitation, il est, pour ses denrées, dans la position d'un négociant; et il est rare qu'il n'en profite pas. Mais cette économie ne peut avoir lieu que dans une contrée où le peu d'étendue des fermes et la réunion des terres, permet de les cultiver avec les bras de la famille, où le travail s'opère avec des bœufs dont l'élevé et l'engrais sont un produit pour le métayer, au lieu d'exiger une perte annuelle comme les chevaux, et où le climat et la fertilité du sol favorisent un emploi continu du terrain, une grande variété de récoltes et un produit un peu élevé des grains : le métayer dans ce cas ne payant pas de rente fixe, et travaillant avec sa famille, n'est pas appelé à des avances d'argent. Il entretient son ménage sur les récoltes de menus grains, et se procure suffisamment de numéraire par le produit de la basse-cour et la vente de sa part des blés.

Ce genre d'économie est en même temps celui qui fait abonder sur les marchés la plus grande quantité de denrées. J'avance ceci contre l'opinion d'Arthur Young, qui

attribue exclusivement cet avantage aux grandes fermes. Mais en étudiant l'histoire de l'exploitation que je viens de décrire, on sentira en premier lieu, que la multiplication des fermes multiplie en même temps les plantations, les jardins, les basses-cours, et obtient ainsi du sol une abondance de petites productions qui est perdue par les grands fermages. En second lieu, le métayer, forcé de vivre d'économie, profite avec soin, pour la consommation de sa famille, de toutes ses menues denrées, afin de pouvoir conduire au marché sa denrée vendable, c'est-à-dire, son blé, quantité qu'on peut évaluer à un quart de la production totale de la ferme; la portion du maître s'y présente en totalité; en sorte que, dans ce système, les trois quarts du produit brut de la ferme s'offrent en vente; il présente ainsi accroissement dans la masse de production, et ménagement dans la consommation intérieure. Je crois qu'aucun pays ne peut mettre en vente une aussi grande proportion de son produit que le Piémont. Cette proportion ne doit aller en France qu'au tiers, à en juger par celle qui

y existe entre les habitans des villes et des campagnes ; en Angleterre elle s'élève peut-être à la moitié ; en Suisse elle est presque nulle ; et c'est pourquoi la vie animale y est aussi chère.

L'accumulation des villes est énorme dans le Piémont ; et ce pays, dont l'étendue bornée est disputée par un grand espace de montagnes , alimente encore en grains et en bestiaux la rivière de Gênes , Nice et jusqu'au port de Toulon. Sans pouvoir en faire un calcul exact , on sent , d'après cet aperçu , qu'il y a une surabondance de denrées dans ce pays , qui doit être attribuée à son économie générale , plus encore qu'à sa fertilité absolue : car le blé ne rend pas tout-à-fait le six pour un dans le Piémont.

Mais il faut convenir que cette économie n'est convenable que dans les contrées où les avances de capitaux ont mis dès long-temps l'agriculture au point d'un maximum de production , où l'expérience a déterminé un excellent ordre d'assolements , et où la division convenable des propriétés est fixée. Dans tout pays d'amélioration et qui par con-

séquent demande des avances de capitaux , il n'y a que les rentes fixes à long terme qui puissent les faire mettre en dehors , et préparer par leur moyen leur prospérité future.

Mais il est temps, Monsieur , que je vous entretienne de la culture pratiquée dans la ferme que j'ai entrepris de vous décrire.

Elle a soixante arpens , dont quinze en prairies ; le reste en terres arables , pour la plupart plantées ; sur ces dernières , à peu près dix sont semées en trèfle. Cette dernière récolte , jointe au produit du foin , entretient huit bœufs et treize vaches ou élèves , dont deux jeunes bœufs , et un méchant cheval , dont le seul emploi est d'aller au marché et de fouler les grains ; en tout vingt-deux têtes , ou environ une par arpent de terre à fourrage. Les bêtes à cornes sont de la race de Querci , répandue dans tout le midi de la France , en Dauphiné et en Savoie. Elles sont seulement plus élancées et ont les cornes plus petites ; mais elles ont les mêmes caractères , le même poil fauve-clair , la même différence de taille entre le mâle et la femelle , en sorte que la vache reste petite

et de vilainé forme , tandis que le bœuf devient très-grand et très-muscleux , mais sans acquérir cependant de belles formes.

Quoiqu'il y ait prodigieusement de bétail en Piémont ; les cultivateurs n'ont pas appris à tirer , à l'exemple du Milanais , un grand parti du laitage ; leurs vaches sont peu laitières , aussi l'élève et l'engrais des bœufs est beaucoup plus prisé. Ainsi , dans cette métairie , on élève chaque année une paire de bœufs ; à la troisième on commence à les atteler pour les petits travaux de la ferme ; dans la quatrième et la cinquième ils font le gros travail ; à cinq ans on les engraisse , ils atteignent souvent la valeur de 1000 à 1100 fr. ; c'est un des meilleurs revenus du métayer : ils sont toujours engraisés de pouture , et on les finit avec la farine de maïs. Enfin , pour l'exploitation de quarante - cinq arpens , on emploie deux paires de bœufs de quatre et de cinq ans , qui conduisent deux charrues , une paire de trois ans chargée de tous les petits travaux , et deux paires de jeunes élèves , avec le roussin , qui foule le blé et va au marché.

Chaque charrue a ainsi trente-deux arpens à labourer dans la saison. Vous avez si bien décrit, Monsieur, il y a quelques années, la belle charrue du Piémont, ainsi que l'art avec lequel ces habiles laboureurs savent la manier, que je crois superflu de le répéter ici. Je ne puis cependant m'empêcher de vous parler de la manière dont ils sont parvenus à exécuter avec leur seule charrue tous les travaux de culture, sur récolte, et de binage, pour lesquels on a inventé une foule d'instrumens en Angleterre. Rien n'est plus net et plus exact que les binages donnés au maïs en pleine végétation avec une charrue à deux bœufs, sans qu'une seule plante soit offensée, et en détruisant complètement toutes les herbes parasites. Je puis de même vous assurer que les pommes de terre que j'ai admirées à Hofwyl n'étaient pas mieux traitées qu'un champ de vingt arpens que j'ai examiné à la Mandria et dont toutes les cultures avaient été faites avec la seule charrue.

L'assolement généralement suivi est de quatre ans, savoir :

|                   |                                                              |
|-------------------|--------------------------------------------------------------|
| Première année ,  | { Maïs fumé.<br>Haricots id.<br>Chanvre id.                  |
| Seconde année ,   | Blé.                                                         |
| Troisième année , | Trèfle labouré après la première coupe, suivi d'une jachère. |
| Quatrième année , | Blé.                                                         |

Cet assolement peut être rangé parmi les plus productifs ; et le maintien de la fertilité du sol prouve que , malgré la répétition des céréales , il peut se poursuivre indéfiniment. A la vérité il faut attribuer ce résultat à l'abondance des engrais fournis par une prairie fauchée trois fois , et qui se reversent en entier sur les terres arables.

La culture du maïs est regardée comme préparatoire dans cet ordre : on lui réserve tous les engrais ; les sarclages , les buttages maintiennent le terrain dans une propreté complète ; rien aussi n'est si beau que la récolte qui en provient et celle qui la suit. Ces plantes , rangées dans un ordre parfait , élevant majestueusement leurs fleurs jaunissantes , donnent , je ne sais quel air de pompe aux campagnes d'Italie , qui ajoute à leur beauté.

Le produit du maïs est assez considérable ; mais il a surtout l'avantage de nourrir presque uniquement toute la population champêtre du Piémont, qui en mange le grain sous toutes les formes. On entremêle cette culture d'une quantité de haricots de diverses espèces et de beaucoup de chanvre.

La récolte du maïs est terminée en septembre, et on prépare sur-le-champ la terre pour la semaille des blés. On les sème sur des billons fort étroits, sous raie et enterrés à la charrue, sur un sol très-net et qui a été au printemps abondamment fumé. Nul autre soin n'est donné au blé jusqu'à sa récolte, qui a lieu dès le commencement de juillet.

Aussitôt que le blé s'est desséché dans les tas placés sous les portiques de la cour et dans les jours chauds du mois d'août, on le foule sur l'aire préparée au fond de la cour. Au lieu de le faire dépiquer par un immense troupeau de haridelles, suivant la stupide coutume de Provence, ou de le laisser dévorer par les souris pendant un an, d'après la méchante habitude de Paris ; on le foule

avec un cylindre traîné par un cheval qu'un enfant dirige , pendant que les ouvriers de la ferme retournent les pailles avec des fourches. Cette opération dure à-peu-près deux semaines ; elle est aussi économique que prompte, et dépouille complètement le grain.

Le trèfle a été semé au printemps sur les blés fumés ; la végétation active de l'Italie le fait monter en fleurs dès la première automne , et il donne en octobre une bonne coupe , après laquelle il sert avec la prairie au parcours d'automne. Au printemps, il se revêt d'une nouvelle verdure, fleurit, se fauche encore une fois ; mais les grandes chaleurs ne permettant plus d'espérer une seconde coupe , on se hâte de le retourner, et le sol reçoit une jachère de trois cultures avant la semaille du blé.

Ainsi, dans cet assolement de quatre ans, on trouve trois récoltes destinées à la nourriture de l'homme, une jachère et deux récoltes pour les animaux. A ces produits il faut joindre celui du chanvre, qui est quelquefois considérable ; celui des soies, du vin, des légumes, fruits, basses-cours, et enfin

celui de l'élève, du laitage et de l'engrais des bestiaux.

D'après ces détails, vous voyez, Monsieur, qu'une ferme de soixante arpens alimente une famille composée de huit ou neuf individus; qu'on y entretient vingt-deux têtes de gros bétail, dont deux bœufs et une vache sont engraisés chaque année, ainsi qu'un ou deux porcs; qu'on y récolte pour vingt-cinq louis de soie au moins; qu'elle fournit plus de vin que la consommation n'en exige; que la récolte préparatoire du maïs et des haricots alimente presque uniquement les métayers, et que presque tout le blé peut se livrer au commerce, ainsi qu'une foule de menues denrées. Il vous sera, d'après cela, facile de concevoir comment le Piémont est peut-être de tous les pays du monde celui où l'économie et l'administration des terres est la mieux entendue, et le phénomène de sa grande population et de son immense exportation de denrées vous sera expliqué.

Recevez, Monsieur, etc.

## LETTRE TROISIÈME.

*A la Mandria de Chivas, 20 juillet 1812.*

**B**IEN que vous ayez donné, Monsieur, il y a quelques années, une excellente description de la Mandria, je ne puis cependant quitter le Piémont sans vous parler de cet établissement, le plus beau peut-être qui existe en Europe, et vous instruire de la suite de son exploitation.

Vous connaissez, Monsieur, la disposition et l'étendue de ce vaste domaine, qui renferme dans un carré long parfait, deux mille six cents arpens, arrosés par un canal et divisés, par des chemins de dépouille, en cent vingt-six carrés égaux, dont un tiers est en prairie et le reste en terres arables.

Vous savez que le but de la Société pastorale, qui s'est chargée de l'administration de ce superbe domaine, était l'entretien et l'amélioration d'un troupeau de six mille mérinos.

Une telle entreprise était une innovation dans l'agriculture du Piémont , qui n'ayant que des prés arrosés , point de jachères ni de terres vaines , n'est pas un pays de moutons. Ils sont en effet un hors-d'œuvre dans ces exploitations , et ne pourraient pas même s'y maintenir si le voisinage des Alpes ne permettait pas d'envoyer les bêtes à laine passer les cinq mois d'été sur les montagnes. A leur retour , les vastes terres de la Mandria leur fournissent encore six semaines de parcours ; le reste de l'année se passe à la crèche. Vous voyez par là , Monsieur , que les bêtes à laine ne sont point une partie constituante de l'agriculture de la Mandria , dont elles consomment pendant l'hiver les fourrages surabondans , et qu'elles pourraient être , sans inconvénient , remplacées par un autre bétail ; elles ne peuvent même s'y soutenir que par le voisinage des Alpes.

Mais la richesse du pâturage des montagnes, l'abondance et la qualité des fourrages d'hiver, et les soins continuels du comte Lodi , ont exercé sur cette race une grande influence. Elle a acquis un développement et des formes

qui la distinguent de toutes les autres. Plus élancée que celle de Rambouillet , elle a autant de poids , et des formes aussi belles et aussi arrondies. Les beliers sont peu chargés de cornes , ils ont l'aspect moins farouche ; ils dépouillent d'énormes toisons , dont l'échantillon , légèrement lustré , me paroît se rapprocher de la laine électorale de Saxe. Ce beau troupeau , qui a néanmoins des émules en Piémont chez M.<sup>rs</sup> de Laval et de Colegno , a joui du plus heureux succès jusqu'en 1811 ; mais à cette époque son mouvement a été paralysé , les laines se sont avilies , et le défaut de toute vente a obligé de livrer à la boucherie tout ce qui était médiocre , ainsi que tous les agneaux qui ne provenaient pas du troupeau d'élite. Cette destruction , malheureuse pour la société , a eu l'avantage d'embellir et de perfectionner leur type par l'écartement forcé de tout animal inférieur.

Il y a dans l'économie et l'administration de la Mandria un trait de génie qui m'a singulièrement frappé , et qui , je crois , devrait être profondément étudié , afin de servir d'exemple dans les pays de grande exploi-

tation. J'ai dit, Monsieur, dans ma précédente lettre, que le Piémont était un pays de petite culture et de fermes divisées; mais la Mandria, ancien haras du Roi, présentait une immense surface plane, régulière et contiguë, de deux mille six cents arpens, n'ayant qu'un manoir au centre. Elle s'offrait ainsi avec tous les caractères qui entraînent et nécessitent l'application de la grande culture, elle y était aussi précédemment en usage. Mais le comte Lodi, comprenant tous les avantages de la petite culture du Piémont, a entrepris de la transporter dans l'immense cadre de la Mandria; et c'est à ce tour de force qu'il est parvenu. Les moyens qu'il a employés sont aussi ingénieux qu'ils paraissent simples. C'est la subdivision de la propriété, et l'ordre merveilleux dans l'exécution des travaux.

Le sol de la Mandria étant homogène, était susceptible d'être soumis au même assolement; le comte Lodi n'a pas cherché à changer celui qui est pratiqué dans le Piémont; il y a invariablement soumis toute la Mandria, ainsi son assolement est

- 1.<sup>e</sup> Année — Maïs fumé....
- 2.<sup>e</sup> Année — Blé.....
- 3.<sup>e</sup> Année — Trèfle suivi de jachère...
- 4.<sup>e</sup> Année — Blé...

Sur la sole du maïs il réserve seulement vingt arpens de pommes de terre, destinées aux moutons; c'est la seule innovation qu'il ait eu besoin d'adopter.

Pour maintenir cet ordre régulier et systématique, au lieu de profiter de son vaste espace, suivant la bévue ordinaire, pour agrandir ses champs, il a au contraire encadré d'une haie d'aulnes chaque parcelle égale et régulière de vingt arpens. Une allée qui sépare chaque deux rangées de ces cadres sert à leur dépouille.

Du moment que cette division a été opérée, le domaine ne s'est plus présenté à l'imagination dans son immensité; mais seulement comme une nombreuse réunion de petites fermes. C'est aussi sous ce rapport que le comte Lodi l'a considéré. Déterminé sur l'assolement qu'il voulait y adapter, il n'a point fait le calcul ordinaire des grandes fermes: c'est-à-dire, l'économie des ateliers, et la

négligence qui en résulte dans toutes les parties médiocres ou éloignées de la ferme. Il s'est assuré de la somme du travail nécessaire à la stricte exécution de son assolement dans chaque parcelle du domaine, et, additionnant cette somme, il a monté ses ateliers sur cette base. Tout jusqu'ici se borne à un calcul simple ; mais la grande difficulté était de mettre en mouvement cette machine, qui sous un cadre immense représente l'action multipliée de vingt exploitations ordinaires. Il y est parvenu en imprimant à tout son système une monture militaire, et en établissant ainsi une hiérarchie, une responsabilité, et une fixité invariable dans ses ateliers.

Ils sont composés de domestiques à l'année et de journaliers à la semaine. Tous s'obligent, en se présentant, à suivre l'ordre établi, et cette obligation n'a donné quelque peine à fixer que dans les commencemens ; l'habitude est dès long-temps si bien prise qu'elle n'offre plus de résistance.

L'administration n'est chargée d'aucune nourriture ; domestiques et ouvriers s'arran-

gent entr'eux pour former des sociétés de gamelles ; ils sont payés de tout en argent ; les premiers seulement ont des jardins, dont l'étendue est en raison de leur grade, et pour le travail desquels il leur est accordé un temps convenu.

Les domestiques sont divisés en autant de compagnies qu'il y a d'espèces d'ateliers ; à la tête de chacune de ces compagnies est un chef ou capitaine, chargé de la responsabilité du travail ; il prend les ordres du chef suprême et les distribue dans les escouades ; sous lui sont des lieutenans et des caporaux. Ainsi, les bergers de moutons forment une compagnie, de même que les bouviers, les charretiers, et les ouvriers de terre. Les journaliers se placent dans chaque escouade, en proportion du besoin, et sont alors sous les ordres des officiers et des caporaux de leur escouade. Tous les travaux se commencent et s'achèvent au son régulier de la cloche, et les caporaux, toujours présens, surveillent à la fois leur exécution et leur durée.

Pour pouvoir maintenir cette fixité dans l'ordre du travail, le comte Lodi a établi le

principe de ne jamais séparer les ateliers , sous quelque prétexte que ce puisse être. Ses champs étant tous égaux, il y porte à la fois la totalité de ses ouvriers, et le travail doit être fini dans un temps donné. On y parvient en faisant travailler les ouvriers, de même que les charrues, en alignement. Jamais je n'ai vu de plus belle scène champêtre que celle que m'ont offert vingt charrues également espacées sur le même champ, marchant à hauteur et dans un alignement parfait, se retournant toutes à la fois à la voix du caporal et recommençant dans le même ordre leur marche grave, qui avait je ne sais quoi de silencieux et de solennel. C'était aussi une belle scène que celle de cent cinquante faucheurs rangés sur une ligne oblique, abattant en mesure une herbe abondante, et suivis d'une égale ligne de faneuses formant en arrière une parallèle exacte et épanchant les ondins à mesure que la rosée s'évaporait.

C'est ainsi que par un ordre merveilleux le comte Lodi est parvenu à maintenir une exécution invariable dans ses travaux ; par ce moyen il a pu transporter les soins, l'exac-

titude et les détails de la petite culture sur l'espace immense de deux mille six cents arpens. Sur toute cette étendue il n'y a pas un pouce de terre qui reste en arrière , la totalité de la ferme est entrée dans le cadre qui lui a été tracé ; toutes ses parties reçoivent également leur portion de culture et d'engrais, et toutes répondent à ces soins par des récoltes qu'on n'attendrait pas d'un sol médiocre et d'une aussi vaste manutention. — Mais rien n'est si puissant que la volonté de l'homme quand elle est forte et durable.

J'ai l'honneur d'être , etc. etc.



## LETTRE QUATRIÈME.

*Parme, le 10 septembre 1812.*

**P**PLUS on avance vers l'orient, en suivant le cours du Pô, plus aussi, Monsieur, la couche de terre végétale devient profonde et fertile ; mais aussi les rivières, dont le lit est encore profond et contenu, aux pieds des Alpes, coulent à fleur de terre en approchant de l'Adriatique ; le sol est par conséquent plus arrosé et plus humide. Aussi les cultures céréales diminuent, et celle des prairies s'étend sur de plus vastes espaces.

Ce changement devient sensible depuis les environs de Plaisance. La subdivision des fermes et le système de leur administration sont les mêmes que dans le Piémont ; mais l'assolement et les revenus agricoles varient. Ce sont moins les grains que les bestiaux, qui font la richesse de cette portion de la Lombardie. Elle en devient plus belle et plus animée aux yeux du voyageur. Toute cette rive droite du Pô est plantée de su-

perbes chênes , dont la tige élevée supporte un branchage majestueux qui donne à toute cette campagne une fraîcheur et une verdure, qu'on ne s'attend point à trouver en Italie. Ces chênes procurent une récolte de glands , que les cultivateurs respectent comme un produit important , parce qu'il sert à engraisser une immense quantité de porcs. Ce que j'ai remarqué avec étonnement , c'est que l'ombre de ces chênes nuit à peine aux récoltes qui croissent à leur abri : ce qui ne peut être attribué qu'au triple effet de la fertilité du sol, de son arrosement, et du soleil de l'Italie.

On sait que les vacheries des plaines qui avoisinent le cours du Pô , produisent les fromages parmesans , dont la consommation est si prodigieuse dans toute l'Italie. Ces prairies sont les plus fertiles de la terre ; constamment arrosées , elles produisent trois , et quelquefois quatre coupes de fourrage. Mais subdivisées en une infinité de parcelles qui dépendent d'une multitude de métairies , il y en a peu qui puissent à elles seules alimenter une fromagerie , parce que cette fabrication exige la totalité du lait fourni par

réunion de cinquante vaches au moins. Pour obtenir ce résultat , les Lombards ont dès long-temps imaginé de former des sociétés de voisinage pour fabriquer en commun leur fromage. Deux fois par jour on apporte le lait des cinquante ou soixante vaches sociétaires au manoir commun , où le fromager tient compte à chaque intéressé de sa portion de lait. Il établit ainsi à chacun un compte courant , qui se solde tous les six mois , et s'acquitte par une quantité proportionnée de fromages.

Cette méthode ingénieuse a passé en Suisse, elle est décrite en détail dans un excellent ouvrage publié à Genève , par M.<sup>r</sup> Charles Lullin (1), et il serait à désirer qu'elle fût répandue à peu près partout : car je ne connais guère de localités où elle ne fût d'un grand avantage.

La race des bêtes à corne change aussi dans les environs de Plaisance. On cesse de

---

(\*) Cet ouvrage , intitulé : Des associations rurales connues en Suisse sous le nom de Fruitières , se trouve à Genève et à Paris, Chez J. J. Paschoud, Imp.-Lib.

voir ces grands bœufs au poil fauve et aux petites cornes, du Piémont ; mais les campagnes sont couvertes de belles vaches grises, à jambes fines, à corsage cylindrique, à l'œil vif, et à cornes longues et régulièrement contournées. Cette race est évidemment le produit d'un croisement continu entre la race hongroise et celle des petits Cantons de la Suisse.

Cette superbe race hongroise subsiste sans mélange dans l'Italie méridionale, et fournit les plus beaux et les meilleurs bœufs qui existent ; mais les vaches en sont mauvaises laitières, et les Lombards ont senti, depuis long-temps, qu'il fallait la croiser pour y remédier et tirer de leurs prairies tout le produit dont elles étaient susceptibles. Ainsi, dès une époque, dont la date est inconnue, deux mille vaches passent annuellement le Saint-Gothard et viennent se répandre dans la Lombardie, où elles apportent un principe de régénération d'espèce, qui seul conserve aux races d'Italie les qualités qui les rendent précieuses.

Ces vaches suisses ne sont pas elles-mêmes

de la race Bernoise connue en France , et distinguée par ses couleurs vives et ses belles formes. Celle des petits Cantons me paroît être elle-même , à en juger par ses couleurs ternes , ses cornes longues et ses formes déliées , un produit de race hongroise , très-amélioré par la nourriture , le climat et les soins. Elle s'assortit ainsi complètement avec la race italienne, dont l'origine est commune.

L'administration des fermes est , comme en Piémont, un bail à moitié fruit ; mais l'assolement adopté dans ces métairies est un peu différent. Les prairies occupent un plus grand espace , et le maïs cède une grande portion du sol à la culture du chanvre et des fèves d'hiver. L'assolement est assez généralement celui-ci :

|                   |                                               |
|-------------------|-----------------------------------------------|
| Première année.   | Maïs et chanvre fumé.                         |
| Seconde . . . .   | Blé.                                          |
| Troisième . . . . | Fèves d'hiver.                                |
| Quatrième . . . . | Blé fumé.                                     |
| Cinquième . . . . | Trèfle , retourné après<br>la première coupe. |
| Sixième . . . . . | Blé.                                          |

Dans les environs de Parme , on a com-

mencé à cultiver le tabac avec un grand succès, et il remplace alors pendant la première année le maïs et le chanvre.

Cet assolement est plus productif encore que celui du Piémont; mais il appartient à un sol très-riche et à la grande abondance d'engrais que procurent les vacheries; puisqu'elle permet de fumer tous les trois ans; en Piémont, on ne peut y parvenir que tous les quatre ans.

Je ne m'étendrai pas, Monsieur, sur cette belle succession de cultures, qui fournit en six ans quatre récoltes céréales, une de chanvre, et une destinée aux animaux. Cette succession rapide est, comme vous le remarquerez, si habilement entremêlée, que la fertilité de la terre n'en est nullement épuisée, en même temps qu'elle permet de donner au sol toutes les préparations nécessaires et de le nettoyer par des cultures sarclées à intervalles égaux.

Celle des fèves d'hiver est la seule qui me paroisse avoir une importance sur laquelle il convient d'insister.

Vous savez, Monsieur, que depuis quel-

ques années nous l'avons transportée avec un grand succès dans les environs de Genève : c'est-à dire , dans l'un des climats où l'hiver est le plus rude. Cette plante le supporte donc sans inconvénient et peut être introduite dans les régions septentrionales , et jouer un grand rôle dans leur agriculture : car elle entre admirablement dans tous les assolements , dont elle comble les vides.

La fève d'hiver ressemble à celle de printemps par sa plante , ses fleurs et sa graine ; elle se sème au commencement de septembre , et il faut qu'elle devienne forte dans l'automne pour supporter mieux les intempéries de l'hiver. Sa tige se fane et périt dans les gelées et sous les longues neiges ; mais dès les premiers jours du printemps elle repousse du collet deux ou trois nouvelles tiges , qui se chargent de fleurs au mois de mai , et mûrissent à la fin de juillet.

Sa culture est extrêmement simple ; après la récolte du blé fumé , on retourne la terre par un seul labour , et on la laisse émietter par l'influence de la saison. Aux premiers jours de septembre on sème les fèves , soit

en les enterrant à la charrue, soit en les recouvrant à la herse, soit enfin avec le semoir, qui les place par rangées, de manière à pouvoir au printemps les sarcler avec la houe à cheval. Si on ne suit pas cette dernière méthode, il faut les sarcler à la main dans le courant d'avril.

La récolte étant faite dès le mois de juillet, le cultivateur a tout le temps de préparer sa terre, afin de recevoir de nouveau la semence du blé qui lui succède et qui presque toujours réussit bien.

Cette culture appropriée aux terres franches et argileuses où les racines réussissent moins bien, s'associe heureusement avec les différentes époques de labour et de semailles, et maintient la fertilité du sol. Elle réunit donc toutes les qualités désirables, et je ne doute pas qu'elle ne s'étende avec rapidité.

Tel est, Monsieur, le tableau raccourci que j'ai cru devoir vous tracer, de la culture et des assolemens de la portion de la Lombardie qui s'étend sur la rive droite du Pô, c'est-à-dire d'une partie de la première région agricole de l'Italie, que j'ai eu l'honneur

de vous indiquer dans ma première lettre. Vous voyez que ces assolemens sont presque tous dirigés vers les cultures nutritives, et que hors la chanvre et la soie, il n'y en a aucune d'industrielle. Le résultat de ces abondans moyens d'alimens est une immense population, dont aucune branche n'est manufacturière, parce qu'elle n'a à sa portée aucune matière première.

Cette population est, d'après cela, divisée en quatre classes seulement : celle des fonctionnaires publics et des militaires ; celle des propriétaires de toute la surface du sol, qui vivent de la rente des métairies ; celle des marchands et des artisans ; et enfin celle des cultivateurs-métayers, non propriétaires du sol, et qui ne vivent que de l'industrie rurale.

Cette dernière classe réside uniquement dans les métairies éparses qui couvrent toute la surface de la Lombardie ; tandis que les trois autres habitent dans des villes ou de gros bourgs. C'est pourquoi on ne voit point de hameaux, point de réunions de paysans propriétaires, si communes en France, dans

toute cette contrée. En revanche , la totalité des terres étant entre les mains des capitalistes propriétaires , cette classe de rentiers est plus nombreuse ici que nulle part , et a produit l'accumulation de ces villes , qui présentent un agréable aspect d'aisance.

Cet ordre de choses , qui multiplie à l'œil l'opulence publique , a cependant les graves inconvéniens de retenir toute la classe aisée des propriétaires dans une sécurité qui tend à lui donner , faute d'intérêt sérieux , cette oisiveté et cette paralysie morale tant reprochée aux Italiens. Il jette en même temps toute la classe des cultivateurs usufruitiers dans un trop grand désintéressement de la chose publique , à laquelle la propriété ne la lie jamais ; toujours sûre d'employer ses bras qui constituent son seul capital , elle ne s'inquiète jamais d'événemens qui ne peuvent l'atteindre ; toujours privée de capital , elle ne peut jamais sortir de son état , et il en résulte pour cette classe une insouciance que le besoin de vivre peut seule vaincre.

La masse des marchands et des artisans , bornée dans ses entreprises par la mesure im-

médiate de la consommation locale , a également peu de changemens à attendre dans son avenir , et par conséquent , peu de stimulans à son activité. L'ordre social présente dès long-temps , dans toutes ces contrées , quelque chose d'assez bon pour qu'il ne vaille pas la peine de le changer ; et une sorte de sécurité dans l'existence , qui garantit l'avenir comme le présent , et fait respecter l'un et l'autre.

La guerre l'avait altérée momentanément ; la paix l'a ramenée , parce qu'elle a ses racines dans les dispositions locales du sol , ainsi que dans les divisions et l'emploi de toute la population.

J'ai l'honneur d'être , etc.



## LETTRE CINQUIÈME.

*Sarzane , le 20 septembre 1812.*

J'ai eu l'honneur de vous donner, Monsieur, dans mes précédentes lettres, un tableau raccourci de la culture de la Lombardie ; c'est-à-dire de la première des régions agricoles d'après lesquelles j'ai cru devoir diviser l'Italie. Aujourd'hui je viens de traverser l'Apennin dans ses plus hautes sommités, et je vais essayer de vous décrire ce voyage. Il vous peindra à la fois la nature de ces contrées, leurs habitudes et leur culture.

Désirant connoître les vallées ignorées de l'Apennin et l'économie champêtre des pâturages qui couvrent ses cimes, je suis parti de Parme, accompagné par messieurs Ortali et Succhi, propriétaires de troupeaux mérinos, afin de parcourir toute la haute chaîne qui sépare l'état de Modène de celui de Gênes et de la Toscane.

Cette traversée ne peut se faire qu'à cheval et le plus souvent à pied, car les sentiers

qui conduisent dans ces montagnes sont plus roides et plus âpres que ceux des Alpes.

Parme est distant de trois lieues du pied des monts. C'est aux pieds de ces monts, dans le ci-devant château de *Sala*, que nous fûmes passer la première nuit de notre voyage. Ce château était la demeure favorite de la dernière Grande-Duchesse, sœur de Marie-Antoinette ; il appartient aujourd'hui à un fournisseur, qui en a affermé les terres et les dépendances à mes compagnons de voyage. Les écuries, les remises, le manège sont convertis en bergeries, où 2000 mérinos passent l'hiver ; l'été ils sont sur les montagnes où nous allions les voir. De vastes prairies situées au-dessous du château produisent le foin qui les alimente.

Il y a peu de sites au monde plus beau que celui de *Sala*. Placé sur la dernière des terrasses que forme la pente des montagnes, il domine toute la plaine de la Lombardie, tandis qu'il n'est dominé lui-même que par une antique forêt de châtaigniers. Le château d'ailleurs n'est qu'une habitation médiocre, dont tout le mérite est dans la majesté de la nature qui l'environne.

Nous avons quitté *Sala* au point du jour ; et pendant deux heures nous avons suivi le pied des collines , marchant parallèlement au cours du Pô. Nous parcourions des sentiers , qui tantôt restaient au niveau de la plaine et tantôt s'élevaient sous des treilles et des châtaigniers : alors nous jouissions d'une vue ravissante. Les collines qui terminent l'A-pennin sont sillonnées par des ruisseaux , et couvertes d'habitations ; la vigne est leur principale culture , et partout où le sol devient trop rude pour elle , les châtaigniers l'ombragent par leurs vastes rameaux. Nous sommes enfin arrivés au village de Berzola.

C'est ici où j'ai quitté les fertiles plaines de la Lombardie ; tournant brusquement au midi , nous sommes entrés dans la vallée ruinée que ravage périodiquement la rivière de *la Parma* ; et remontant jusqu'à sa source nous avons commencé à pénétrer dans les parties sauvages des montagnes.

Pendant sept lieues nous avons suivi cette vallée , marchant dans le lit de la rivière , qui ce jour-là n'offrait qu'une aride plage de débris , étendus d'une montagne à l'autre , sur

une largeur d'une demi-lieue. Les eaux couvrent souvent toute cette vaste arène, mais l'inondation ne dure jamais que peu de jours.

Sur nos flancs s'élevaient deux chaînes parallèles de hauteurs, qui d'abord ne s'offraient au yeux que comme de riantes collines, puis s'élevant à mesure que nous avancions, elles se rattachaient enfin à la haute chaîne de l'Apennin, dont elles étaient comme des bras, courant du midi au nord, tandis que la chaîne centrale s'étendait de l'occident à l'orient.

Ces ramifications se succèdent sur toute la longueur de l'Apennin, et sont évidemment des arêtes qui ont résisté à l'action violente des eaux.

Pendant la première heure de notre route les pentes de ces collines étaient animées par la vue de beaucoup d'habitations, entremêlées de cultures et de vignobles; de distance en distance on voyait des clochers se faire jour au milieu des ombrages de châtaigniers; mais ces indices de vie devenaient plus rares à mesure que nous avancions dans la vallée. Bientôt nous ne vîmes plus de vignes ni

d'ormeaux ; les pentes trop roïdes pour être cultivées ne présentaient plus à l'œil que quelques pâturages, quelques arbres et des débris. Les habitations éparses et rares étaient petites, obscures, couvertes de pierres plates, et leurs toits pointus indiquaient déjà la région des neiges.

Nous ne voyions plus aussi les belles vaches de la plaine ; quelques chétifs animaux, des moutons tachetés, et des chèvres pâturaient ces maigres gazons.

Ces traces de vie nous abandonnèrent dans la dernière heure de notre marche : la vallée se rétrécit subitement, la rivière ne coule plus sur une vaste plage, et d'énormes rochers resserèrent son lit ; les montagnes revêtirent un caractère plus grand et se dessinèrent par de larges masses de rochers et de forêts : tout autour de nous enfin prit la physionomie des Alpes.

Le sentier que nous suivions s'éleva en gravissant tout d'un coup sur un grand massif de rocs, et nous présenta à la fois un goufre au fond duquel les eaux mugissaient, un pont hardiment projeté au-dessus de cet

abîme, et au-delà sur un tertre couvert de bois, le clocher du village *du Bosco*, où devait être le terme de notre journée.

Je ne saurais dire l'effet que me produisit la vue de ce village, qui est la capitale de ce district des monts. Il ne ressemble à aucun de ceux que j'ai vu nulle part, et il me donnait bien plus l'idée d'un hameau d'Ota-hiti que d'une bourgade européenne. Il n'a point d'alignement, ni de rangées de maisons; il n'a ni jardins, ni cultures. Sur une pelouse fine s'élèvent, à grande distance les uns des autres, d'énormes châtaigniers, dont le branchage en s'unissant forme un dôme de verdure sur les maisons éparses çà et là au milieu de ce verger de la nature. Dans une clairière du bois, on a bâti l'église, dont la façade a de l'élégance; et tout auprès se trouve le presbytère.

Nous y sommes arrivés à l'heure où le son de l'Angelus réunissoit tous les habitans auprès du temple; ils étaient à genoux au devant du porche; et bien que la vue de notre caravane détournât leur attention, cette scène à la fois champêtre et religieuse avait un intérêt que je ne saurais vous rendre,

L'hospitalité est la seule manière de recevoir les étrangers dans ces montagnes. Ce sont les curés qui l'exercent surtout avec un zèle et une vivacité bien rares. Le bon curé du *Bosco*, après son angelus, nous enleva presque de dessus nos montures harrassées, pour nous emmener chez lui. Il connaissait mes compagnons de voyage; mais ils lui auraient été aussi étrangers que moi, qu'il nous aurait reçus avec la même cordialité.

Pris au dépourvu, il ne savait où courir pour nous faire fête; il voulait tuer tout son pigeonnier; il grondait sa servante, il cassait ses bouteilles, ses verres, ses œufs. Le résultat fut, cependant, qu'il nous donna pour souper plusieurs omelettes et six paires de pigeons, que nous mangeâmes avec autant de plaisir qu'il en avait eu à nous les offrir.

A la fin du souper, nous reçûmes la visite des notables du lieu, qui se disputaient l'honneur de nous servir de guides pour nous conduire le lendemain. J'en profitai pour obtenir quelques renseignemens sur la culture et les habitudes du pays: je vais, Monsieur, vous en donner le résultat; il servira à vous faire

connaître ce qui est en usage dans toute la haute chaîne des Apennins.

Le sol est trop tourmenté par le déchirement des eaux , pour qu'il y reste de l'espace pour les cultures céréales ; le climat y est aussi trop rude pour que la vigne, le maïs ou les légumes puissent y végéter ; on se borne donc à profiter de toutes les petites places où l'herbe peut croître , pour y faucher du foin ; il forme avec des feuilles de hêtre la provision d'hiver des bestiaux. Ces bestiaux consistent en quelques petits chevaux destinés aux transports, en moutons tachetés et en chèvres ; on nourrit assez de cochons d'une excellente qualité, qu'on engraisse avec des châtaignes et du petit-lait.

Dans l'été , ces animaux parcourent les montagnes qui avoisinent le hameau : on les retire dans les étables pendant l'hiver. On fabrique avec le lait des chèvres et des brebis, de petits fromages durs et acides , qui sont une grande partie de la nourriture des habitants. La laine des brebis se travaille dans l'hiver par les femmes, qui savent en façonner une étoffe dont la chaîne est en fil , et dont on vêtit toute la famille.

Ainsi , ce pays sans culture nourrit ses habitans avec ses productions spontanées , c'est-à-dire avec ses châtaigniers ; mais aussi dans quelle abondance et avec quelle vigueur ils croissent sur les penchans de ces monts : leur fruit est plus gros et d'une qualité bien supérieure à ceux qu'on recueille dans le nord. Il se mange ici sous toutes les formes ; mais surtout sous celle d'un gâteau plat , auquel on donne le nom de pain , forme qui , je l'avoue , m'a paru la seule mauvaise : le pain de froment vient de Parme , et c'est un grand luxe auquel on ne se livre que dans des occasions graves.

C'est ici , Monsieur , où j'ai compris toute l'importance que peuvent avoir les pommes de terre. Elles se cultiveraient facilement dans ces contrées , où elles trouveraient assez de terres convenables et fourniraient un surcroît d'alimens et une certitude de récolte , qui augmenteraient beaucoup les produits du pays. Je vous dirai comment j'ai retrouvé plus loin cette culture ; mais ici , elle est ignorée. Le curé cependant en avait ouï parler ; je l'encourageai à l'essayer ; je voudrais bien qu'il

eût suivi mon conseil , afin de m'acquitter envers lui.

Les moyens d'existence de cette population apennine , tout-à-fait confiés aux forces de la nature , consistent ainsi en châtaignes , dont la récolte est casuelle , et en produits animaux assez minimes. Ils y joignent beaucoup de pigeons , qui vivent de je ne sais quoi , et assez d'abeilles ; cependant cette population est passablement nombreuse et le sol très-divisé. Ses habitans ont beaucoup d'industrie : la première de toutes , c'est l'excessive économie ; ils fabriquent eux-mêmes leurs meubles et leurs vêtemens et ne connoissent presque aucun autre besoin. Ils font beaucoup de charbon , seule manière d'exploiter les forêts , et enfin leur principal revenu consiste dans l'émigration. C'est-à-dire que toute la population active quitte ses foyers dans la belle saison pour aller travailler en Lombardie et surtout en Toscane , d'où ils rapportent une somme économisée , qui fait à peu près tout le capital circulant de cette population.

Les habitans de l'Apennin sont , comme vous voyez , Monsieur , les Auvergnats de

l'Italie ; ils vont dans ce moment travailler en grand nombre aux nouvelles routes de Gênes et de la Spezzia , où ils font d'assez grands bénéfices ; aussi ont-ils un singulier respect pour les ingénieurs français. Vous voyez jusqu'où l'école polytechnique étend son influence.

Vous devez sentir aussi, qu'un pays qui suffit à peine à nourrir sa population, et dont aucune récolte ne fournit de denrées vendables , ni , par conséquent , de produit net, a été abandonné par les capitalistes à ses seuls habitans ; aussi le paysan est-il, dans toutes ces chaînes de l'Apennin , propriétaire du sol qu'il foule. C'est la seule partie de l'Italie où cela ait lieu, et c'est le trait distinctif de ces contrées.

Le soleil était levé lorsque nous quitâmes notre bon curé, pour monter vers la haute chaîne de l'Apennin. Notre caravane était assez belle , tout le village avait concouru à nous charger de provisions , avec le mouvement d'hospitalité le plus touchant ; les notables du lieu voulurent nous accompagner, et nous avions quinze chevaux à notre départ du presbytère.

Nous nous enfonçâmes bientôt dans l'épaisseur d'une forêt de châtaigniers, qui couvrait le premier plan de la montagne. Notre chemin passait tantôt sur des pelouses, et plus souvent sur des rochers couverts de mousses. Ils étaient entrelassés par les énormes racines de ces arbres gigantesques. Une fraîcheur éternelle régnait sous cet ombrage, que le soleil n'a jamais percé. Nous fûmes deux heures à traverser ce bois, destiné de tout temps à devenir la plus noble parure de ces cantons, et la manne de ces déserts.

Nous arrivâmes aux pieds d'une arête de rochers; et après l'avoir péniblement dépassée, nous entrâmes dans la région des hêtres. La montée devenait plus roide, et nos chevaux avaient peine à la gravir. Enfin, après deux heures, nos guides s'écrièrent qu'ils voyaient l'*Aqua santa*. En effet, après avoir atteint une dernière cime, nous nous trouvâmes sur l'horizon d'un petit lac. Ses eaux étaient pures et vives, sa forme ovale et régulière comme un cratère de volcan, s'élevait de deux ou trois cents pieds. Cette pente, couverte de hêtres, répétait sa verdure

dans les eaux limpides du bassin ; et sans la richesse de cette végétation , je me serois cru aux bords des lacs des hautes Alpes.

Les gens du pays attribuent de grandes vertus à ces eaux , qui n'ont aucune issue apparente , et c'est une espèce de pèlerinage que d'aller visiter l'*Aqua santa*. Je ne sais à quelle hauteur nous étions ; mais elle devait être considérable , puisque des masses de neiges avaient survécu à l'hiver et se voyoient autour de nous.

Au-delà du lac commencent les grands pâturages d'été , qui dans les Apennins s'appellent *Macchie*. Ils s'étendent sur toutes les croupes de la haute chaîne , à partir du vallon de la Magra , qui sépare les basses montagnes de Gênes , de celles de la Toscane et de Modène. Ces pâturages sont divisés par des pics de rochers affaîssés sur leurs bases en longs éboulemens. Quelques châlets assez bien bâtis abritent les bergers ; les troupeaux restent toujours en plein air.

Ces montagnes appartiennent presque toutes aux Communes des vallées inférieures ; elles se louent pour la saison à raison d'un quantum

par tête de bétail , il est d'une piastre par tête de cheval ; de cinq sous pour un mouton , et de trois seulement pour une chèvre. A la vérité , ces dernières ne parcourent que les rochers et les broussailles ; on réserve pour les chevaux les meilleurs pâturages.

Ces troupeaux viennent tous de la Toscane , où ils passent l'hiver dans les pâturages de la Maremme. Ils appartiennent à des bergers voyageurs , qui , comme ceux d'Espagne , ne possèdent aucun autre capital et n'ont ni domicile , ni séjour permanent. Ces bergers ne mêlent jamais ensemble les diverses espèces d'animaux ; les uns possèdent les haras , d'autres les bêtes à laine , d'autres enfin les chèvres. Ils louent les pâturages de Toscane pour la saison d'hiver , à raison de trois piastres pour un cheval ; douze sous pour un mouton , et huit pour une tête de chèvre.

Ces troupeaux nomades , dont les voyages peuvent avoir des conséquences si funestes dans les pays destinés à une bonne culture , deviennent une économie précieuse dans les contrées dont la nature repousse l'homme et bannit la culture. Ainsi , la transhumance

apennine produit ici le double avantage de faire consommer les herbages des hautes montagnes et de peupler les pays de mauvais air des seuls habitans , qui puissent profiter de leur végétation spontanée ; puisqu'ils n'y séjournent que pendant l'hiver. C'est enfin la seule manière de convertir en laines , et en fromages les productions végétales de ces contrées. La transhumance des troupeaux est donc ici une économie sage et convenablement appliquée.

Le premier de ces troupeaux que je rencontrai consistait en bêtes à laine de la race commune de Toscane ; leur taille n'était pas élevée , mais leurs formes étaient excellentes : blanche et bien garnie de laine , cette race me parut avoir une identité parfaite avec l'espèce voyageuse de Provence. Ses toisons sont un peu plus fines , elles pèsent un kilogramme , lavées à dos , et se vendent aujourd'hui en Dauphiné ; autrefois elles s'embarquaient à Livourne pour l'Angleterre ; mais le revenu du fromage des brebis est plus considérable que celui des laines.

Près de là était un haras ; nous eûmes

beaucoup de peine à l'approcher ; il ne consistait qu'en poulains de deux et trois ans , parce que les jumens restent dans la plaine. Comme dans tous les haras sauvages , ces chevaux affectent une grande similitude de formes. Elles sont élégantes , leurs membres sont d'une extrême finesse et d'un dessin très-pur ; mais ils ont tous la croupe de mulet , le ventre profond , et la tête longue et busquée des chevaux italiens.

Cependant ces chevaux petits , mal nourris , et plus mal pansés , fournissent de longues traites , sans que leur haleine s'altère ni que leur courage diminue ; ils valent mieux pour la selle que pour le trait , parce qu'ils manquent d'épaules et de poids dans le collier ; mais comme les bœufs font en Italie tous les gros transports , cette petite race fluette s'adapte fort bien aux usages auxquels on la destine.

En m'approchant d'un canton de rocs et d'épines , j'y vis une industrie dont je n'avais aucune idée. C'était un troupeau de plus de douze cents chèvres transhumantes , vivant toujours dans les bois et ne connoissant ni

toits, ni demeures. Ces animaux, devenus sauvages, ne s'approchent des bergers que pour recevoir deux fois par jour le sel qu'on leur distribue au moment de les traire. C'est le seul moment où je pus voir ces chèvres. Elles étaient d'une grande beauté, et je remarquai surtout un bouc, qui aurait pu figurer comme bouquetin au Jardin des plantes.

A quelque distance de là, et sur un pâturage superbe, je vis le troupeau mérinos qui appartenait à mes compagnons de voyage. Il y en avait à peu près deux mille. Je n'ai jamais vu, sans en excepter Rambouillet, de troupeau en meilleur état et composé de plus beaux individus. A la vérité, leur économie n'est pas celle des troupeaux toscans; au lieu de passer l'hiver sur les parcours des maremmes, ils descendent en automne dans les bergeries *de Sala*, où le meilleur fourrage les attend. Ils ne sont ainsi soumis qu'à une demi-transhumance, et ils évitent les rigueurs de l'hiver. Ce régime me paraît nécessaire pour les mérinos : car les propriétaires, tentés par les bas prix de l'hiver-

nage des maremmes, y envoyèrent en 1811 un millier de bêtes, dont sept cents périrent de misère et de faim, plusieurs autres faits analogues me décident à croire que le mérinos est, de toutes les races de bêtes à laine, celle qui demande pour son entretien le plus de soins et de dépenses.

Je passai ainsi, Monsieur, toute la fin du jour à parcourir les châlets, à examiner les troupeaux et toute cette économie nomade qui complète, comme j'ai eu l'honneur de vous l'indiquer, le système adopté en Toscane. Nous passâmes la nuit dans un de ces châlets, et le lendemain au point du jour je pris congé de mes compagnons de voyage, et je partis avec mon guide pour descendre vers la Méditerranée.

Je n'avais parcouru jusques là que le flanc septentrional de la haute chaîne des Apennins; et leur sommet restait encore à une demi-lieue devant moi. Cette sommité sépare les terres de Parme de celles de Toscane. Je montai pour l'atteindre sur un gazon touffu où la rosée avait déposé sa fraîcheur. Je dominais déjà sur toutes les chaînes de

l'Apenin ; mais au moment où j'atteignis sa plus haute cime , un horizon sans bornes s'ouvrit devant moi. Jamais un si noble aspect n'avait frappé mes regards ; toute l'Italie était étendue à mes pieds. Dans un lointain sans nuages la longue chaîne des Alpes se dessinait à perte de vue des frontières de la France jusqu'aux bornes de l'Illyrie. Elles enfermaient comme un cadre argenté cette plaine immense baignée par tant de fleuves. Au midi , je voyais la terre descendre comme par degrés dans l'horizon vaporeux du matin , de la hauteur où je reposais , jusqu'aux bords de la mer. Je distinguais le golfe et les châteaux de la Spezia , et je suivais des yeux la superbe ligne le long de laquelle la mer se courbe comme par respect devant les côtes de la Toscane , pour s'éloigner ensuite et aller embellir les rivages de Naples.

Je me trouvais comme en présence de toute l'histoire sur cette terre antique , depuis la descente d'Enée sur les bords du Tibre jusqu'aux journées de Marengo et de Lodi. Combien d'événemens se retraçaient à ma mémoire , et quelles impressions faisaient

naître en moi ce théâtre où, comme dans un panorama, toute l'Italie venait se dessiner autour de moi ?

Le lieu dont je vous décris l'aspect est sans contredit l'un des sites les plus remarquables de l'Europe ; et je conseillerais à tous les voyageurs de faire cette course. Elle peut s'exécuter facilement en allant de Parme à Pontremoli par la nouvelle route où passent les voitures ; de là on peut à cheval atteindre en trois heures la hauteur que j'indique, et revenir le même jour à Pontremoli. Mais cette course, plus intéressante peut-être que celle des glaciers de la Savoie, ne peut se faire qu'en été ; et la plupart des étrangers consacrent l'hiver à parcourir l'Italie. Ils ne s'en font ainsi aucune idée juste ; ils n'en connaissent que les églises, les monumens et les tombeaux, et toutes les richesses que la nature y étale sont perdues pour eux.

J'étais sur les frontières de Toseane, et je m'en aperçus en trouvant pour descendre un joli chemin de six pieds de large, artistement dessiné le long des pentes des monts ; il me conduisit de montagnes en montagnes

jusques dans la vallée de la Magra où est situé Pontrémoli.

Ce chemin est , comme tant d'autres choses , un ouvrage de Léopold , dont les soins se sont portés jusqu'à faciliter aux troupeaux l'abord de leurs pâturages : car cette route n'a aucun autre but ; elle devrait servir de modèle aux habitans des Alpes.

En descendant vers la Méditerranée , la nature s'offrit à moi sous un tout autre aspect ; j'avais perdu de vue les campagnes fertiles et les champs de blé , les prairies et leurs canaux , les chênes et les saules ; j'étais dans la terre du midi , et je traversais des bois de chênes verts et d'oliviers , de lauriers et de cyprès ; au lieu de gazons chargés de trèfle , je voyais des tubéreuses et des jacinthes ; j'étais dans les montagnes de Gênes.

Au delà de la Magra , qui sépare ces chaînes inférieures du haut Apennin que je venais de parcourir , je trouvai le sol Génois , avec son luxe , sa misère et son abandon.

Je traversai des croupes stériles , des pentes où végétaient quelques châtaigniers rabougris , des vallons à demi dévastés par les eaux ,

des villages qui indiquaient la misère, comme la physionomie des habitans semblait indiquer le crime. Je traversai Compiano, bourg dont les habitans fournissent à toute l'Europe ses montreurs de singes et de bêtes féroces, et j'arrivai enfin sur la route de la corniche, auprès de la poste *du Bracco*.

J'ai peu de choses à vous dire, Monsieur, de la culture de ces montagnes. Elles n'ont point de pâturages, et par conséquent aucune industrie pastorale. Il n'y a dans le pays que des chèvres et quelques moutons. Les châtaigniers, quoique chétifs, fournissent cependant la principale nourriture des habitans; les vallées produisent l'olivier, la vigne et le maïs, et procurent quelques ressources aux habitans; mais les plus assurées pour eux sont l'émigration et l'industrie de la mer.

Je remarquai seulement ici beaucoup de petites cultures de pommes de terre fort bien exécutées; et auprès de la poste *du Bracco* je vis un défrichement opéré avec beaucoup d'intelligence et où il y en avait une belle plantation. J'en félicitai le maître de poste, auquel je crus qu'il appartenait;

mais il m'apprit qu'il était aux gendarmes français de la station. Il m'informa de même que depuis cinq ans les gendarmes, qu'il avait fallu, par d'assez bonnes raisons, multiplier beaucoup dans ces parages, y avaient introduit la culture des pommes de terre; que les paysans les avaient imités, et que dans l'année de disette qui venait de s'écouler, elle avait fait d'immenses progrès.

J'admirai la singulière voie que la Providence avait choisie pour doter ce pays de la seule production qui pût, je crois, s'adapter à sa misérable nature. Assurément aucune Société d'agriculture ne l'aurait imaginée.

J'avais ainsi traversé toute la chaîne de l'Apennin, et je me trouvais sur les côtes de la rivière de Gênes. J'en suivis les contours jusqu'au sommet du Golphe, où cette ville célèbre semble avoir assis le trône d'où elle règne sur ces mers.

Je ne vous parlerai pas, Monsieur, de la splendeur de Gênes, ni de ses palais, ni des trophées de son ancienne gloire; parce qu'on a déjà souvent répété ces descriptions. Je me bornerai à vous décrire le singulier aspect

de la nature stérile et pompeuse qui l'environne , et je ne pourrai mieux y réussir qu'en continuant le récit de mon voyage.

Il était six heures du soir lorsque je suis reparti de Gênes pour aller en Toscane, en suivant le long de la mer cette route qu'on appelle la Corniche. Aujourd'hui encore cette route n'est qu'un sentier tracé près du rivage ou sur les pentes de la montagne; mais dans peu d'années elle sera changée en une terrasse magnifique, arrondie autour du Golphe, et unissant ainsi l'Italie à la France. On a déjà terminé quelques portions de ce chemin; mais comme elles ne sont pas contiguës, je n'ai pu en profiter, et j'accompagnai le courrier qui fait encore ce trajet à cheval.

C'était un jour de fête, tout le peuple de Gênes était répandu dans ses environs pour respirer, pendant cette belle soirée, l'air frais de la mer et le parfum des orangers. Le soleil allait se coucher derrière les montagnes, et les maisons de plaisance, bâties sur leurs pentes, commençaient à se voiler dans une demi-teinte obscure, je ne pouvais qu'à peine

distinguer les fresques peintes sur leurs façades. Des femmes élégamment vêtues accouraient sous les berceaux qui bordent le chemin, parce que nous excitons leur curiosité par le galop de nos chevaux. Elles n'étaient plus comme autrefois enveloppées d'un voile qui cachait leur taille et leur figure. Elles avaient renoncé à ce schall qu'on nommait *mezaro* et dont la coquetterie, dit-on, était parvenue à faire usage. Elles étaient mises comme on l'est en France, comme on l'est partout.

Après une heure de chemin, il fallut ralentir notre course; car la nouvelle route finissait, et avec l'arrivée de la nuit nous quitâmes ces environs décorés avec tant d'art. Le chemin se changea en un sentier rocailleux dont les sinuosités nous conduisaient tantôt sous des bois d'oliviers, et tantôt sur le bord de la mer.

La nuit devint bientôt tout-à-fait obscure; les habitans avaient quitté les campagnes pour se retirer dans leurs demeures. Des parfums dont j'ignorais le nom s'exhalaient de toutes les plantes qui bordaient la route; des rossi-

gnols, cachés dans l'ombre des arbres et de la nuit, chantaient sur notre passage ; des milliers de mouches luisantes, volant de fleurs en fleurs, éclairaient d'une lueur fugitive tous ces calices et ces étamines, et semblaient une nuée d'étoiles descendues sur la terre pour en charmer les nuits.

Confié à l'habitude routinière du cheval que je montais, j'avais noué sa bride sur son col, et je lui laissais sans inquiétude le soin de me guider. Je respirais cet air rafraîchi par le soir, mais doux et tiède encore ; j'écoutais le murmure des vagues qui venaient mourir sur le rivage ; le temps était si pur et si calme que ces ondes venues de si loin ne faisaient pas ce soir-là plus de bruit que celles d'un ruisseau. Je pensais au voyage que je commençais, je me faisais des images riantes des belles contrées qui m'attendaient. Un souvenir de vingt années me rappelait le temps de ma jeunesse où je les avais parcourues ; j'avais fait alors le même chemin ; j'étais avec un ami de mes premiers ans, il n'existe plus : comme tant d'autres il a trouvé la mort dans des régions lointaines. Je pensais à lui

dans ce trajet silencieux de la nuit , lorsque j'entendis des coups de canon retentir à une grande distance. Ils venaient de la mer , et c'était sûrement un vaisseau anglais qui tirait sur quelque bâtiment cotier pour le faire amener. Car je ne comptai que six coups , après lesquels la mer et le rivage redevinrent paisibles comme auparavant.

J'aurais aimé à m'arrêter pour recevoir sans obstacles toutes les impressions de cette nuit, mêlée pour moi de repos et d'agitation. La nature entière me parlait un langage nouveau assorti à la pureté du ciel et au calme de la mer. Le climat et les plantes unissaient leur douceur et leur parfum pour créer autour de moi un monde fantastique , que mon imagination se plaisait à embellir. J'aurais voulu éloigner le terme de son réveil : car je prévoyais qu'il aurait lieu à la naissance du jour , et je redoutais ce réveil comme étant la fin de l'un de ces rêves qui charment par leurs illusions.

Le soleil en éclairant l'horizon me le montra dans toute sa pompe. J'étais alors auprès de *Sestri* sur une des terrasses nouvellement

coupées dans les rochers pour le passage de la route projetée. De là je dominais sur la mer ; moins calme que le soir précédent , un vent d'Afrique élevait des vagues qui venaient se briser aux pieds de ces rochers. Ils étaient mouillés par la poussière des eaux , et les arbustes qui croissaient dans leurs fentes , s'humectaient de cette vapeur. La fraîcheur matinale se répandait en teintes argentées sur les flancs des montagnes. Dans quelques-unes de leurs sinuosités je voyais des habitations entourées de vignes et de figuiers. Ces demeures étaient peintes à fresque et imitaient par leurs façades trompeuses l'élégance d'une noble architecture. Autour de leur toiture aplanie régnait une balustrade couronnée de jasmins et de clématite. Partout ailleurs la terre n'offrait qu'une aride nudité ou une parure inutile. Les montagnes de Gênes semblent avoir été créées pour nous apprendre que la nature peut quelquefois se plaire à ne se revêtir que d'un luxe d'ostentation , sans aucun but d'utilité. Puisque tout ce qui sert à alimenter la vie en est sévèrement exclus , tandis que tout ce qui ne sert qu'à la parer y

végète avec profusion. On n'y trouve ni fruits, ni moissons : car dans ces rochers chaque herbe est une fleur, et chaque arbuste un laurier.

Je marchai pendant toute la journée dans ces sentiers, au milieu de la splendeur de cette terre stérile. Je trouvai à peine des alimens dans les chétives maisons où nous changions de chevaux, et ces animaux eux-mêmes ne trouvaient qu'une nourriture insuffisante dans la montagne qu'on leur destinait pour pâture. Ils étaient maigres et petits ; mais je ne pouvais me lasser d'admirer le courage avec lequel ils gravissaient les pentes de ces montagnes. On les tire des marmes de la Toscane, et leur éducation libre et sauvage leur inspire avec un caractère mutin une ardeur surprenante. Enfin, après avoir atteint une cime élevée, je découvris le vaste bassin de la *Spezzia*, entouré par des collines couvertes d'oliviers. Le chemin s'élargit en descendant dans ce vallon, et de là jusqu'à *Sarzane*, je retrouvai la nouvelle route. Mais à peine terminée, aucune voiture n'avait, jusqu'à ce jour, foulé

le sable qui la recouvrait : car il n'en existait pas encore dans ces environs , et je continuai à cheminer à cheval vers *Sarzane*, où j'arrivai à l'entrée de la nuit , et d'où j'ai l'honneur de vous adresser cette lettre.

Demain , Monsieur , je pars pour la Toscane , et j'aurai à vous décrire une nature , une industrie et des tableaux bien différens.

J'ai l'honneur d'être , etc. etc.



## LETTRE SIXIÈME.

*Florence, 4 mai 1813.*

**J**E voudrais, Monsieur, vous faire un tableau de cette charmante contrée qu'on appelle la Toscane : car je ne peux pas essayer après M.<sup>r</sup> Sismondi de vous décrire les détails de son agriculture. Je cherche si je dois vous donner une description méthodique de ce pays, ou bien vous le raconter à mesure que je le parcours. Il me semble que je réussirai mieux en suivant cette dernière méthode, et je vais l'essayer.

La Toscane comprend trois régions absolument distinctes. L'Arno, au fond de sa riante vallée, trace au milieu des montagnes un bassin dont Florence occupe le centre et qui se prolonge au midi jusqu'à Cortone, et à l'occident jusqu'à Pise. Au voisinage de la mer, ce bassin, souvent très-resserré, s'ouvre en une vaste plaine unie comme une glace et délaissée par les eaux.

La rive droite de l'Arno est bordée par la haute chaîne de l'Apennin ; la rive gauche s'étend jusqu'à la mer et aux frontières de l'Etat de l'Eglise. Elle n'offre qu'une surface inégale et tourmentée ; d'un sol peu fertile, dont l'air est en grande partie malsain, et dont chaque sommité est couronnée par les ruines de tous les âges.

La région apennine comprend les deux sixièmes de toute l'étendue de la Toscane ; la riche vallée de l'Arno un sixième seulement : les trois autres sixièmes occupent la région connue sous le nom de Maremme ou pays de mauvais air ; *Sienna* peut être regardée comme sa capitale.

Ainsi, Monsieur, la partie fertile et riante de la Toscane se borne à un sixième de son étendue. C'est à la décrire que tous les voyageurs se sont bornés ; je l'essaierai comme eux ; mais je désire vous faire connoître aussi cette contrée malsaine ignorée et sauvage, que la nature semble avoir frappée, avant le temps, de mort et de stérilité, et qui partout laisse entrevoir l'empreinte de temps plus heureux et d'une prospérité évanouie. La Toscane a

été deux fois le théâtre de la plus haute civilisation ; et on peut mieux que partout ailleurs peut-être y observer l'action de l'homme sur les forces de la création.

J'ai décrit dans la précédente lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire , le caractère et la physionomie des Apennins , de ces montagnes qui ne présentent plus à l'œil que des vallons ruinés par les eaux , des amas de débris , des pentes boisées et des parcours sauvages. Les mêmes traits se retrouvent dans les Apennins de la Toscane , et il serait superflu de vous les retracer. Il y a cependant quelque chose de plus adouci dans cette nature Florentine , comme si le voisinage de cet élysée terrestre répandait une influence suave autour de lui. Les cimes des monts sont moins élevées , leurs pentes moins roides , leurs pâturages plus frais et leurs vallons plus habités.

Mais , comme dans tout le reste de l'Apennin , la population y est pauvre , nourrie de châtaignes et entretenue par les profits de l'émigration et du travail qu'elle lui procure à Florence , à Livourne , dans la fertile vallée de l'Arno et dans les mines de l'île d'Elbe.

Le cours de l'Arno au-dessus de Florence traverse le val de Chiana ; cette vallée ressemble en tous points à celle du val d'Arno , qui se prolonge de Florence jusqu'à la mer. Il suffira donc de vous décrire la course que je viens de faire dans le val d'Arno pour vous faire connaître toute la vallée que ce fleuve arrose.

J'étais seul lorsque je partis de Florence : je me dirigeai par Pistoie et Lucques jusqu'à Pise , en suivant , le long des pieds de l'Apennin, la rive droite de l'Arno. Des forêts d'oliviers couvrent le pied de ces monts, dont le feuillage cache aux yeux un nombre infini de petites fermes qui peuplent toutes ces bases des montagnes. Les châtaigniers s'élèvent sur les pentes supérieures ; leur verdure vigoureuse contraste avec la teinte pâle des oliviers , et répand une sorte d'éclat sur cet amphithéâtre.

La route que je parcourais était bordée de chaque côté par des maisons villageoises dont la distance de l'une à l'autre n'excédait guère cent pas ; bâties en briques , l'architecte a su donner à toutes ces maisons une justesse

de proportion et une élégance de formes inconnues dans nos climats. Elles ne consistent qu'en un seul pavillon qui n'a souvent qu'une porte et deux fenêtres de face. Toujours ces maisons sont placées en arrière du chemin et séparées de celui-ci par un mur d'appui et une terrasse de quelques pieds de largeur. Sur ce mur reposent ordinairement plusieurs vases de forme antique d'où s'élèvent des aloès, des fleurs, ou de jeunes orangers. La maison elle-même est entièrement couverte de pampres, en sorte que pendant l'été on ignore si ce sont autant de pavillons de verdure ou des demeures préparées pour l'hiver.

Au devant de ces maisons on voit par essaims de jeunes paysannes vêtues de linge blanc, d'un corset de soie et d'un chapeau de paille orné de fleurs et penché sur leur tête. Elles sont occupées à tresser sans cesse les nattes fines, trésor de cette vallée, dont on fait les chapeaux de paille de Florence.

Cette fabrication est devenue la source de la prospérité du val d'Arno ; elle rapporte annuellement trois millions, qui se repartissent uniquement entre les femmes de cette con-

trée ; car les hommes ne se mêlent en rien de cette industrie. Chaque jeune fille achète pour quelques sols la paille dont elle a besoin, elle met son talent à la tresser aussi fin que possible, et vend elle-même et pour son profit les chapeaux qu'elle a fabriqués ; l'argent qu'elle en retire forme à la longue sa dot. Le père de famille a droit cependant d'exiger des femmes de sa maison un certain travail rustique dans sa métairie, et il reçoit ce travail par des ouvrières de la montagne que les filles de la plaine paient sur le produit de leurs chapeaux, pour faire l'ouvrage à leur place. Elles gagnent, en effet, de trente à quarante sous par jour en tressant leur paille ; tandis que pour huit ou dix elles salarient une pauvre femme de l'Apennin. Elles assurent aussi que les travaux champêtres, en durcissant leurs mains, ôteraient à leurs doigts l'agilité nécessaire à la finesse de leur travail.

Telles sont, Monsieur, ces paysannes du val d'Arno, dont les voyageurs célèbrent les grâces et la beauté, dont Alfieri allait étudier le langage, et qui semblent en effet nées pour embellir les arts comme pour leur servir de

modèles; ce sont des bergères d'Arcadie, mais c'est que ce ne sont pas des paysannes; elles n'en ont que la santé et l'insouciance, et n'en connaissent jamais les peines, le hâle, ni la fatigue.

On m'a assuré que la récolte de deux arpens suffit pour fournir toute la paille que la fabrication des chapeaux consomme en Toscane. Cette paille est celle d'un froment sans barbe, coupé avant son entière maturité, et dont la végétation a été étiolée par la stérilité du sol. Ce sol est choisi dans les collines calcaires; il n'est jamais fumé, et les plantes sont semées très-épaisses.

Ces habitations, si voisines les unes des autres, indiquent d'elles-mêmes que les domaines qu'elles servent à exploiter sont eux-mêmes bien bornés, et que la propriété est prodigieusement divisée dans ces vallons; en effet, l'étendue de ces domaines est de trois jusqu'à dix arpens; ils sont placés autour du manoir et séparés en compartimens par de petits canaux et des rangées d'arbres. Ces arbres sont quelquefois des mûriers, presque toujours des peupliers, dont la feuille sert

d'aliment aux animaux. Chacun d'eux porte un cep de vigne dont le métayer entrelace les pampres dans mille directions diverses.

Ces compartimens , disposés en carrés longs , sont assez spacieux pour qu'on puisse les cultiver avec une charrue sans roues attelée de deux bœufs. Aussi y a-t-il une paire de ces animaux entre dix ou douze métayers ; ils les emploient successivement à l'exploitation de toutes ces fermes. Ces bœufs viennent de l'état de Rome et des Maremmes ; ils sont de la race hongroise , extrêmement bien entretenus et couverts de toiles blanches ornées de beaucoup de broderies et de pompons rouges.

Presque toutes les métairies nourrissent un cheval aussi fin qu'élégant dans ses formes ; il s'attèle à une petite charrette à deux roues , artistement fabriquée et peinte en rouge ; elle sert à tous les transports de la ferme et surtout à mener à la messe et au bal les filles du métayer. Aussi voit-on, les jours de fêtes, toutes les routes couvertes par des centaines de ces petits chars, volant dans toutes les directions, et menant de jeunes filles parées de fleurs et de rubans.

Les fermes du val d'Arno n'ont pas assez de fourrage pour nourrir des vaches; les cultivateurs ont imaginé d'élever seulement des genisses. Ils les achètent à l'âge de trois mois, les gardent jusqu'à dix-huit et les vendent alors à la boucherie, pour les remplacer par de plus jeunes. C'est des pâturages des Maremmes que les marchands amènent ces genisses aux foires du val d'Arno.

Vous comprendrez, Monsieur, le motif de cet usage quand je vous aurai expliqué l'assolement adopté dans ces vallées. Il n'y a aucune prairie naturelle, les feuilles des arbres, les débris des légumes, et un peu de trèfle faruch, sont les seules nourritures ménagées aux animaux. Tout est réservé pour l'homme dans cette contrée, où il a été accumulé outre mesure par la plus ancienne civilisation. Il n'y a pas d'assolement irrévocablement fixé dans cette région; voici cependant le plus généralement suivi; il vous donnera une idée de la rapide succession de récoltes.

1.<sup>re</sup> année; maïs, haricots, pois ou autres légumes, fumés.

2.<sup>de</sup> *idem*; blé.

3.<sup>e</sup> année ; fèves d'hiver.

4.<sup>e</sup> *idem* ; blé.

5.<sup>e</sup> *idem* ; trèfle faruch , semé après le blé ,  
fauché au printemps et suivi de sorgho.

C'est-à-dire six récoltes en cinq ans , dont  
une seule pour les animaux.

Vous savez, Monsieur , que le sorgho est  
une espèce de grand panais ; il ne donne  
qu'une farine grossière dont on fait de mé-  
chante soupe et de mauvaise poulente.

Ces diverses récoltes , bien qu'elles ne re-  
çoivent en cinq ans qu'une seule fumure , at-  
teignent cependant une assez grande beauté.  
Il faut l'attribuer à ce que ce sol d'alluvions  
est profond, fertile et frais ; à ce qu'il est cul-  
tivé avec le soin le plus minutieux ; à ce que  
les récoltes sont heureusement intercalées  
entr'elles dans cet assolement , et enfin à ce  
que l'extrême voisinage des habitations leur  
fournit cet engrais chimique , dont l'action  
échappe à nos sens , mais dont l'expérience  
nous force d'admettre l'existence.

Aussi cette immense population vit sur les  
produits de ce sol si divisé , mais elle y vit  
avec une sévère économie et ne recueille

jamais assez pour pouvoir mettre en réserve et résister aux mauvaises années : le port de Livourne et les marchés de la Romagne viennent alors à leur secours ; le produit des vins, des huiles et des chapeaux de paille fait la compensation. Ce n'est ni la fertilité native du sol, ni l'abondance qu'il étale aux yeux du voyageur, qui constituent le bien-être de ses habitans. C'est le nombre des individus par lequel il faut diviser ce produit total, qui assigne à chacun d'eux la portion dont il est appelé à jouir. Ici elle est bien petite.

En effet, je vous ai montré jusqu'ici, Monsieur, un pays charmant, arrosé, fertile et couvert d'une végétation perpétuelle ; je vous l'ai montré divisé en millions d'enclos, qui, comme autant de carrés de jardin, font épanouir mille productions variées ; je vous ai montré au-devant de tous ces enclos, d'élégantes demeures, tapissées de pampres et décorées de fleurs. Mais, en entrant dans ces habitations, on y trouve une absence totale de toutes les commodités de la vie, une table plus que frugale, et une sorte d'apparence de dénuement. Tous ces ménages sans excep-

tion ne sont pas propriétaires du manoir qu'ils habitent ; ils n'en sont que métayers , et acquittent au propriétaire la moitié en nature de toutes les récoltes.

Ces propriétaires sont fixés dans les nombreuses villes des fertiles vallées de la Toscane ; plusieurs d'entr'eux possèdent jusqu'à cent métairies ; un très-grand nombre en ont dix , vingt , trente. Ainsi la population est partagée en deux classes , qui ne se mélangent jamais ; les propriétaires citadins et les paysans non propriétaires. — Il faut y ajouter les négocians et les artisans , aussi habitans des villes , et on concevra alors d'où provient le nombre et la population de ces villes.

On est étonné , Monsieur , lorsqu'on réfléchit à la somme des capitaux qui ont été repartis dans ce val d'Arno pour être parvenu à en diviser à ce point la propriété , à en bâtir les innombrables fermes , et à en perfectionner tout le matériel ; cet étonnement augmente lorsqu'on examine encore le système général qu'il a fallu établir pour garantir les vallées du ravage des eaux.

Placée entre deux chaînes de montagnes ,

dont l'une est très-élevée , la vallée de l'Arno était périodiquement dévastée par une foule de torrens, qui se précipitoient des montagnes, chargés de pierre et d'éboulemens. Il fallait donc à la fois maîtriser ces eaux , en contenir les ravages, et profiter cependant et de leur arrosage et des terres qu'elles entraînaient avec elles.

Pour y parvenir on a inventé de contenir dans de fortes murailles les cours de tous ces torrens , et d'en faire ainsi autant de canaux. On leur a donné une direction droite , afin que la violence des eaux ne pût renverser aucun angle , et qu'elles déposassent leurs pierres dans le lit même qu'elles parcourent. De distance en distance on a ménagé des entrées au niveau moyen du courant , pour que les eaux pussent s'échapper latéralement et venir séjourner sur les terres pour y déposer lentement le limon qu'elles charient. Une multitude de canaux par des prises d'eau successives , divisent le courant principal, et en tempérant sa violence font profiter les terres d'alentour de l'arrosage de ces eaux. Ces canaux se subdivisent à l'infini, tellement

qu'il n'est pas un carré de terre qui n'en soit entouré. Ils sont tous revêtus de murs de briques, taillés à angles droits.

Chaque torrent a pour lui seul un système complet de défense et de subdivision, en sorte que la totalité des vallées est comme enveloppée par un réseau de petits courans qui portent partout l'arrosement et la fraîcheur. Ce système exige une multitude de ponts et de ponceaux pour lier ensemble cette foule d'îlots, et maintenir toutes les communications entr'eux. Le capital appliqué à la confection de tout ce système a dû être immense.

Mais ce qui a demandé l'emploi d'un capital bien plus considérable encore, c'est la construction du grand nombre de villes et de bourgs répandus le long du cours de l'Arno. Ces villes et ces bourgs ont un caractère de splendeur, qui ailleurs n'appartient qu'aux plus grandes cités. Leurs temples, leurs fontaines, leurs promenades, tous leurs édifices réunissent à la plus parfaite élégance une grandeur et une majesté imposantes. Tous les capitaux de la Toscane ne suffiraient pas aujourd'hui à édifier les églises qui s'élèvent

sur son sol , avec leurs ornemens , leurs marbres et leurs porphyres.

C'est surtout en arrivant à Pistoie que je fus frappé de ce luxe d'architecture , et de cette profusion de monumens. On aurait dit une ville construite pour servir de modèle , et où les habitans ne se trouveraient que par hasard. Car il n'y en a plus que huit mille ; il y en avait autrefois quarante mille. La population de toutes ces villes a diminué à peu près dans la même proportion ; et pourtant sa masse est encore prodigieuse. Dans les temps de prospérité , elle devait dépasser toutes les proportions connues. Ces vastes constructions dépourvues d'habitans , donnent aujourd'hui à toutes ces villes une apparence de solitude qui rappelle , au milieu de leurs palais , des splendeurs passées.

Au-delà de Pistoie , la campagne devient encore plus riante et plus fertile , parce que les alluvions y ont fait des dépôts plus profonds , et parce que la vallée , en s'élargissant s'éloigne des montagnes , et jouit d'un climat plus doux. Aussi la verdure devient plus épaisse , les récoltes plus abondantes et l'horizon plus ouvert.

Auprès de Pescia, la route se rapproche du pied de l'Apennin : cette jolie ville est adossée aux penchans d'un vallon couverts d'oliviers. Au milieu de ces oliviers, sur la pente de cette colline, il y a une habitation riante et champêtre, où l'on ne parvient que par un sentier, dont l'abord est défendu par des massifs de figuiers, de pampres et d'aloès ; c'est dans ce séjour que j'allai voir votre ami et le mien, M.<sup>r</sup> Sismondi. Il s'occupoit à écrire les derniers volumes de l'histoire de l'Italie. De sa demeure abritée, il découvrait devant lui ce vaste horizon, théâtre de tant de scènes ; il voyait dans le lointain s'élever, vers les monts de Volterra, les ruines de ces villes et de ces châteaux dont il a raconté l'histoire, et qui semblaient se présenter à lui comme de vieux témoins des traditions du temps.

Une colline détachée de l'Apennin s'avance seule vers les bouches de l'Arno, et sépare sa vallée de la plaine de Lucques. Le bassin de Lucques est bien plus fertile encore que le val d'Arno. La culture y est semblable, mais les produits en sont beaucoup plus abondans.

L'ouvrage de la nature y est plus beau, et celui de l'industrie reste bien au-dessous. On n'y retrouve ni la même élégance dans les habitations rustiques, ni les mêmes soins dans la confection des canaux ; tout est ici plus agreste, plus négligé, moins fini. Les femmes sont mal vêtues ; leur langage a perdu de sa grâce , comme leur figure de ses charmes.

L'ancienne ville de Lucques est au milieu de cette plaine et près du cours du Serchio. Je ne sais, Monsieur, par quel phénomène il est arrivé que cette ville n'ait pas un seul trait italien. Ses rues tortueuses , ses toits pointus, l'irrégularité de sa construction la font ressembler à une cité flamande. Je voudrais avoir l'explication de cette singularité ; je n'ai pu l'obtenir nulle part , et n'ai pas même pu la conjecturer.

On suit , pour aller de Lucques à Pise , une route nouvelle ; elle traverse avec le Serchio dans une coupure de la colline qui sépare ces deux villes ; et on débouche avec lui dans la vaste plaine de Pise et de Livourne.

En approchant de Pise et de la mer , on voit cesser cette culture potagère qui anime

les environs de Florence ; les arbres deviennent rares , les maisons éparses , les charrues agissent au large dans de vastes champs ; il n'y a plus ici d'innombrables familles de métayers ; quelques grands fermiers exploitent les campagnes ; nous touchons aux pays de mauvais air et aux confins de la culture pastorale.

Je viens de parcourir avec vous, Monsieur, ce charmant val d'Arno , la plus délicieuse contrée qui soit peut-être sur la terre. Dans aucun pays la propriété n'est plus divisée , dans aucun , l'homme n'a autant ajouté à la nature. Il n'y a pas laissé un seul ruisseau , mais il a construit des milliers de canaux : il n'y a pas un seul gazon , pas une seule de ces prairies naturelles où le cultivateur , en les récoltant , semble recevoir un don généreux de la création : il n'y a pas un seul bouquet de bois , pas un de ces arbres , dont la nature a semé le germe et fait pousser les antiques rameaux. Tout y est planté et taillé par l'homme , il y fait sentir partout sa présence et il y a multiplié ses œuvres , jusqu'à l'infini. On aperçoit seulement dans l'horizon cette chaîne de

montagnes qu'il a comme abandonnée à la Providence , et où il a négligé d'étendre son empire.

Cette culture artificielle , en couvrant toute la campagne de plantations régulières , en les entremêlant des pampres de la vigne , a pros- crit toutes ces végétations natives , toutes ces formes pittoresques , et ces teintes dégradées , qui donnent à la nature tant de variétés et d'harmonie. Ici les teintes sont uniformes et vives , les formes toutes semblables les unes aux autres ; le paysage y semble toujours vu dans une chambre obscure , et le Poussin n'y aurait jamais pris le sujet de ses tableaux. C'est le séjour le plus perfectionné par la civilisation , et celui où l'homme a su le mieux approprier à son usage , les forces natives de la création.

Mais ce perfectionnement de la nature par les soins de l'homme ne s'effectue pas succes- sivement et de nos jours ; il s'est réalisé en entier à une époque bien antérieure et qu'il est assez difficile de fixer. Elle n'appartient point à l'ancienne civilisation romaine : car tout est moderne et chrétien dans ce vaste système d'édifications. Le goût grec qu'on y

retrouve, la place après l'époque de la renaissance des lettres en Italie ; elle ne peut pas appartenir non plus aux règnes paisibles des Médicis : car la plupart de ces monumens portent une date antérieure. Il faut donc placer cette période où l'industrie humaine a atteint son plus haut terme, vers cette époque orageuse pendant laquelle fleurissaient les républiques de la Toscane, époque effrayante dans l'histoire, et pourtant magnifique dans les résultats que les siècles nous en conservent.

A quel point devaient s'élever la population, le commerce et la richesse de ces villes pour avoir, sur quelques lieues d'espace, rassemblé plus de villes, bâti plus de temples, élevé plus de palais qu'il n'en existe aujourd'hui dans beaucoup de grands états. Ce système d'édification s'est réalisé en entier dans cette même contrée où l'activité du port de Livourne n'a pu parvenir encore depuis quatre-vingts ans à défricher seulement les champs qui l'environnent.

Je me borne, Monsieur, à vous présenter ce problème d'histoire, et je n'entreprendrai pas de le résoudre. Dans ma prochaine lettre

je vous parlerai de ces régions où il ne reste plus que les ruines d'une ancienne civilisation. Tandis que dans la vallée de l'Arno elle s'est conservée ; mais c'est à la manière des cabinets d'histoire naturelle, toutes les formes, toutes les couleurs sont les mêmes ; mais il n'y a plus de mouvement et tout y est stationnaire.

J'ai l'honneur d'être, etc. etc.



## LETTRE SEPTIÈME.

*Pise, 15 mai 1813.*

**A**VANT de voyager avec vous, Monsieur, dans les Maremmes de la Toscane, je dois vous parler de l'un des plus remarquables établissemens d'agriculture de l'Europe. Il est situé à la porte de Pise, et presque aucun voyageur ne va le visiter. Cette ferme s'appelle *San Rossore*; c'est un établissement formé par les Médicis et administré aujourd'hui par M.<sup>r</sup> Batistini, avec une intelligence et une capacité rares.

Entre Pise et la mer, des bouches du Serchio à celles de l'Arno, les eaux ont délaissé une plaine de plus d'une lieue carrée d'étendue, dont le sol, mêlé de sable marin, étoit trop stérile pour être défriché. Il est couvert d'un gazon fin, et des chênes verts ont cru au milieu de cette plaine, qui constitue le domaine de San Rossore.

On ne peut le parcourir qu'à cheval; M.<sup>r</sup> Batistini voulut bien m'accompagner, et

me prêta l'un des siens. En sortant de Pise on passe auprès de cette tour célèbre qui penche depuis des siècles, et on entre immédiatement dans une avenue plantée d'ormeaux; elle conduit au cassin ou maison de chasse de San Rossore. Déjà l'on est sur les terres du domaine; des deux côtés de l'avenue s'étendent des prairies dont le foin sert à la nourriture d'hiver des animaux de la ferme; mais bientôt ces prairies viennent se perdre dans des gazons plantés çà et là de chênes verts et d'égantiers; elles ont l'apparence d'un parc négligé. Les Italiens désignent par le mot de *Macchie* ces terres sauvages qui sont à la fois des pâturages et des bois. Peu après nous sommes arrivés au cassin. C'est une jolie maison carrée, n'ayant que le rez-de-chaussée et un étage, et que Léopold a fait décorer de fresques représentant des chasses.

De là nous nous sommes dirigés au nord vers les terres baignées par le Serchio; nous marchions sur le gazon et nous étions abrités par l'ombrage des chênes; à quelque distance nous avons passé auprès d'un vaste hangar,

soutenu par des colonnes qui supportent un magasin de foin : le plain-pied est divisé par des compartimens de râteliers. C'est là où les chevaux du haras se retirent dans le mauvais temps pour passer la nuit ; lorsque le pâturage manque, on y supplée en jetant du foin dans ces râteliers.

Parvenu un peu au-delà dans une clairière découverte , je m'arrêtai vers une bergerie neuve destiné à recevoir un troupeau de deux cents mérinos, nouvellement introduits dans cet établissement. Ils passent l'hiver dans ces parcours sablonneux, et l'été sur les montagnes. Ce régime absolument analogue à celui d'Espagne, me parut leur convenir : car le troupeau était en bon état et j'y remarquai quelques individus distingués.

Sur les bords du Serchio où l'herbe est plus riche , je ne tardai pas à rencontrer un haras qui pâture à l'ordinaire dans cette portion des herbages. Il consistait en vingt jumens, avec leur suite et leur étalon. Un peu plus loin était un troupeau semblable. Il y en a huit dans tout l'établissement. Ces chevaux sont entièrement libres et sauvages, soit dans la plaine

où ils restent l'hiver, soit sur la montagne où ils pâturent l'été. Ils ne connaissent les soins de l'homme que pendant ce voyage.

La seule chose que je remarquai dans ce haras, c'est la division des jumens, qui forment autant de petites tribus gouvernées par leur étalon. Ces tribus ne se mêlent jamais, ou bien il en résulte des combats à mort entre les étalons. Car le caractère de ces animaux, leur despotisme et leur ardente jalousie a quelque chose de tout-à-fait asiatique, inconnu aux chevaux du nord.

Chaque tribu a son quartier de pâturage qu'elles se sont divisées entr'elles sans que les pâtres y soient intervenus. Cette division, sévèrement respectée, est si heureusement partagée, que chaque tribu trouve une nourriture égale dans l'espace qu'elle s'est assigné.

Ces chevaux ont tous une grande ressemblance de figure. Leurs membres sont très-fins, mais leurs articulations sont faibles et trop flexibles. Ils ont les hanches basses, les cuisses plates, le rein et le garot saillant, l'épaule mobile, l'encolure de cerf, et la tête longue et démesurément busquée. Ce sont,

comme vous voyez , Monsieur , de vilains chevaux ; ils seraient propres à la cavalerie légère ; mais ici ils ne sont bons à rien ; trop légers pour le carrosse, trop grands pour la selle , trop vicieux partout , on ne les vend guères que pour le service des charbonniers et de la poste.

M.<sup>r</sup> Batistini a senti ces inconvéniens , et a été lui-même acheter en Normandie six fort beaux chevaux, afin de corriger les défauts et les vices de sa race. Je n'ai vu que des poulains de deux mois provenus de ces croisemens ; le busqué de leurs têtes était corrigé et ils m'ont paru fort beaux.

En nous éloignant du canton où étaient les chevaux, nous nous sommes dirigés vers la mer et nous avons traversé une forêt de chênes verts. Je remarquai que les feuilles de ces arbres étaient toutes taillées à la même élévation , à douze pieds de terre, environ , sans qu'une seule feuille dépassât ce niveau : on m'apprit que c'était le brouter des chameaux qui alignait ainsi le feuillage à la hauteur de leur encolure, et que bientôt j'allais voir moi-même un troupeau de cette race étrangère.

A peine eûmes nous , en effet , dépassé la forêt que je me trouvai sur une vaste plage qui n'avait pour horizon qu'une forêt , une mer sans bornes et des plaines sans fin. C'était un désert , c'était l'Arabie : car à notre approche quelques chameaux couchés dans le sable se levèrent , et d'autres occupés à pâturer avec nonchalance le long de la grève tournèrent vers nous leurs têtes mobiles et leurs regards stupides. Plus de deux cents chameaux étaient répandus le long de cette plage. Ils y erraient silencieusement , attendant l'heure chaude du jour pour rentrer dans la forêt. Plus loin nous vîmes un groupe de mères suivies de leurs nourrissons ; mais elles se mirent à fuir à notre approche , et leur trot était si précipité que le plus grand galop de nos chevaux avait peine à les atteindre. Dans cette course rapide , les chameaux témoignaient par des sauts et des bonds une vivacité dont je ne les soupçonnais pas , et à laquelle leur figure bizarre donnait je ne sais quoi de ridicule.

La singularité de ce coup-d'œil , l'aspect de cette solitude , la vue de quelques voiles

anglaises de la station de Livourne qui couraient quelques bordées le long du rivage, comme pour profiter du beau jour, tout cet horizon avait quelque chose d'étranger et d'oriental qui ne se trouve, je crois, nulle part ailleurs en Europe.

Cette famille asiatique existe sur cette plage dès le temps des croisades; elle y fut amenée par un Grand-prieur de Pise, de l'ordre de St. Jean. Elle y est plus remarquable qu'utile, bien qu'elle fasse tous les travaux de l'exploitation du domaine. Mais on n'a pas cherché à les employer ailleurs. Ils approvisionnent les charlatans de l'Europe, qui vont y acheter ceux qu'ils promènent de ville en ville, pour le modique prix de six ou sept louis.

Nous étions parvenus jusqu'aux bouches de l'Arno, sur le côté méridional de la ferme. Là cantonnait pendant toute l'année un troupeau de dix-huit cents vaches sauvages, plus farouches que les chevaux et les chameaux; il était toujours difficile et souvent dangereux de les approcher. Leur poil est gris ardoisé, d'une grande finesse, ainsi que leurs membres; leur corps est cylindrique, leurs formes agréa-

bles et bien prises; elles portent la tête avec une sorte de grâce et de fierté, et semblent faire parade des immenses cornes dont la nature a orné leur front.

Ces vaches ne donnent point de lait; il serait sans doute impossible de les traire, mais il ne vaut pas même la peine de l'essayer, car leur lait tarit au bout de trois mois, et dès qu'elles ont sevré leurs veaux. Ces derniers sont vendus, à cette époque, aux petits fermiers du val d'Arno. On tue les vaches à l'âge de sept ou huit ans, afin d'en obtenir le cuir et la chair. On anoblit ordinairement cette tuerie en en faisant une chasse. Des Torreadors les poursuivent avec la lance. Cette chasse est une fête, il est rare qu'elle soit sans accident.

Cet établissement, dont tout l'art consiste à laisser agir les seules forces et le seul instinct de la nature se trouve tout voisin de cette contrée que j'ai décrite dans ma précédente lettre, et où la civilisation a, tout au contraire, transformé la nature primitive, au point de ne lui plus laisser un seul trait originaire. Ces deux excès sont nécessaires

l'un à l'autre ; car la culture tartare fournit à l'industriel florentin les animaux qu'il ne peut élever et dont il a besoin pour exécuter tous les procédés de son économie , tandis que cet emploi offre à son tour aux pâtres du désert un débouché pour les produits spontanés de leur industrie. Cette alliance se reproduit partout ; elle enrichit chaque domaine , parce qu'elle permet aux fermiers de se livrer à la culture exclusive dont la création a donné le privilège à leur terre.

La perfection de cet équilibre se retrouve dans les contrées où un heureux mélange entre les cultures naturelles et artificielles permet de faire ces échanges dans le même corps de ferme ; où l'une de ces cultures sert à fertiliser l'autre , et où toutes deux se prêtent un mutuel secours , comme cela existe dans la Lombardie , dans la Belgique , dans toutes les contrées où l'art profite des végétations spontanées de la terre pour en obtenir ensuite avec plus d'abondance les productions préparées par le choix du cultivateur.



LETTRE HUITIÈME.

*Sienna, 25 mai 1813.*

J'AVAIS le projet, Monsieur, de passer par *Volterra* pour me rendre à *Sienna*, et de traverser la contrée qu'on appelle *Maremma* ou pays de mauvais air. Contrée qui s'étend le long de la Méditerranée, de *Livourne* jusqu'à *Terracine*, et s'élargit vers l'intérieur des terres jusqu'à la première chaîne de l'*Appenin*.

C'est le théâtre où sont renfermées les ruines de l'ancien monde et de sa gloire passée: car tout y est souvenirs, et le voyageur n'y trouve plus que des débris. La nature épuisée par tant d'efforts a renoncé à se revêtir de nouvelles productions; les champs y sont stériles, les campagnes sans chaumières, les eaux infectes et jaunies par le soufre; et les forêts ne sont plus peuplées que de vieux chênes, qui ont défié les siècles.

Mais je vous décrirai bien mieux, Monsieur, cette terre des anciens jours par un récit

de mon voyage que par des déclamations.

Après avoir quitté Pise, j'ai remonté la rive gauche de l'Arno, jusqu'à Empoli. Là, j'ai quitté la grande route de Florence pour prendre le chemin de Volterra et de Piombino. Ce chemin, tracé par Léopold, est le seul qui conduise dans les Maremmes; dirigé avec beaucoup d'art sur la pente des coteaux, il n'a que neuf pieds de largeur; mais il est entretenu avec un grand soin, et ressemble davantage à l'allée d'un jardin qu'à une grande route.

Je me dirigeai directement au midi en sortant d'Empoli, et je m'avançai vers la chaîne de collines dont l'enceinte forme le val d'Arno. Je fis encore un mille sous les berceaux de feuillages qui embellissent les bords de cette rivière, et je commençai à monter le coteau qui devait bientôt me faire perdre de vue cette délicieuse vallée de la Toscane.

A mesure que je montais, la végétation devenait plus maigre et plus rare; il y avait cependant encore autour de moi des vignes et des oliviers; mais cette verdure était pâle, comme le sol qui la produisait. Au-delà du

coteau, je traversai plusieurs petits vallons, animés encore par des villages, des vignobles et des cultures ; quelques canaux les arrosaient ; mais ces habitations avaient perdu le caractère gracieux des manoirs de la plaine ; elles étaient groupées autour des églises, et n'étaient plus ornées de fleurs ni animées par la vue de jolies paysannes. Je vis encore quelques maisons de campagne et quelques châteaux ; ils s'annonçaient au loin par de longues plantations de cyprès, seuls habitans de ces demeures.

La propriété est encore ici divisée et cultivée par des métayers ; les terres produisent de bons vins, un peu d'huile, du maïs, du sorgho et du blé, mais ces productions sont chétives, et le blé ne rend que trois pour un.

On cultive aussi du sainfoin, mais cet usage ne s'étend pas au loin ; ce fourrage est destiné à la nourriture des chevaux : car ils sont ici très-nombreux, parce que tous les transports se font à dos. Cette nature assez pittoresque se prolonge jusqu'à *Castel Fiorentino*, à quatre lieues d'Empoli.

*Castel Fiorentino* est sur la frontière du désert; au-delà toute culture cesse, et l'on entre dans les Maremmes. La surface du pays est sillonnée par de grandes ondulations, semblables aux vagues immenses d'un profond océan, mais dont toutes les formes auraient été adoucies par le temps et le travail de l'homme. De loin en loin, j'apercevais sur les sommités de vieilles enceintes de murailles, dont les pans ruinés laissaient découvrir des habitations, que semblaient protéger encore quelques vieilles tours.

Dans les vallons on voyait, à grande distance l'une de l'autre, des maisons éparses; elles n'étaient entourées ni de verdure, ni de jardins, et ne servaient qu'à exploiter des parcelles de terre plantées de maïs ou de sorgho, comme pour rappeler que quelques malheureux habitans survivaient encore à la ruine de leur patrie.

Au-dessus de toutes les sommités dominait celle où reposent les antiques murailles de Volterra. De loin cette vieille cité se dessine dans l'horizon comme un prodigieux amas d'enceintes, de tours et de clochers. On di-

rait qu'elle est la capitale du moyen âge et qu'elle s'est séparée par une solitude de toutes les contrées qui ont renoncé aux mœurs de leurs ancêtres et au respect pour passé.

Après avoir marché jusqu'à la fin du jour, je m'arrêtai pour passer la nuit dans une maison isolée qu'on nomme *Castaneo*. Le mauvais air commençait à faire sentir son influence, et les maîtres de ce domaine l'avaient déjà abandonné pour se retirer à San Gimignano. Ils n'y avaient laissé pour recevoir les voyageurs, qu'un homme de haute stature, dont la pâleur offrait depuis nombre d'années l'image de la mort. Je n'avais pour compagnon de voyage que mon guide. On ôta à mon cheval sa selle et sa bride, et on le laissa à l'aventure chercher sa nourriture autour de la maison. A peine étais-je sous ce toit où l'hospitalité n'avait presque rien à offrir, que l'ébranlement des murailles, occasionné par un tremblement de terre que nous éprouvâmes à trois reprises différentes, nous força à nous en éloigner. Ces secousses furent faibles, mais ailleurs elles furent violentes et renversèrent une maison ainsi qu'une portion de l'église de *San Casciano*.

J'allai m'asseoir sur un tronc d'arbre, d'où je regardais la nature sauvage qui m'environnait. Ces terres étaient dans l'état que les Italiens appellent *Macchie*, sur lesquelles s'élèvent quelques vieux chênes que le temps ne remplace pas : car ces landes servant de pâture aux troupeaux, ils dévorent toutes les jeunes pousses. Ces arbres antiques, vestiges des anciennes forêts, annoncent ainsi, par leur présence, qu'ils appartiennent à une époque où l'homme pouvait défendre encore sa propriété : aujourd'hui il ne l'essaie plus.

J'étais encore assis à la même place, contemplant avec tristesse ces campagnes désertes, lorsque je vis arriver une de ces petites voitures en usage dans le val d'Arno ; elle venait, comme moi, chercher un gîte à Castaneo. Deux enfans étaient couchés dans ce char ; leur mère, marchant à côté d'eux, ne les perdaient pas de vue un seul instant. Cette femme, belle encore, était pâle, fatiguée, et paraissait accablée de douleur.

Elle descendit ses enfans avec ménagement, et demanda du lait pour leur boisson : il n'y en avait pas. Elle leur donna de l'eau qui était

jaune et soufrée ; elle les voyait boire avec inquiétude ; elle comptait jusqu'aux gouttes qu'ils avalaient. Ces deux pauvres enfans avaient été mordus par un chien enragé , et cette malheureuse mère les conduisait à Volterra. Elle me dit que l'on gardait dans cette ville un clou de la vraie croix , dont l'attouchement sur les blessures de la rage en prévenait l'effet. Je ne pus m'empêcher de lui montrer quelque doute sur cette efficacité ; elle m'assura que de temps immémorial ce remède était usité en Toscane. Je me permis de lui apprendre que la cautérisation était regardée comme un remède plus sûr encore ; mais elle ajouta alors qu'avant d'appliquer la sainte relique sur les blessures , on la chauffait jusqu'au rouge. Je n'eus plus rien à répliquer , et je me rassurai sur le sort de ces enfans.

Ainsi le secret de la cautérisation , si moderne dans la médecine , se pratiquait dès long-temps en Toscane. Il n'avait manqué , pour le faire connaître , qu'un voyageur et un hasard ; mais quel voyageur est jamais allé à Volterra ?

Les habitans des Maremmes fixent leur décadance vers l'époque de la peste du seizième siècle; il paroît que ses ravages détruisirent une grande partie de la population. Dès-lors elle n'a plus été assez forte pour s'opposer à l'influence du mauvais air. Et chaque année cette influence s'accroît, à mesure que la résistance de la civilisation diminue.

L'affaiblissement de la population, en détruisant la concurrence, a fait baisser le prix de la propriété, dès-lors les grands seigneurs Toscans s'en sont emparés, et de ce moment l'activité productive en a été bannie sans espoir de retour. Les tentatives faites par Léopold pour essayer des colonies dans les Maremmes ont toutes échoués; les colons sont morts de la fièvre avant d'avoir pu consolider leur établissement. Le sol y est devenu stérile; il semble que le travail même de l'homme a épuisé cette terre. Elle n'offre plus qu'une argile pure, dont la blancheur n'est tempérée que par le mélange du soufre, qui s'élabore avec profusion dans cette région. On voit sourdre de la terre ces sources

sulfureuses; elles s'annoncent au loin par l'odeur et la fumée dont elles attristent l'aspect du pays. Ces *solfatares* ont quelque chose d'effrayant, et chassent de leurs alentours tous les habitans; des flammes fétides s'élèvent dans des tourbillons de fumée, les bords de ces petits cratères sont revêtus de bavures sulfureuses, au centre desquelles bouillonne une eau livide.

Dépeuplé par la nature et conquis par les grands propriétaires, il ne restait plus de moyens pour tirer parti du sol de ces contrées, que de l'abandonner à ses productions spontanées et de lui donner pour habitans une population nomade, qui n'y séjourât que pendant la saison salubre et fit consommer par des animaux les plantes indigènes que la nature y fait croître.

Un climat superbe favorise pendant tout l'hiver la végétation, et dès-lors il s'est établi entre les plaines de la Maremme et les montagnes de l'Apennin un échange de population, au moyen de laquelle on a pu tirer de chacune de ces régions tout le parti dont elle était susceptible dans les circonstances données.

Les vastes pâturages des montagnes appartaient à des communes auxquelles il ne convenait pas de posséder un capital mobilier. La propriété de ce capital ne convenait pas davantage aux grands propriétaires de la Maremme. Il est donc venu naturellement se placer entr'eux une race de pâtres nomades, et de bergers voyageurs qui ne possèdent que leurs troupeaux et émigrent avec eux, suivant les saisons, des montagnes à la plaine. Ils louent à tant par tête les pâturages dont ils ont besoin pour l'entretien de leurs troupeaux.

Plusieurs des grands propriétaires ont remis à des fermiers l'exploitation de leurs domaines ; elle ne consiste que dans la sous-location des pâturages, d'autres se servent encore de régisseurs chargés de leur rendre compte de la manutention.

Telle est, Monsieur, l'industrie adoptée dans la Maremme. Industrie qui est en quelque sorte forcée par la nature des choses et les circonstances où elle se trouve placée. Industrie qui y demeurera permanente : car si elle n'y existait pas, il n'y aurait rien à sa place qu'une profonde solitude. Les circons-

tances particulières et générales obligent également à la perpétuer : parce que tous les besoins des contrées d'alentour se sont combinés pour absorber les produits animaux des Maremmes.

Quatre cent mille moutons , trente mille chevaux , un grand nombre de vaches et de chèvres, s'alimentent dans ces régions et subviennent au défaut total de l'éducation des animaux dans la vallée de l'Arno.

Les conséquences de cette économie ont été sans doute de créer un désert au milieu de l'Italie , et de le peupler pendant la moitié de l'année d'êtres à demi sauvages, qu'on voit parcourir ces solitudes comme des Tartares, armés de longues lances , et couverts d'habits de bure et de peaux non préparées. Mais cette économie est un ouvrage de la nature plus encore que de la volonté de l'homme ; et il y a quelque intelligence à avoir su s'emparer , presque malgré elle , d'une terre qui ne semblait plus devoir être que le domaine de la mort.

En cessant de produire les végétaux qui alimentent l'homme , le sol des Maremmes

prépare dans son sein les phénomènes chimiques au moyen desquels on y recueille une immense quantité de soufre , de sel , et d'alun. Cette industrie nourrit une grande partie de la population , bien qu'on n'exploite que pendant la saison où l'air n'est point à craindre.

Dans le voisinage de Volterra , je fus surpris de voir le chemin prendre une teinte blanche , que le soleil faisait briller d'un éclat éblouissant. C'était de l'albâtre , dont on chargeait la route ; tout le sol de cette montagne en est composé , et c'est de là qu'on extrait les blocs qui servent aux statues et aux modeleurs. Ce chemin pavé d'albâtre me semblait l'avenue d'un palais de fées et donnait je ne sais quoi de fantastique au bizarre aspect qui m'entourait.

Après avoir gravi pendant une heure , je parvins sur la montagne où l'on a bâti Volterra. Des couvens détruits , des jardins abandonnés , quelques oliviers , d'antiques murailles et des palais sans toitures , rappellent l'ancienne splendeur de cette ville , dans laquelle végètent encore trois mille habitans , villageois pour la plupart , ou fabricans d'albâtre.

Nulle part les traces de cette sourde destruction , qui dégradent les œuvres de la création , ne sont empreintes d'une manière plus sinistre que sur les murs de Volterra. Ses pâles habitans errent comme des ombres au milieu des restes d'une majestueuse grandeur. Découragés par l'aspect de tant de ruines , ils n'essaient pas même de garantir leur propre habitation du sort qui la menace ; ils l'abandonnent aux élémens et attendent avec résignation le fléau périodique que la nature a chargé de les décimer chaque année.

Je ne trouvai pas même d'auberge dans cette ville , et j'étais occupé à chercher un gîte , lorsque je fus rencontré par un homme bien mis , qui m'adressa la parole en français , et notre accent nous apprit à tous deux que nous parlions la même langue. Ce grand lien des nations aplanit sur le-champ la réserve que semblait exiger l'extrême nouveauté de notre connaissance. Il m'apprit que Volterra n'avait pas d'auberge , parce que l'hôte y mourrait de faim , et il m'engagea à loger chez lui , ce que j'acceptai avec reconnaissance.

La personne qui venait de m'accueillir avec

tant d'obligeance était receveur particulier de l'arrondissement ; et ne lui connaissant que cette place, je fus étonné de voir autant de mouvement dans son habitation. Cette demeure était jadis un immense couvent dont les quatre faces enfermaient dans leurs portiques une vaste cour ; des ouvriers allaient et venaient dans cette cour, et tout y annonçait une industrielle activité. Je lui en témoignai ma surprise. Il me raconta alors que peu d'années auparavant, étant occupé à promener son oisiveté dans les alentours de la ville, il s'approcha d'une solfatare, et remarqua la quantité de soufre que l'ébullition de l'eau rejetait sur ses bords. Il sut que personne ne s'appropriait cette substance, et c'était le temps où elle devenait d'autant plus précieuse, que la Sicile et l'Egypte n'en envoyaient plus en France.

Il avait quelques notions de chimie ; il fit venir, par Livourne, l'ouvrage de Chaptal ; aidé de ce secours, il essaya de fabriquer des bâtons de soufre. Il réussit, il envoya ces échantillons à Marseille. On lui en demanda davantage ; il travailla avec plus de courage ;

il étendit petit à petit sa manutention, et dans ce moment il fabrique 40 quintaux par semaine, qui partent à mesure pour la Provence.

Le soir, nous avons été au spectacle, car il n'y a si chétive ville en Italie où il n'y ait un théâtre. Celui-ci était assez vaste; mais comme on y avait économisé la lumière, nous n'y marchions qu'à l'aide de nos mains. L'entrée ne coûtait que cinq sous; nous ne pouvions pas nous plaindre de cette pénurie d'illumination. Cependant on alluma quelques chandelles sur la rampe, et la toile se leva. La salle était pleine : on jouait une traduction des Mines de Pologne, mélodrame de l'ambigu; car on ne fait plus de pièces originales en Italie : on se borne à traduire celles qui se jouent au théâtre de Feydeau et à ceux des Boulevarts. Les décorations et les costumes étaient assez beaux. Les acteurs jouèrent ce mélodrame avec une vérité et un naturel qui me fit rougir pour les nôtres, et captiva tout mon intérêt; mais mon impression n'était rien à côté de celle qu'en recevait ce parterre rustique et passionné. Les juges du théâtre de

Volterra pleuraient, s'élançaient, prévenaient l'héroïne par des cris de tous les dangers qu'elle courait, battaient des mains, et se félicitaient entr'eux du hasard, par lequel M.<sup>r</sup> de Pixéricourt était si habilement parvenu à la sauver. Il ne vaut la peine de jouer des mélodrammes qu'en Italie.

Des tours de Volterra la vue s'étend au loin sur des plages stériles. La nudité du sol n'est interrompue que par quelques bois de cyprès et de chênes verts, dont la verdure foncée se détache sur le sol jaunâtre des campagnes, comme s'ils étaient destinés à solenniser des lieux funèbres. Du fond des vallons s'élève la fumée perpétuelle des solfatares, qui tantôt se roule comme des vagues pendant les ouragans, et tantôt monte en colonnes vers le ciel, comme la fumée d'un sacrifice.

Tout est inattendu et singulier dans cette contrée, qui semble avoir épuisé les jours de sa vie et retourne pas à pas vers cet état de solitude par lequel doivent finir les destinées de cette terre. Car il arrive un temps où le sol trop fatigué par le travail répété de l'homme,

ne produit plus les élémens nécessaires à la formation de la sève nutritive des végétaux ; tandis que ses combinaisons chimiques ne composent , au contraire , que des substances inertes ou délétères qui attaquent les sources de la vie et dépeuplent lentement les régions que la Providence abandonne ainsi au fléau du temps.

Ce voisinage de la nature domptée par la civilisation , et de celle qu'on voit retourner d'elle-même vers son état primitif , comme ne se souciant plus d'alimenter le genre humain par sa fécondité native. Ces deux images de la nature , si opposées et si près l'une de l'autre , semblent avoir été ainsi rapprochées par la Divinité , comme pour montrer à l'homme les bornes de sa puissance et celles de sa faiblesse.



## LETTRE NEUVIÈME.

*Rome, ce 10 juin 1813.*

ON suppose généralement que le mauvais air dont l'action dépeuple les campagnes d'Italie le long des rivages de la Méditerranée provient des marais et des eaux stagnantes, qui sont partout ailleurs la cause de cette altération de l'atmosphère. Cette cause existe peut-être dans les marais pontins ; mais dans les Maremmes de la Toscane et de Rome, on ne peut l'attribuer aux mêmes motifs ; car vous avez vu, Monsieur, dans ma précédente lettre, que ces Maremmes étaient une région élevée où l'air et les vents avaient un libre jeu, qui ne renfermait ni marais, ni eaux stagnantes, et j'ai vu ce fléau agir avec autant de violence sur la haute cime de *Radicofani* que dans les forêts du mont *Soracte*.

Il est difficile de ne pas croire que cette corruption de l'air provient de la constitution chimique du sol lui-même, constitution qu'il a acquise peu-à-peu dans cette terre

des volcans par une marche de la nature et des accidens qui nous sont inconnus. Il faut supposer que l'hydrogène sulfuré se développe à la surface du sol , par la nature des élémens qui le constituent, indépendamment de la présence continuelle de l'eau. Si cela était , il deviendrait impossible d'y remédier.

Il doit vous paraître singulier, Monsieur, que la cause de ces effets si constans et si terribles ne soit pas encore connue, et que jusqu'à ce jour les médecins et les chimistes aient également échoués dans leurs conjectures : car les faits démentent à mesure leurs hypothèses, et ils n'ont pu , jusqu'à présent, découvrir la source de cette force mystérieuse de la nature qui se répand comme un fluide invisible dont rien n'annonce l'approche. Le ciel reste également pur , la verdure aussi fraîche, l'air aussi calme ; la sérénité de cet aspect semble devoir inspirer une entière confiance , et je ne saurais cependant vous exprimer l'espèce d'effroi que l'on éprouve malgré soi en respirant cet air à la fois si suave et si funeste.

L'effet de cette lente destruction de la na-

ture humaine ne peut se concevoir, à moins d'avoir parcouru soi-même ces contrées dans la saison dangereuse. Leurs tristes habitans perdent peu à peu les couleurs qui annoncent la vie, leur teint devient jaune et livide, chaque jour ils s'affaiblissent, un certain nombre d'entr'eux périt avant la fin de la saison, et ceux même auxquels la Providence réserve encore quelques années de vie, conservent à peine le courage de les souhaiter. Ils tombent dans un grand accablement, dans un découragement complet ; il hâte la fin d'une vie qui s'éteint peut-être autant par cette faiblesse morale que par l'action du mauvais air.

Il résulte de cet affaïssement physique et moral de toute la population une cessation périodique de toutes les relations sociales, comme de tous les actes par lesquels l'industrie humaine se réalise. Il a donc fallu nécessairement en combiner les procédés d'après ces données connues.

Ce sont, Monsieur, ces combinaisons de l'industrie rurale dans les pays de mauvais air, que j'ai cherché à étudier, parce qu'elles me paraissent avoir été méconnues par tous les

voyageurs, et j'essayerai de vous les décrire.

La grande route de Florence à Rome traverse les Maremmes de Toscane jusqu'à Acquapendente, où l'on entre dans les états romains. Là, on voit changer la nature du sol ainsi que l'aspect de la campagne. On ne voit plus ces pentes d'argile, dont la blancheur et la nudité fatiguent les yeux. Un sable noir et volcanique annonce la fertilité de la terre par le luxe d'une végétation sauvage. Pendant plusieurs lieues le chemin s'élève et descend successivement vers les bords des lacs de *Bolzène* et de *Vico*. Tout autour de ces bassins, les siècles ont laissé croître d'immenses forêts, qui s'étendent des Apennins jusqu'aux bords de la mer. Au milieu de ces bois, que l'industrie humaine semble avoir oubliés, on trouve de vastes clairières, couvertes, comme les savannes de l'Amérique, de gazons naturels et de plantes, dont les formes bizarres donnent une physionomie africaine à cette nature abandonnée.

De loin en loin on traverse des villes et des bourgs, dont le nom historique parle à l'imagination, mais elles ne paraissent plus être

de nos jours que les mausolées des générations passées, au près desquels de tristes habitans séjournent encore, comme pour leur rendre un culte.

Autour de ces villes sont de fertiles jardins, des vignes, dont les pampres ne s'élèvent plus sur des arbres comme en Toscane, mais sont enlacés dans des treillages de roseaux. Des figuiers et des aloès croissent sur toutes ces ruines, et les décorent par leur verdure foncée et leurs formes orientales. Plus loin, des champs de blé répandus dans les clairières des bois se montrent au milieu de cette nature agreste, comme le seul indice de la présence de l'homme et de son industrie.

Les récoltes de ces champs sont superbes. La terre, avant de les produire, a reposé sept ans dans l'état de pâturage. Elle est si féconde, qu'immédiatement après la récolte, elle se couvre sans efforts d'une herbe vigoureuse. Elle sert alors à nourrir d'immenses troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux et de moutons; mais après quelques étés ces gazons se dénaturent, les églantiers, les ric-

cins , les roseaux , toutes les plantes à larges feuilles s'emparent du sol , et les cultivateurs , après les avoir brûlées , y passent la charrue. Le soc le retourne sept fois pendant une année de jachère , et ce n'est qu'après ce travail , nécessaire pour détruire les racines et les germes de ces végétaux , qu'on sème le froment. Ainsi préparée , la terre fournit une récolte de huit pour un , et retourne immédiatement à l'état de pâture sauvage , d'où on l'avait tirée avec tant de peine.

Ainsi , dans cette contrée , dont Viterbe est la capitale , il n'y a de cultivé que la septième partie des terres ; le reste est abandonné à la végétation spontanée et au parcours des troupeaux. D'ailleurs , l'espace entier des terres découvertes est très-borné , parce que les forêts couvrent les deux tiers du territoire.

Ces forêts majestueuses , laissées aux soins de la nature , ont une végétation trop riche pour servir comme en Toscane au parcours des troupeaux. L'œil n'en peut percevoir la profondeur , l'imagination place dans leur obscurité les mânes de l'antique peuple qui a

illustré ces lieux déserts , elle en respecte le souvenir et se plaît dans la solitude de ces bois.

On y entend rarement le bruit de la hache , car la valeur du bois serait bien au-dessous des frais d'abattage. On n'en fait usage que pour l'exploitation des mines de fer , qu'on transporte de l'île d'Elbe à Bracciano et dans ses environs. Partout ailleurs ces forêts sont trop éloignées des marchés pour se donner le soin d'en extraire le bois. La consommation dans le pays est si peu de chose , qu'elle est comme inaperçue.

Toute la contrée dont je viens , Monsieur , de vous indiquer les principaux traits , est divisée en immenses propriétés , hors dans le voisinage des villes , dont la banlieue renferme des jardins et des vignes. Ces vastes possessions sont à-la-fois un résultat et une cause du mauvais air , et dès long-temps elles ont banni des campagnes toute la population rustique. Dans la totalité de la contrée , il n'y a pas un village , pas un hameau , je dirai même pas une ferme : car la population champêtre ne vit que dans les bourgs et les villes , où végètent ensemble les propriétaires , les fer-

miers, les journaliers, les artisans et les marchands. A de grandes distances les uns des autres, on voit dans la campagne des bâtimens isolés, qu'on appelle *Casale*. Ils servent à l'exploitation des domaines; mais dans ces fermes, il n'y a ni familles ni ménages, elles ne sont qu'un lieu d'abri pour les pâtres et les ouvriers dans la saison des travaux. Ils s'y retirent le soir pour éviter l'humidité des nuits et manger les vivres qu'on y apporte de la ville voisine. Ces demeures n'ont rien de champêtre, rien de patriarchal, jamais la ménagère n'y appelle ses enfans au repas du soir, jamais le chant du coq n'y rappelle les ouvriers au travail, l'hirondelle n'y bâtit pas son nid, on n'y entend que les cris de la corneille, qui plane comme un augure sur ces lieux de tristesse.

Les troupeaux errans dans ces immenses fermes, commis aux soins de quelques pâtres, sont bien supérieurs à ceux que nourrissent les stériles pâturages de la Toscane. Ici les bœufs sont de la plus haute taille et des plus belles formes. Leurs cornes immenses donnent je ne sais quoi de noble et de

fier à leur attitude , à quoi ajoute encore un certain air farouche , qu'ils contractent dans leur vie sauvage. Tous leurs mouvemens ont de la facilité et de la cadence ; ces bœufs ont une souplesse et une toute autre démarche que ceux des races du nord. Aussi sont-ils ici chargés de tous les travaux et même des transports de marchandises ; métier dans lequel ils surpassent les chevaux.

C'est à Ronciglione , aux pieds des montagnes de Viterbe , que commence cette plaine célèbre , qui entoure la ville de Rome ; elle n'est bornée que par la mer et par une enceinte de montagnes dont les hauteurs la renferment comme un amphithéâtre du mont de Circé jusqu'à ceux de l'ancienne Etrurie. Cette plaine , de trente lieues de longueur sur dix ou douze de large , n'offre point une surface unie et nivelée par les eaux , mais une suite non-interrompue d'ondulations ; elles ne paraissent suivre aucune direction commune ; aucune de ces collines n'est assez élevée pour se signaler entre les autres , et toutes ensemble bornent cependant la vue , de manière à ce que l'espace ne se découvre qu'à mesure qu'on le parcourt.

Cette disposition du sol tout-à-fait particulière à cette contrée, indique à la simple vue qu'elle n'est point l'ouvrage des eaux, fluide qui suit toujours des lois et des directions uniformes ; mais de l'action volcanique dont tout rappelle l'existence et qui agit d'une manière absolument irrégulière.

Les vallons qui séparent les collines dans la campagne de Rome ne sont ni rapides ni profonds, ce sont des pentes adoucies par le temps, la culture et l'éboulement des terres. Les sommités ne sont pas couronnées de bois, elles sont nues et souvent dépouillées de terre, les pentes et les bas-fonds sont ordinairement très-fertiles. Les arbres sont rares dans toute cette plaine, qu'on désigne aujourd'hui par le nom d'*Agro Romano*. Les prés aux environs de Monte Rosi sont encore entourés de superbes chênes blancs ; mais de là jusqu'aux monts d'Albane on ne voit plus dans la campagne que des chênes verts isolés, battus par les vents et que le hasard seul a préservés.

Quelquefois cependant on aperçoit dans l'horizon quelques rangées de pins maritimes ;

ils offrent seuls de l'ombre aux troupeaux et une élégante parure à ces campagnes solitaires. L'aspect de cette plaine ressemble à celui des steppes de la Tartarie; comme eux, elle est couverte de gazons sans fin, sur lesquels croissent quelques touffes d'épines et d'églantiers. Ces terres sont séparées par des barrières de bois mort, grossièrement taillé, et que la pourriture a dépouillé de son écorce. Ces vastes clôtures servent à diviser les pâturages destinés aux différens troupeaux, ainsi qu'à préserver de leurs ravages les champs de blé, dont les récoltes viennent, à leur tour, remplacer les gazons naturels. Ces enclos enferment à-la-fois trente ou quarante arpens, et dépendent d'un même domaine dont le casale se découvre dans le lointain, plus encore pour attrister le paysage que pour l'embellir.

On ne trouve sur la route que quelques auberges ou maisons de poste : celles de Baccano et de la Storta appartiennent aux princes Chigi et Borghèse; elles sont bâties avec une sorte de somptuosité, qui seule, au milieu du désert qui les environne, révèle au voyageur qu'il se trouve dans le voisinage de Rome;

voisinage que rien d'ailleurs ne pourroit lui faire soupçonner, jusqu'au moment où, parvenu sur le Monte Mario, il découvre à-la-fois le Tibre et les sept collines avec tous leurs dômes et leurs édifices, au-dessus desquels s'élève la croix de la Basilique de St. Pierre, comme le plus mystérieux et le plus sublime de tous les emblèmes.



## LETTRE DIXIÈME.

*Rome, ce 20 juin 1813.*

**L**ES ruines sont ce qu'il y a de plus noble dans la nature : elles sont tristes comme des souvenirs, et peignent sur leurs flancs décrépits ce passé qui ne se répète jamais. Assez d'écrivains ont décrit les ruines antiques de Rome, assez de peintres en ont tracé l'image. Je ne vous parlerai donc, Monsieur, que des ruines plus récentes, qui frappent aujourd'hui dans cette ville les yeux et l'imagination du voyageur.

Je ne vous parlerai ni du Colisée ni du Capitole ; mais j'essayerai de vous peindre Rome toute entière, chargée de siècles et de gloire, finissant sa destinée et n'offrant déjà plus qu'une ruine imposante. Je me bornerai à vous raconter les impressions que sa vue m'a fait éprouver ; peut-être pourrai-je ainsi vous les faire partager. Peut-être parviendrai-je à vous peindre cette grande scène de destruction, qui s'accomplit chaque jour dans

les murs de Rome , et cependant cette scène est plus grande que le langage humain, plus triste que la tristesse de l'homme, et plus solennelle que toutes ses cérémonies. C'est la grande fête des morts , qui ne peut être dignement célébrée que par les voix du désert et les ondes du Tibre.

J'étais à Rome en 1791. Cette ville avait encore alors cent soixante-six mille habitans, un grand luxe d'équipages et de livrées, beaucoup de grandes maisons où l'on accueillait avec empressement les étrangers , tout enfin y avait le caractère de grandeur et d'opulence. Aujourd'hui , je suis entré dans Rome par le même chemin, et au lieu d'équipages il était couvert de troupeaux de chèvres, de bœufs et de chevaux demi sauvages ; des pâtres aux yeux noirs les poussaient devant eux. Ils ressemblaient à des Tartares , armés comme eux de longues piques et enveloppés de leurs manteaux. L'air était obscurci par la poussière qui s'élevait sous les pieds des troupeaux.

Ces pâtres et ces troupeaux viennent tous les soirs chercher un asyle dans les murs de Rome pour fuir la mort qui les attend dans

les campagnes. Ces pâtres nomades et leurs troupeaux voyageurs s'emparent ainsi des quartiers et des palais que la population citadine leur abandonne à mesure qu'elle diminue et que le mauvais air la repousse vers le centre de la ville. Déjà la porte du Peuple et une partie du Cours, tout le quartier du Quirinal, de la Trinité du Mont et du Trans-tévère restent inhabités ; et les gens de la campagne y ont transporté leur domicile. Il n'y a plus à Rome que cent mille âmes de population, et sur ce nombre, plus de dix mille ne sont que des vigneron, des pâtres ou des jardiniers. Il y a maintenant de vastes quartiers dans Rome qui ne sont plus que des villages ; ils servent ainsi à tenir lieu des habitations champêtres que le mauvais air a forcé d'abandonner.

Une si énorme dépopulation dans l'espace de vingt-deux ans est presque inouïe ; sans doute que les événemens politiques de ces vingt années ont influé sur cette immense réduction, mais sa principale cause est due aux circonstances générales dans lesquelles Rome se trouve placée et aux effets du mau-

vais air. Ce fléau s'avance chaque année ; chaque année il envahit quelques rues, quelques places, quelques quartiers, et chaque année il augmentera sa terrible influence : car elle agit précisément en raison inverse de la résistance que la population lui oppose ; moins il y a d'hommes, plus il y a de victimes, et une cérémonie funèbre est toujours l'annonce de plusieurs autres.

Il est ainsi probable que nous sommes arrivés vers cette époque de l'histoire où cette reine des villes perdra sa splendeur et ne conservera de tant de gloire qu'un nom que les siècles ne feront jamais oublier. Comme dans les murs de Volterra, on ne verra plus à Rome qu'un immense assemblage de monumens, de palais et de ruines de tous les âges. Sous ces portiques végéteront alors des pâtres, des chèvres et de pauvres vigneron. On n'y cherchera plus la grotte d'Evandre : car il semblera revivre pour être le Roi de ce peuple rustique. Ainsi finira l'histoire de Rome ; elle aura long-temps survécu à ses rivales ; mais comme Athènes et Persépolis, elle subira le sort de tout ce qui est élevé par la main de l'homme, elle sera détruite.

Ce caractère de ruine causé par les ravages du temps , est empreint partout à Rome. Comme il y a beaucoup plus de demeures que d'habitans , aucun d'eux ne fait réparer la sienne ; quand elle est dégradée , il en change. On ne songe à réparer ni porte , ni toiture , ni escalier ; ils se brisent , s'écroulent et restent à la place où le hasard les a fait tomber. Des multitudes de couvens ont pris ainsi l'aspect de masures , un grand nombre de palais ne sont plus habitables et n'ont pas même un portier pour gardien. Cet abandon universel , cette population tartare , qui remplit les rues , ces troupeaux qui les parcourent , tout cet aspect a déjà un caractère frappant de décadence et de destruction.

Au milieu de cette négligence dans le soin de tous les édifices particuliers , on voit un grand mouvement autour de tous les restes antiques que le temps a respecté. Le Gouvernement vient d'adopter un vaste plan , pour les débarrasser des décombres qui les obscurcissent ; il doit les lier et les grouper ensemble , de manière à placer ces précieuses ruines dans un point de vue à-la-fois pittoresque et gracieux.

Ainsi , tout l'espace renfermé entre le Capitole , le temple de la Paix , le Colisée et le Tibre , a déjà été débarrassé de tous les édifices modernes , de toutes les fabriques vulgaires , de toutes les murailles qui étaient accumulées autour du mont Palatin et arrêtaient les pas et la vue dans cette noble enceinte. Elle doit être environnée d'une double allée d'arbres destinée à la renfermer , pour n'en faire qu'un jardin unique et une seule promenade. Là , les débris des temples et des arcs de triomphe reposeront au milieu des gazons et des bosquets , ce sera un jardin anglais , qui aura pour collines le Palatin et l'Aventin , et pour fabriques le Capitole et le Colisée.

Cette idée est aussi heureuse que belle : c'est rendre aux ruines des grands siècles de la terre le culte le plus digne d'elles. J'ai senti toute la grandeur de ce plan , pendant une soirée que j'ai passée dans les jardins Farnèse ; j'étais descendu dans les bains de Livie et je sortais de l'obscurité de leurs voûtes , lorsque je vis une lumière éclatante se répandre en flots de pourpre dans tout l'horizon.

Ce n'était que le coucher du soleil ; mais qu'il était beau ce soir-là à Rome ! on aurait dit que le roi de la lumière vouloit solemniser ses derniers jours. L'ombre de Trajan planoit du haut de sa colonne sur ce monde détruit, et sembloit protéger encore ces ruines ; seul reste de son empire.

Mais bien que ce vaste et noble plan respire le respect du passé, ce n'est qu'un hommage rendu à ses restes inanimés, et il n'a nulle influence sur l'état social de la Rome moderne. Tout semble s'y être fait autrefois : on n'y façonne plus rien de neuf, chacun achève d'user ce qu'il possède, comme si une sorte de pressentiment dégoûtait de rien entreprendre et de rien essayer. Cette langueur dans les habitudes sociales est un grand agent de dépérissement ; parce qu'elle éteint tout travail et toute reproduction. L'artisan et l'ouvrier meurent de faim et ne tardent pas à disparaître ; de proche en proche toute la population active se retire, et l'abandon des classes consommatrices ruine à son tour celle des producteurs.

Aussi n'y a-t-il aucune ville où la vie ani-

male soit aussi à bas prix qu'à Rome. Tous les moyens alimentaires étaient préparés pour une population de cent soixante-six mille âmes, que cent mille se répartissent aujourd'hui entr'eux. Ce bas prix a le seul avantage de retenir la population, parce qu'elle est tentée par cet appât. Il est aussi probable que pendant long-temps il se concentrera vers le milieu de la ville une population bornée, composée de propriétaires, qui lutteront de là contre l'action du mauvais air; tandis que tout le reste de Rome, abandonné aux éléments, ne sera plus qu'un vaste amas de décombres au milieu de la solitude.

Cette image devient frappante lorsqu'on parcourt les quartiers de la ville abandonnés depuis long-temps; on y voit un singulier mélange de ville et de campagne, de portiques et de masures. Je regardais, un soir, cette scène, à-la-fois si bizarre et si noble, placé entre le Colisée et le temple de la Paix, dans le jardin détruit d'un couvent qui n'existe plus: mes regards se perdaient dans le vallon qui sépare le Palatin du Cælius; au fond de ce vallon, je voyais l'arc de Constantin et la voie

que les Romains appelaient sacrée : au sommet de la colline des Césars, s'élevait le palmier, *député de l'Afrique* ; il se dessinait sur l'azur du ciel comme un dernier trophée des gloires passées ; tandis que sur l'autre colline un rang de cyprès portait tristement le deuil de ces gloires et s'étendait comme un bandeau funèbre jusqu'aux bornes de l'horizon.

De l'autre côté du Tibre, vers la Basilique de St. Pierre et la porte Angelica, j'ai parcouru des rues entièrement désertes et où il ne restait plus d'autres habitans que les pâtres qui viennent y passer la nuit, quoiqu'ils n'y trouvent même plus qu'un refuge dangereux. Tous les environs du Vatican sont ainsi abandonnés aux pâtres ; j'ai été surtout frappé de cet isolement en allant, vers le point du jour, à l'église de St. Pierre. Le soleil ne faisait que de paraître au moment où j'arrivai sur la place, les portes du temple étaient encore fermées, un calme profond régnait dans cette enceinte, j'entendais seulement dans le lointain les cloches des troupeaux qui retournaient dans les campagnes. L'obélisque reposait sur sa base d'airain, et les deux fon-

taines jaillissaient leurs sources immortelles. Ni passans ni voyageurs ne foulaient ce pavé, et j'arrivai jusqu'au vestibule sans avoir rencontré aucun être humain. La fraîcheur du matin et les teintes de l'aurore répandaient une inaltérable douceur dans cette solitude divine. Je regardai en même temps le temple, les portiques et les cieux, et pour la première fois mon ame fut empreinte des augustes cérémonies de la nature lorsqu'elle nous donne et qu'elle nous ôte le jour.

Enfin les portes de l'église s'ouvrirent et les cloches annoncèrent avec majesté le commencement du jour. Mais cet angélus appelait en vain les chrétiens à la prière. Il n'en venait point pour implorer la bénédiction du ciel. Hélas ! c'est que ce temple, le plus bel hommage que la terre ait rendu au vrai Dieu, ce temple est déjà dans une solitude, déjà l'herbe croît sur ses parvis et la mousse sur ses flancs.

Je soulevai le rideau qui couvre la porte de la Basilique, et je me trouvai à l'entrée de ce monument que le respect environne. Je m'avançai sous ses dômes, je m'approchai de

l'autel. Quelques cierges l'éclairaient encore ; mais l'odeur d'encens s'était dissipée : car on n'y en brûle plus.

Une seule femme , ancienne habitante du Temple , s'est approchée de moi et m'a demandé l'aumône , qu'elle n'a plus que rarement l'occasion de recevoir. Le bruit de mes pas interrompait seul le silence de ce sanctuaire ; les morts reposent seuls dans ses tombeaux , mais les vivans n'en approchent plus. C'est en vain que ses murailles étalent aux yeux les merveilles des arts ; il n'y a plus d'yeux pour les voir ; c'est en vain que ses sept autels attendent des prières et des sacrifices : car dans ces jours de deuil , le sacrifice est de les désert.

Je me suis arrêté près de l'autel , frappé de la religieuse solitude qui m'environnait ; je me suis assis sur les gradins d'un confessionnal , et là je répétais involontairement ces paroles d'Abner :

*Que les temps sont changés !.....*

lorsque j'ai entendu un léger bruit près de moi ; je me suis retourné et j'ai vu un

vieux prêtre qui était venu prier encore aux  
 pieds du Tout-Puissant. Il m'a vu aussi et  
 s'est approché de moi. Son âge était avancé,  
 son vêtement annonçait qu'il était pauvre,  
 et qu'il habitait la campagne, car ses souliers  
 étaient couverts de poussière. Il s'est assis  
 auprès de moi, mais il hésitait à m'adresser  
 la parole ; j'ai vu son intention et je lui ai  
 parlé le premier. « Ce temple, mon Père,  
 » est bien magnifique, lui ai-je dit en ita-  
 » lien ? Oui, m'a-t-il répondu ; mais il est  
 » bien heureux qu'on l'ait bâti autrefois, on  
 » ne le ferait plus aujourd'hui. Non, ai-je  
 » ajouté, je le pense comme vous. » Mon  
 accent, sans doute, m'ayant fait reconnaître  
 pour étranger, le vieillard m'a demandé si je  
 l'étais en effet ? Je lui ai répondu que oui.  
 » O ! alors, a-t-il repris, en joignant les  
 » mains : peut-être pourriez-vous me dire  
 » où est notre Saint-Père ? Oui, sans doute,  
 » ai-je répondu, il est en France, à *Font-*  
 » *tainbleau*. A Fontainebleau, c'est bien  
 » loin d'ici ? O ! oui, fort loin, mon Père.  
 » Et il vit, il jouit de la santé ; on ne lui a  
 » pas fait de mal ? Non, point jusqu'à pré-

» sent ; il vit dans un grand palais, et il n'y  
 » a nul doute que ses jours ne soient res-  
 » pectés. Est-il bien vrai ? O mon Dieu !  
 » Et vous êtes sûr de tout ce que vous dites ?  
 » Très-sûr, mon Père, et vous pouvez y  
 » compter.

» Que Dieu soit béni ! Je suis vieux et  
 » pauvre, j'habite un village éloigné de  
 » Rome, j'y suis venu afin de prier en-  
 » core une fois devant cet autel pour notre  
 » Saint-Père. Dieu a exaucé ma prière, à  
 » peine était-elle finie que je vous ai aperçu ;  
 » une heureuse inspiration m'a conduit vers  
 » vous, et vous avez été amené ici par la  
 » main de Dieu pour me donner la seule  
 » consolation que j'aie goûtée depuis long-  
 » temps.

« Mon Père, lui ai-je dit, il en est une  
 » plus sûre. » Et lui prenant la main, je lui  
 ai montré ces paroles éternelles écrites en  
 or autour du dôme de Saint-Pierre : *Tu  
 es Pierre, et sur cette Pierre j'élèverai  
 mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne  
 prévaudront pas contre elle.*

Le vieillard m'a quitté, ses pas débiles

l'ont conduit hors du temple , et moi-même je suis sorti de ce sanctuaire qui n'a plus d'autre garde que la main puissante de Dieu.

Je ne sais si je suis parvenu , Monsieur , à vous peindre ce sentiment singulier qu'inspire aujourd'hui la vue de Rome : celui d'assister à la ruine lente , mais progressive , de la plus célèbre des villes. C'est un événement bien commun , sans doute , dans l'histoire ; mais dans notre âge , où l'on édifie de toutes parts , nous sommes d'autant plus frappés d'étonnement lorsque nous voyons le temps démolir , sans que l'homme s'y oppose. Il y a quelque chose de plus remarquable encore dans ces derniers jours de Rome : c'est que nous avons dès notre enfance assisté pour ainsi dire à son berceau ; avec Enée nous avons débarqué dans le Latium ; avec Numa , nous avons visité la fontaine d'Egerie et bâti le temple de Vesta ; avec Scipion , nous sommes montés au Capitole , et dans peu ce temple et ce Capitole , les colonnes de Jupiter et celles de St. Pierre confondues dans les siècles , ne se distingueront plus que par les restes fugitifs des ins-

( 166 )

criptions qui apprendront seules à discerner  
les monumens élevés par Antonin à Faustine ,  
de ceux que les chrétiens ont dédiés au Dieu  
de l'éternité.

J'ai l'honneur d'être , etc.



LETTRE ONZIÈME.

*Albano, 4 Juillet 1813.*

**J**E vais chercher , Monsieur , à vous raconter aussi fidèlement que possible , les détails pittoresques et champêtres d'un petit voyage que je viens de faire dans le domaine de *Campo morto*. Ce nom seul vous apprend que je n'aurai pas à vous peindre de riantes campagnes , ni de riches vallons , mais les champs où sont morts les Romains.

J'ai parcouru une partie du chemin que M.<sup>r</sup> de Bonstetten a décrit dans son *Voyage au Latium* (1), et il y a une sorte de témérité à parler après lui de cette nature solennelle qu'il a dépeinte avec tant de charmes et de vérité. Mais il y voyageait avec l'Énéïde , elle lui servait de guide et lui indiquait la place où il devait retrouver la ville de Turnus et le camp des Troyens. Et moi je fais la

---

(1) Cet ouvrage se trouve chez J. J. Paschoud ,  
Impr.-Libr. à Genève et à Paris.

même route sur les pas de Columelle et du poëte qui chanta les bergers et les moissons. Nous ne nous rencontrerons peut-être pas sur ce chemin où passaient également les laboureurs et les guerriers, et je peux hasarder de vous tracer l'image de la même contrée parce que je n'y verrai pas les mêmes objets que lui.

La ferme de Campo morto est aujourd'hui la seule dot de l'Eglise de Saint-Pierre, et c'est avec cet unique revenu qu'on pourvoit à son entretien. Cette vaste possession est située près des marais Pontins, dans la partie la plus malsaine et la plus déserte de l'Agro Romano, entre Velletri et Nettuno.

Dans cette culture monotone de pâturages et de troupeaux, l'histoire agricole d'un domaine est celle de tous les autres, et vous aurez, Monsieur, un tableau exact de l'agriculture moderne du patrimoine de Saint-Pierre, lorsque vous connaîtrez celle qu'on pratique dans la ferme de Campo morto.

Je suis parti de Rome avec M<sup>r</sup>. *Trucci*, fermier de ce domaine. Il allait voir ses moissons et voulut bien m'y conduire, afin

de m'expliquer les procédés de son agriculture et les détails rustiques de sa ferme. L'aube à notre départ commençait à éclairer le ciel, et les premiers rayons du jour venaient frapper horizontalement sur les monumens de Rome et sur les portiques dont son avenue est décorée.

Nous cheminions sur la grande route de Naples ; elle traverse jusqu'aux pieds des monts d'Albane une campagne peu fertile, dans un horizon triste et borné. Il se termine au levant par ces longs alignemens de portiques, destinés à conduire les eaux dans Rome, colonade massive, que le temps a respectée en la couvrant de mousses et de capillaires. Vers le couchant, la vue ne dépasse pas une longue chaîne de collines, sur lesquelles on ne voit que des débris du moyen âge. On désigne ce grand amas de décombres par le nom de *Roma vecchia*. Au midi le Mont Albane enferme cet horizon en élevant jusques dans les nuages sa cime pyramidale.

En approchant de cette montagne, on en découvre les détails. Ils appartiennent à une nature unique et qui n'a rien de commun

avec la plaine sur laquelle sa base repose. Le Mont Albane est un monde à part, que la Providence semble n'avoir créé que longtemps après le reste de l'univers : comme pour lui donner la noble image d'un volcan élevant lui-même vers le ciel son trône de feu.

On croirait que cette violente création, œuvre d'un élément destiné à détruire, aurait empreint sur les flancs de cette montagne le caractère d'une mort prématurée ; mais il n'en est rien : ces flancs s'étendent , au contraire , en pentes douces , et n'indiquent autre chose , sinon le cours mesuré de chacun des fleuves de lave qui se sont écoulés à diverses périodes du sommet du volcan. Ces laves ont comblé les vides de ces pentes et aplani leurs aspérités, jusqu'à ce que refroidies par les siècles et réduites en poussière , elles ont alimenté les germes des végétaux que les tempêtes ont semés dans ces cendres fécondes.

Plus jeune que le reste de la terre , cette nature jouit de toute sa fertilité native ; elle en reçoit une teinte plus vive , et je ne sais

quelle prodigalité de végétation qui rappelle les premiers jours du monde. Jours de solitude où l'industrie, encore ignorée, n'avait pas abattu les forêts, ni détourné les eaux, ni confié à la terre de plantes étrangères. Tout semble avoir conservé, dans ce domaine des volcans, l'empreinte d'une création unique et spontanée, toujours détruite par des torrens de laves, et toujours renouvelée par eux. Fier de sa pompe végétale, ce monde n'a nul besoin de l'homme pour en conserver la splendeur agreste, et ce dernier n'a lui-même d'autre avantage à retirer de ce voisinage que celui d'en contempler la silencieuse beauté.

Les bois qui couvrent le Mont Albane offraient aux serviteurs de Dieu des retraites obscures et religieuses, dans les temps où l'on ne croyait le servir dignement, que par une entière séparation d'avec le monde profane. Au sein de ces bois, on a construit des demeures pour ces solitaires; on voit encore celle qui servait de séjour au chef suprême de la Religion, pendant la saison malcaine. Elle ne lui offrait d'autre magnificence que

celle d'un air pur et d'une vue sans bornes. Ces saintes demeures sont également inhabitées aujourd'hui ; il n'y reste plus que des murailles et des toitures ruinées.

La voie appienne tournait, en circulant dans la plaine, autour de la montagne. La nouvelle route de Naples se sépare de l'ancienne voie au pied du mont, et s'élève par une pente douce et alignée jusqu'à la ville d'Albano. Placée à mi-côte, cette ville domine sur la campagne de Rome et sur la région du mauvais air. Son avenue s'annonce par des mausolées auxquels on a donné le nom des hommes illustrés par l'histoire, dont la vie a fini dans ces lieux. L'un porte le nom d'Ascagne, un autre celui des Horaces. L'imagination adopte ces noms et les répète encore en arrivant à Albano.

A l'entrée de cette ville, du côté de la mer, il y a un jardin anciennement planté que possède le prince Doria. Depuis longtemps les fleurs y sont devenues sauvages, et les arbres n'en sont plus taillés. Livrés à eux-mêmes, ils ont étendu leurs rameaux en tous sens.

On ne rêve dans ce jardin, antique et négligé comme la nature qui l'environne, qu'aux souvenirs d'un passé dont l'horizon retrace l'image.

A l'autre extrémité d'Albano, le chemin coupé dans une roche purpurine descend, ombragé par des ormeaux, jusqu'au bas d'un vallon resserré; il sépare Albano de la ville antique d'Aricie, qu'on nomme aujourd'hui la *Riccia*. Le prince Chigi a renfermé ce vallon par une clôture, comme s'il voulait garder pour lui seul sa beauté naturelle. Mais cette enceinte s'est dégradée, et j'ai pénétré sans beaucoup de peine dans cette retraite profonde. Elle est entourée par des rochers et arrosée par un ruisseau, il est couvert d'un ombrage épais. Depuis longtemps le prince a abandonné ce parc aux soins de la nature et des saisons; il n'est plus que le domaine du repos. Une biche en est la seule habitante, elle y pâture et s'y promène dans une perpétuelle sécurité. Des milliers d'oiseaux attirés par le même privilège sont venus y établir leur domicile. Dans les lieux divers où le hasard a conduit mes

pas, je n'ai trouvé nulle part de plus belle nature que celle des alentours de ce vallon : si ce n'est peut-être celle qui embellit les prairies situées sur les bords du Flaon, dans le voisinage de la ville de Lausanne.

Assis sur les racines d'un vieux tilleul, je suis resté long-temps occupé à recevoir l'impression que me causait la grandeur de ces bois et le calme de cette solitude. O ! vallon d'Albano, ô ! jardins d'Aricie, que n'ai-je pu rester plus long-temps au sein de vos bocages ? je n'y ai passé qu'un jour : que ne peut-il recommencer, ce jour, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire ! Vain souhait : car tout dans l'univers marche à-la-fois vers l'avenir, et rien dans la nature ne retourne vers le passé, sinon le cœur de l'homme qui regrette seul les jours qui ne sont plus.

Il fallut donc m'éloigner du parc de la Riccia. Je montai à pied et lentement la route qui conduit du vallon au village. Elle tourne comme une terrasse autour du tertre où il est situé. Avant d'entrer dans le bourg, le chemin s'avance sur un précipice, dont un mur d'appui préserve les passans. Je m'ap-

puyai sur ce mur. Dans le lointain je voyais la mer , à ma gauche , vers les bornes de l'horizon , j'apercevais le mont de Circé. L'intervalle qui m'en séparait ne paraissait être à mes yeux qu'une plaine d'une teinte monotone , mais dorée. On n'y voyait pas d'habitations , quelques forêts seulement interrompaient par leur verdure foncée l'uniformité du coup-d'œil. Je découvrais vers les pieds de la montagne des collines qui semblaient nées du même volcan. Elles portaient des ruines et même encore des habitations que j'avais peine à distinguer , tant elles étaient couvertes de pampres et d'arbustes. Au nombre de ces bourgades , on me montra celle qui porte encore le nom de Lavinie. Un charme secret me retenait à cette place , d'où je planais sans efforts sur toute la contrée , dépeinte dans cette géographie virgilienne , que notre enfance balbutie et que nous répétons encore dans nos vieux jours.

Je remarquai au-dessous de moi , sur le premier plan du paysage , un vaste jardin enclos par la nature. Une enceinte de ro-

chers le renfermait dans un cadre arrondi. Le sol de ce jardin était couleur de cendres et parfaitement uni. Le ruisseau en s'échappant du parc venait arroser ces terres, où végétait pêle-mêle une incroyable quantité de légumes et de fruits. Etonné de tant de fécondité, je questionnai mon compagnon de voyage, et j'appris de lui que cette terre fortunée était le cratère d'un ancien volcan. Dès les temps diluviens il avait été rempli par les eaux. Elles formaient ce lac d'Aricie, sur les bords duquel Virgile raconte qu'on entendit les sons de la trompette guerrière de Turnus, lorsqu'il s'arma pour combattre les Troyens.

Le Pape *Alexandre VII* fit ouvrir une issue aux eaux de ce lac, et il dota son neveu le prince Chigi de cet héritage. Il a continué dès-lors à faire partie des domaines de cette famille.

Je quittai enfin ce lieu, où tant de voyageurs ont passé, où si peu se sont arrêtés. Je crois devoir pourtant leur en indiquer la place. Ils la remarqueront au sommet de la montée de la Riccia, au-dessus des bois,

devant la porte du bourg. De là ils verront d'un seul regard tout ce que la nature a de silencieux , d'antique et d'infini.

J'ai traversé le bourg , j'ai passé devant le palais du prince Chigi , d'où l'on domine sur ces vallons , et je suis entré dans une contrée redevenue sauvage , dont les bois s'étendent sur les pentes de la montagne jusqu'à la ville de Genzano.

Ces forêts voilaient dans leur obscurité l'aspect des campagnes , et je les aurais crues désertes , si nous n'avions pas aperçu une église , seul asyle ouvert dans ces solitudes à la dévotion champêtre. L'architecture de ce monument chrétien imitait le style des temples de la Grèce , et permettait à l'imagination de douter un moment , à sa vue , du culte auquel il avait été dédié. Ces souvenirs profanes et cette vague incertitude me suivirent au bord du lac de Nemi , voisin de ce temple , et comme lui consacré aux sentimens augustes et religieux de l'ame.

Nous sommes arrivés à Genzano , après avoir parcouru les bois de Nemi , et nous n'avons quitté le chemin de Naples qu'au-delà

de cette ville. Nous avons tourné à l'occident, en nous éloignant du mont Albane, pour nous diriger vers le port de Nettuno, sur un chemin dont les traces étaient à peine empreintes dans le gazon.

Après une heure et demie de marche, nous approchâmes du casale de *Campomorto*. Des champs de blé et des troupeaux de bœufs annonçaient seuls le voisinage de l'habitation. Au milieu d'un domaine qui s'étend du pied des monts jusque vers la mer, on ne trouve d'autre maison que ce vaste casale; son architecture est noble, mais il est noirci par le temps, dégradé, et dénué de tout.

Le *fattore*, ou l'économe de l'établissement, vint nous recevoir; ses manières étaient affectueuses et polies, son langage très-pur, et tout annonçait en lui de l'éducation; je remarquai la même urbanité dans tous les *capo* ou chefs des troupeaux et des ateliers que je vis dans cette ferme : caractère qui contrastait avec la brutalité et l'abjection des pâtres et des ouvriers que j'ai vu errer ou travailler dans la ferme. M.<sup>r</sup> *Trucci* m'apprit alors que tous les chefs et les *fattoré*, dans la campagne

de Rome , étaient des citadins et non des villageois ; qu'ils avaient tous leurs familles établies à Rome ou dans les petites villes voisines. Mais que les pâtres et les journaliers étaient originaires des montagnes de la Sabine et des Abruzzes : car , à l'exception de quelques pauvres familles , domiciliées dans les ruines des petites villes de l'Agro Romano , il n'y a plus aucune espèce de population indigène dans les Maremmes Romaines. Ainsi , les Romains même sont étrangers dans les champs de Rome.

Le fattore nous fit préparer des chevaux pour parcourir la ferme , et , en attendant , j'examinai cette lugubre et noble habitation. Elle consistait en une vaste cuisine et deux grandes salles latérales , au fond desquelles se trouvaient trois autres salles de mêmes dimensions et toutes également démeublées ; elles n'avaient pas même de fenêtres. C'est ce qui composait le plein-pied du corps de-logis. Six salles pareilles à l'étage supérieur étaient destinées aux magasins de blé ; une seule était meublée et réservée pour le logement des chefs. Les deux ailes du bâtiment conte-

naient de vastes écuries voûtées; elles étaient à-la-fois fraîches et aérées. Au-dessus étaient des greniers à foin.

Ces écuries sont un luxe dans ces fermes; car elles ne servent guère qu'à y entreposer momentanément les animaux de service, pour les faire manger dans les temps des travaux, pendant la halte du milieu du jour. Hors ce moment, ils sont toujours en plein air et au parcours. Dans tout ce manoir, il n'existait qu'une seule femme, aussi âgée qu'hidense, et uniquement destinée à faire la cuisine des chefs; car, quoique mariés pour la plupart, leurs femmes habitent toujours les villes avec leurs enfans; et les pâtres apprêtent eux-mêmes leurs vivres.

Il n'y avait, dans cette ferme et ses alentours, ni soin, ni propreté. On n'y voyait ni arbres, ni jardins, ni légumes. On répondit à mes reproches sur cette négligence, que les troupeaux détruiraient toutes les jeunes plantations, et qu'ils fouleraient les légumes qu'on essaierait de semer; qu'il était ainsi plus commode de les aller acheter dans les villes voisines, en même temps qu'on y allait

avec une charette pour chercher le pain. Ces villes, en effet, sont entourées de vignes et de jardins fertiles. D'ailleurs, les frais de transport, que nous ménageons avec tant de soin dans nos petites fermes, ne sont rien pour ces domaines à éducation de troupeaux : parce que l'on y a toujours une surabondance d'animaux. On met une brassée de foin sur la charette, un pain pour la nourriture du conducteur, et il part ainsi muni, et fait souvent soixante milles sans qu'il en coûte aucun déboursé.

Cette surabondance d'animaux est le seul luxe de ces fermes. Jamais un Fattore ou un Capo, ni même un garde-bête n'imaginerait de cheminer à pied. Toujours à cheval, les chefs armés de fusils, et les pâtres de lances, ils parcourent ces plaines au galop, et il y a toujours dans l'écurie des chevaux sellés et prêts à partir. Chacun des gens de la ferme a deux chevaux assignés pour son usage. Quelques-uns de ces chevaux sont de vieux serviteurs employés à dresser et à servir d'exemple aux jeunes ; mais le plus grand nombre sont de ces derniers, que les gardes

s'amusent à dresser et qu'on destine à la vente dès qu'ils connaissent le mors et la selle. Ceux qu'on réserve pour le trait se vendent sauvages ; il y a à Rome des cochers fort habiles pour les dresser.

L'industrie des haras était autrefois un grand objet d'intérêt pour les seigneurs Romains. Dans ce temps-là, ils faisaient administrer eux-mêmes leurs domaines par des Fattoré, et possédaient des races qu'on désignait par leur nom. Ainsi, j'ai vu encore en 1791 les chevaux couleur de bronze, qu'on appelait Borghèse ; ils ressemblaient aux chevaux de Xérès et servaient de modèle aux artistes qui étudiaient à Rome ; jadis ils avaient été peints par le Guide, attelés au char de l'Aurore. Aujourd'hui, les races titrées se sont éteintes et mélangées ; les seigneurs ont affermé leurs terres. Le capital des animaux appartenant aux fermiers, ils n'ont plus élevé que des chevaux noirs, d'une assez belle figure, et qui sont propres indifféremment à la selle et au carrosse, sans être distingués dans l'un ni l'autre emploi.

Dès que nous fûmes à cheval , le Fattore nous dirigea vers les champs que l'on commençait à moissonner. Dans le lointain et du côté de la mer , j'aperçus en effet de grandes nappes d'un jaune foncé, qu'on voyait s'étendre au loin sur les ondulations du sol. J'aperçus enfin comme une armée rangée en bataille , ayant ses chefs à cheval, la lance au poing , dans une attitude immobile. Nous dépassâmes plusieurs charrettes attelées de grands bœufs et chargées de pain , qui s'en allaient approvisionner cette armée. Bientôt je vis devant moi une longue rangée composée d'un millier de moissonneurs , et embrassant dans ses vastes ailes une immense zone de blé qui s'abattait en silence sous le tranchant de ces mille faucilles. Une douzaine de chefs étaient à cheval derrière les rangs , les surveillaient et les animaient. A notre approche , un grand cri s'éleva à-la-fois ; il fit retentir l'air et frémir cette solitude. C'était un salut que les ouvriers rendaient au maître de la ferme.

Peu après , les charrettes s'arrêtèrent auprès de quelques chênes , que la Providence avait

réservés au milieu de la plaine pour donner de l'ombre aux moissonneurs. Sur un signal, ils quittèrent l'ouvrage, et cette longue troupe défila devant nous; il y avait à peu près autant d'hommes que de femmes; tous étaient venus des Abruzzes. Ils étaient baignés de sueur; le soleil était terrible : les hommes avaient d'assez belles figures, les femmes étaient affreuses; il y avait déjà quelques jours qu'ils étaient descendus des montagnes dans les Maremmes, et le mauvais air commençait à les atteindre. Deux seulement avaient déjà pris la fièvre; mais on me dit que de là en avant un grand nombre serait chaque jour atteint par le fléau, et qu'à la fin de la récolte, cette troupe serait réduite à peine à la moitié. Que deviennent donc ces malheureux, demandai-je ? On leur donne un morceau de pain, et on les renvoie. Mais où vont-ils ? Ils prennent la route des montagnes; quelques-uns restent en chemin, quelques-uns meurent; mais les autres arrivent mourant de misère et d'inanition, pour recommencer l'année suivante.

Le repas de ce jour était un festin, parce

que le maître ; pour célébrer sa venue , avait fait acheter , à Genzano , deux charettes de pastèques , pour être distribués aux moissonneurs avec le pain , qui fait à l'ordinaire leur seule nourriture. Les regards expressifs de tous ces malheureux étaient fixés sur ces gros pastèques , et je ne saurais rendre quelle joie s'y peignit au moment où les grands couteaux partageant ces beaux fruits , en découvrirent le rouge sanguin et en firent jaillir un parfum suave et un jus rafraîchissant.

Les moissonneurs font trois repas par jour , ce qui divise le travail en deux reprises ; un sommeil de deux heures leur est accordé au milieu du jour. Celui-là est sans danger ; mais lorsque la rosée et la nuit ont rafraîchi la terre , elle leur sert encore de lit , et c'est sur un gazon mouillé qu'ils dorment au milieu des exhalaisons sulfureuses. Ils perdraient , dit-on , trop de temps en revenant dormir sous les abris du casale , souvent très-distans des champs dans ces immenses fermes.

On laisse sécher les blés pendant deux jours à l'ardeur du soleil avant de les lier ; après quoi on les réunit en meules de distance

en distance au milieu des champs; quinze jours après on le foule aux pieds des chevaux : car le rouleau n'est pas connu ici comme en Lombardie. Il y a quelques années qu'on laissait , après l'opération , disperser la paille par les vents ; mais depuis , par un ordre de M. Degerando , il a été prescrit de la réunir en meules , afin de pouvoir y mettre le feu à l'approche des nuées de sauterelles qui souvent dévastent ce pays. On s'est si bien trouvé de cet usage , qu'on n'y renoncera plus. Ces meules , répandues de loin en loin dans la campagne , et toujours sur le sommet des ondulations du terrain , ressemblent à des villages africains , et ajoutent encore à l'air sauvage du pays. Le grain est transporté de suite à Rome ; on le laisse rarement dans le casale.

Après nous être éloignés de la scène des moissons , nous avons marché vers une forêt ; elle s'étendait comme un rideau devant nous , et nous cachait la vue de la mer qui était au-delà. Cette forêt continue , presque sans interruption , tout le long du rivage , de la Toscane jusqu'au mont de Circé. Elle est

plantée d'immenses chênes blancs , que le voisinage de la mer permet d'exporter.

Entre les champs et la forêt , nous rencontrâmes dans les steppes un troupeau de cent bœufs à grandes cornes et à poil gris. C'étaient de vieux serviteurs que notre vue n'effraya point. Ils vivent constamment au pâturage , excepté dans les momens des travaux , où ils sont nourris au foin avec profusion.

Plus loin , quelques centaines de vaches sauvages furent d'abord incertaines à notre aspect si elles viendraient nous attaquer ou si elles se sauveraient vers les bois ; elles s'y décidèrent , et le troupeau partit à toutes jambes , avec la vitesse des biches , précédé par les genisses et suivi à regret par les taureaux qui galoppaient pesamment derrière le troupeau. Ils s'arrêtèrent les premiers , et se retournant avec fierté et comme honteux de leur fuite , ils soufflèrent par leurs larges nazeaux et semblèrent nous défier. Leurs gardes accoururent au galop ; leur vue , en rassurant le troupeau , lui rendit la confiance , et ils nous laissèrent passer. Merveilleux respect des animaux pour l'homme.

Ces vaches ne servent point à donner du lait ; la vente des veaux et celle des mères de l'âge de six ou sept ans sont leur seul revenu ; mais comme leur garde coûte fort peu de chose , ce produit ne laisse pas d'être important dans la ferme ; on l'estime à 40 fr. par tête de mères. Cent vaches avec leur suite rendent ainsi 4000 fr. Il y a beaucoup de fermes qui en ont plus de mille.

Arrivés près des bois, on nous fit remarquer une immense quantité de porcs , dont une partie se cachaient sous l'ombrage ; tandis qu'une autre pâturait dans la plaine. Ces animaux étaient au nombre de deux mille, appartenant à la ferme de Campomorto. Ils errent toute l'année dans l'immense territoire qui avoisine la mer. Ils pourraient passer pour des sangliers, tant ils sont sauvages et farouches. Ce sont cependant des cochons domestiques , de la race noire , dont la chair , engraisée par les glands de la forêt est d'une grande perfection.

On nous fit prendre , pour retourner au casale , un autre chemin , dans lequel nous rencontrâmes successivement le haras et les bêtes à laine.

Il y avait à peu près quatre cents chevaux dans la ferme, dont une centaine au moins étaient dressés et servaient aux gardes ; le reste, composé de tous les âges, était sauvage et ne servait qu'au foulement des grains. Tous ces chevaux ne sont point d'une race à mépriser ; ils n'ont rien de distingué ; mais ils ont assez de taille ; de la force, de l'haleine et du courage ; ils ont très-bien réussi dans la cavalerie ; j'en ai vu qui avaient supporté héroïquement les plus rudes campagnes. Ils sont tous noirs, au contraire des napolitains, qui sont presque toujours bigarrés. Les chevaux des garde-bêtes sont singulièrement patients et dociles ; ils restent des heures entières en vedette exposés à l'ardeur des mouches, et partent de là pour fournir une traite à toutes jambes, lorsque le garde a des animaux à détourner. Ils sont beaucoup moins farouches que les chevaux de Toscane, et se laissent plus facilement atteindre et dresser par l'homme.

Cette vie des garde-bêtes, si répandus dans toute la Maremme, a quelque chose de solitaire et d'indépendant, qui n'est pas sans

charme. Car il s'y joint pourtant l'intérêt du troupeau commis à leurs soins, et celui qu'ils portent aux animaux qui leur appartiennent en propre et qu'on mêle avec ceux du maître. On voit ces pâtres dans les steppes, armés d'un fusil et d'une lance, se placer à l'abri de quelques chênes, d'où il regardent, du haut de leur monture, la direction que suit le troupeau dans le parcours. Là, immobiles pendant des heures, leurs yeux noirs parcourent tout l'horizon, et le plus petit événement qui s'y passe leur apparaît à l'instant. Quelquefois c'est un lièvre, un lapin, qui va se gîter à leur portée, ils se jettent à bas de leur cheval, puis laissant leur lance et prenant leur fusil, ils se mettent en chasse avec l'instinct du chien le mieux dressé, et s'assurent ainsi une proie qu'ils guettent à la manière des renards. Plus souvent ils poussent leur cheval pour détourner le troupeau; quelquefois aussi, on les voit s'élancer comme l'éclair, lorsque deux taureaux sauvages errans dans le désert viennent à se rencontrer. Car alors ces animaux farouches commencent à jeter des

cris sourds et à lancer dans les airs la poussière des volcans ; mais à peine se sont-ils livrés à leur fureur jalouse et ont-ils commencé le combat , que le garde , la lance basse , fond sur eux au galop. Il les frappe , il les blesse , les épouvante , et les sépare ; on les voit s'éloigner à sa voix , honteux de ce que le sang qui rougit leurs blessures n'a pas coulé dans un plus noble combat.

Vers la partie la plus élevée de la ferme , pâturaient les bêtes à laine. Le domaine en possédait quatre mille ; mais je n'en vis qu'une petite portion , parce que le grand troupeau était alors aux montagnes. Toutefois je pus examiner leur race. Il y en a deux dans les Maremmes de Rome absolument distinctes ; l'une est celle qu'ils appellent *Negretti*. Ce sont de petites bêtes à tête droite , basses sur jambes , bien garnies de laine , vigoureuses et semblables en tout à nos races du Dauphiné , sinon que leur laine , bien que d'une belle qualité , est couleur de chocolat. Il y a quatre-vingt mille bêtes *negretti* , dont la laine était destinée à fabriquer le costume de tous les moines mendiants de l'Italie , ainsi

que les capotes des pâtres. Aujourd'hui on en envoie beaucoup aux fabriques du Dauphiné, où on la mêle pour faire des capotes de soldats.

L'autre race, où l'on compte plus de six cent mille têtes, est celle de la Pouille. C'est sans contredit la plus belle espèce de bêtes à laine que j'aie vu nulle part. Elles sont élevées, singulièrement ouvertes et d'aplomb sur leurs membres; leur allure est compassée; graves et lentes dans leurs mouvemens, elles parcourent posément le pâturage qui leur est assigné. Leur dos est large et droit, leur corps cylindrique; et leur tête démesurément busquée est accompagnée de deux longues oreilles tombantes, qui battent sur leurs joues. Ces beaux animaux, dont la laine d'une blancheur éclatante égale presque en finesse celle de l'Arragon, ont le défaut de n'en porter que sur la moitié supérieure du corps. En revanche, les brebis donnent prodigieusement de lait.

Comme la viande de mouton est mauvaise en Italie et qu'il n'est pas d'usage d'en manger, on tue tous les agneaux mâles, et même

une partie des femelles, et on trait les brebis pour faire des fromages ; il n'est pas rare qu'une brebis en fournisse seule pour trois piastres dans la saison. Dès le milieu de mai, les troupeaux partent pour les montagnes de Norcia et des Abruzzes, d'où ils reviennent au milieu d'octobre, et alors ces immenses steppes se trouvent habitées pendant l'hiver par ces différentes espèces d'animaux et par les pâtres chargés de les conduire. Ils errent aussi silencieusement les uns que les autres dans ces vastes déserts, où il n'y a ni villages ni chaumières, et que la Providence semble nous offrir comme un grand exemple des destinées de cette terre.



## LETTRE DOUZIÈME.

*Velletri , ce 6 juillet 1813.*

Tous les soirs la campagne de Rome se couvre d'un brouillard épais et glacé ; il ne s'élève qu'à quelques pieds du sol , mais on le regarde généralement comme une des causes de la fièvre qui dévore les habitans. Ce brouillard est si froid , qu'après avoir parcouru la ferme de *Campomorto* , comme je vous l'ai raconté, Monsieur, dans ma précédente lettre, nous sommes venus achever la soirée auprès du feu, dans la vaste cuisine du *casale*. C'était le 24 juin, jour de la St. Jean.

Assis sur des chaises , qui dataient au moins du pontificat de Sixte - Quint, j'interrogeai M.<sup>r</sup> *Trucci* sur les détails rustiques de sa ferme ; ses réponses m'ont paru avoir assez d'intérêt , pour que j'essaie de vous répéter notre conversation. Elle vous donnera , je crois, une idée plus juste de la culture des environs de Rome, que toutes les déclamations que contiennent les récits des voyageurs.

« J'ai vu quelques étrangers, m'a dit M.<sup>r</sup> *Trucci*; j'ai lu aussi quelques voyages en Italie : il m'a paru qu'en traversant nos vastes plaines et nos *macchie*, ces voyageurs ont cru que ces déserts n'avaient pas même de propriétaires, et que le premier occupant pouvait s'en emparer pour les défricher et y bâtir, à peu près comme Abraham prit possession des pâturages de Canaan. Il semblerait, à les entendre, que tous les habitans s'étant fait moines, il n'est resté personne pour travailler la terre, et que telle devait être la conséquence du gouvernement pontifical. Mais ils se sont trompés. Non-seulement toutes les terres des alentours de Rome sont des propriétés particulières appartenantes à des capitalistes ou à des main-mortables. Mais ce sol et ces pâturages, si négligés en apparence, dépendent tous d'un manoir et d'un corps de ferme particulier, et sont assujettis à un cours régulier de culture, dont je vais vous exposer les pratiques. »

» Sans doute que notre malheureux pays, désolé par une peste annuelle et dépourvu de villages et de population champêtre, est

divisé en propriétés tellement vastes, qu'il est impossible d'apporter à leur culture ces soins qui annoncent l'industrie et qui charment l'œil du voyageur, en lui peignant une image d'abondance et de félicité. Vous serez étonné Monsieur, lorsque je vous affirmerai que tout le territoire de la Maremme de Rome, sur quarante lieues de longueur, n'est divisé qu'en quelques centaines de propriétés, et que nous ne sommes plus que quatre-vingts fermiers chargés de toute cette immense exploitation. On nous appelle *Mercante di tenuta*, négocians en terre; et en effet nous sommes bien plus commerçans qu'agriculteurs : car nous vivons tous à Rome, où nous tenons nos registres et gouvernons l'ensemble, pendant que nos *Fattore* administrent. Nous ne cherchons d'ailleurs nullement à innover ni à perfectionner : parce que cela serait impossible sur ces immenses surfaces, avec notre défaut de bras. J'avoue que nous ne mettons aucune intelligence dans notre manière d'exploiter, préférant de beaucoup nous assurer un bénéfice connu, que nous garantit l'ordre usité dans la culture. Il nous paraît plus simple

d'accroître ces bénéfices en augmentant l'étendue de nos exploitations. C'est en quoi la ruine graduelle de nos grands propriétaires nous a singulièrement favorisés. Autrefois, toutes les fermes se louaient avec une dot considérable de haras et de troupeaux ; peu-à-peu les propriétaires ont vendu ce capital et ont cherché à affermer la terre nue. Dès-lors il n'y avait plus de grands possesseurs de troupeaux, qui pussent se charger de ces exploitations; et maintenant elles se sont toutes concentrées dans les quatre-vingts personnes que je vous ai citées. Notre commerce est devenu une sorte de monopole, forcé par les circonstances, mais assez avantageux dans ses résultats pour nous flatter de voir passer entre nos mains la majeure partie des propriétés romaines. »

» Ce changement, au reste, bien qu'il confie la propriété des troupeaux et la culture des terres à des hommes industriels, n'aura pourtant d'autre effet que celui de réunir de nouveau le capital du sol au capital mobilier qui sert à l'exploiter; mais nous ne changerons pas pour cela cette culture, car

elle est forcée par la nature même des choses; et il n'y a pas aujourd'hui deux manières de cultiver les Maremmes de Rome. »

» Vous pourrez me demander, Monsieur, à quelles causes j'attribue cette grande étendue des propriétés et ce défaut de toute population villageoise, dans une contrée qui fut autrefois si cultivée et si habitée? Je vais vous dire mes conjectures à cet égard.

» Il n'y a nul doute que dans le temps de la prospérité de l'empire Romain, tous les environs de la capitale du monde appartenaient à de riches capitalistes, et ils en avaient fait autant de villas, de parcs et de maisons de plaisance; par-là même toute la population des cultivateurs - propriétaires en avoit été expulsée; elle étoit remplacée par des esclaves, qui seuls cultivaient et soignaient les villas. »

» Mais l'esclave n'a point de racines dans la terre qu'il travaille, le moindre événement le déplace et le fait disparaître. La ruine de l'empire, la translation de son siège à Constantinople, les invasions des Barbares, et l'établissement du christianisme, ont dû dé-

truire en peu de temps les propriétaires, les esclaves et les capitaux avec lesquels on les achetaient; et il ne s'est trouvé nulle part des paysans laborieux pour les remplacer. Ces terres restèrent ainsi dans la possession de capitalistes ruinés ou émigrés dans l'orient, et durent baisser prodigieusement de valeur. Les hommes dont la fortune s'était conservée purent facilement en acquérir et étendre ainsi leurs propriétés. Dans la suite des temps, les familles papales ont continué à réunir d'immenses domaines; et c'est par cette succession d'événemens, qu'a pu se réaliser ce singulier phénomène, au moyen duquel la partie de l'Europe jadis la plus florissante et la plus habitée a été réduite à l'état d'un désert. »

» A la vérité, Monsieur, vous auriez droit d'être surpris de ce que, dans ces derniers siècles, où l'Italie a vécu dans une paix profonde, la nouvelle culture européenne si active, si industrielle et si peuplée, n'ait eu aucun effet dans nos déserts, bien qu'ils soient situés auprès d'une grande ville et de la mer, à portée de tous les débouchés, et

qu'ils jouissent d'un sol plus fertile que la plupart des états de l'Europe. »

« Il semble en effet , que les états de l'église auraient dû recevoir une sorte d'impulsion de ce mouvement général vers l'amélioration des institutions économiques opéré dans le dernier siècle. Ils y sont restés , au contraire , totalement étrangers , et ne connaissent , comme aux premiers temps du monde , que l'agriculture patriarcale , qui finira leur histoire ainsi qu'elle l'avait commencée. Il faut nécessairement , Monsieur , attribuer cet état stationnaire , d'abord à la répartition du sol en grandes propriétés , parce qu'elle exclut toute population rustique , et ensuite à l'influence du mauvais air. Ce terrible fléau n'est peut-être qu'une conséquence de la dépopulation ; mais il en devient une cause toujours agissante. Cause qu'il est impossible de vaincre : car il faudrait , pour résister aux ravages du mauvais air , pouvoir , dans une même saison , bâtir des milliers de fermes en les subdivisant , et les peupler toutes à-la-fois par quelques cent mille habitans. Et malheureusement on ne peut jamais établir

de colonie que par un système de multiplication successif, au moyen duquel il se fournisse à lui-même des ressources toujours croissantes. »

« Or, les auteurs qui donnent des plans pour l'amélioration du territoire de Rome, font toujours abstraction de deux choses, savoir, des capitaux nécessaires pour cette amélioration ; et des propriétaires de ces terres, qu'il faudrait au moins consulter avant de disposer de leur bien. Il n'y a que l'état, les propriétaires, ou les fermiers, qui puissent fournir les capitaux nécessaires pour donner d'autres formes, et façonner, pour ainsi dire, à la figure européenne, les stepes romaines. Ni les uns, ni les autres ne possèdent ces capitaux, car on ne peut améliorer peu-à-peu, à cause du mauvais air ; et pour transformer tout à-la-fois la constitution rurale d'une vaste contrée, il faut une somme si épouvantable, qu'aucun des économistes qui le conseillent n'a jamais essayé d'en faire le calcul. »

« C'est donc à une cause constamment agissante, qu'il faut attribuer l'état d'aban-

don dans lequel languissent nos grandes propriétés des Maremmes, beaucoup plus qu'à l'indolence et à l'impéritie de leurs cultivateurs : car vous verrez dans toutes les parties salubres de l'état de l'église une culture presque aussi animée et aussi productive que celle de la Toscane. Nulle part peut-être en Europe, on ne voit une plus belle culture de vignobles qu'aux environs d'Albano et de Velletri ; et rien n'annonce plus l'industrie et l'activité, que toute cette agriculture potagère qui entoure nos villes. »

« Je viens de vous raconter, continua M.<sup>r</sup> *Trucci*, l'histoire agricole de notre pays. Vous avez vu à quelle époque il s'est trouvé abandonné par ses propriétaires et par les esclaves qui le cultivaient. Vous avez vu comment le temps, les Barbares et les tremblemens de terre ont détruit les villes sans édifier de villages. Vous avez vu enfin comment ces campagnes sont tombées en partage à un petit nombre de propriétaires, privés des moyens nécessaires pour en soigner la culture ; et vous voyez enfin sous vos yeux les traces sinistres du fléau qui détruit l'espèce humaine dans cette solitude. »

Voilà , Monsieur , les circonstances dans lesquelles les grands fermiers de la campagne de Rome sont obligés d'exploiter des domaines de plusieurs lieues carrées d'étendue. On nous afferme ces déserts. Ils n'ont à leur portée , ni villages , ni hameaux , et ne possèdent pour abri qu'un seul manoir , dans lequel il n'y a pas même une famille rustique. Il n'y a ni troupeaux ni instrumens aratoires. On n'y entend pas même l'aboïement des chiens. Car ils n'auroient à témoigner à personne ni amour , ni fidélité.

Mais ces campagnes sont fertiles , et couvertes de riches gazons ; elles sont situées sous le plus beau ciel , et le génie du cultivateur a cherché des combinaisons propres à mettre à profit les richesses natives du sol ; à l'aide des moyens qui se trouvaient à sa portée. Ainsi nous n'avons pas eu de choix , et il nous a fallu adopter la culture des peuples nomades , et des pays déserts , parce que nous nous trouvions dans les mêmes circonstances qu'eux.

« Nous avons donc commencé par mettre sur nos pâturages des troupeaux de bêtes à

laine, parce que ce sont de tous les animaux ceux qui multiplient le plus promptement et donnent le plutôt un revenu au cultivateur. Quelques pâtres suffisent pour en garder des milliers, et nous avons trouvé dans les paysans des montagnes de la Sabine et des Abruzzes des hommes accoutumés à la vie solitaire des rochers. Ils ont consenti à venir garder nos troupeaux, non pour un salaire, mais à la condition de posséder eux-mêmes quelques brebis mêlées avec les nôtres. Le revenu de ces animaux leur appartient en propre. Ces gazons végétant pendant l'hiver, nourrissent les bestiaux dans cette saison; mais la sécheresse et la fièvre rendent ces pâturages trop arides et trop dangereux dans l'été : nous envoyons, dans cette saison, nos troupeaux sur les cîmes de l'Apennin, pour qu'ils y trouvent un air vif et des herbages frais. »

» Tous les pâturages ne convenant pas aux brebis, et les besoins de la consommation exigeant que nous eussions aussi des bêtes à cornes, nous avons rassemblé sur nos fermes des troupeaux de vaches sauvages, de cette

belle race qui existe encore en Hongrie. Ces animaux moins délicats résistent aux chaleurs et au climat de l'été ; les pâtres chargés de les garder s'exposent au danger de *l'aria cattiva* ; quelques-uns en meurent, tous en deviennent pâles : mais enfin ceux-ci le supportent et s'accoutument à ce péril, parce que l'habitude rend tout supportable à l'homme. »

» Pour conduire et surveiller ces troupeaux dans ces plaines immenses, il fallait que leurs gardiens fussent à cheval ; il fallait aussi des chevaux pour entretenir quelques relations avec un voisinage toujours si lointain, et dès lors nous avons été forcé d'établir des haras. Ils sont la moins productive de toutes nos branches d'industrie, mais ils sont nécessaires. Enfin, nous avons des bois et nous les avons peuplés de porcs ; nous avons des marais, et nous y avons mis des buffles. »

» Par la multiplication de toutes ces races nous avons bientôt couvert nos plaines et augmenté nos capitaux. Dans ce seul domaine, me répéta M<sup>r</sup>. *Trucci*, j'en possède pour plus de 400,000 francs et autant en-

core dans deux autres propriétés dont je suis également fermier. »

» Nos pâtres ne reçoivent aucun salaire, nous sommes seulement obligés de les nourrir, eux et le petit troupeau qui fait leur fortune. Ces pâtres sont tous originaires des montagnes, et étrangers dans les Maremmes; ils n'y amènent jamais leurs femmes ni leurs enfans, et ne deviennent jamais ainsi la souche d'une population locale et à domicile fixe. »

» Dès que le capital de nos troupeaux a été formé, on a dû naturellement chercher à profiter à la fois de leur travail, de leur engrais et de la fertilité du sol pour cultiver des blés. Production dont la garde et le transport sont faciles, et dont la culture mécanique exige peu de détails et de soins : car tout ce qui en demande est nécessairement proscrit dans un pays sauvage et livré au parcours des bestiaux. »

» Pour cultiver ces grains nous avons choisi dans nos plaines un lieu favorable, et nous avons fait parquer les bêtes à laine pendant toute la saison sur la place indiquée. Au printemps nous avons rassemblé nos bœufs

errants dans les pâturages , pour les atteler deux à deux à la charrue. Mais n'ayant point de laboureurs dans la ferme pour conduire ces charrues nous sommes encore obligés d'avoir recours à des journaliers. Ils viennent chaque semaine à Rome où les fermiers les louent pour le travail des six jours. Ces hommes viennent pour la plupart des montagnes ; mais beaucoup aussi sont habitans de Rome et des petites villes des environs. »

» Ces journaliers se paient au delà de quarante sous par jour , sans le pain que le maître leur fournit et qu'il va chercher à Rome, car il n'y a aucun moyen de fabrication dans les casale. Il se procure autant d'ouvriers qu'il a de paires de bœufs, afin que l'ouvrage qu'il surveille soit fait , s'il est possible , dans une seule semaine. J'attèle souvent ici cent charrues à la fois. Pendant ce temps les bœufs sont nourris de foin : car on exige d'eux un travail prodigieux ; et dès que le dernier trait de charrue est donné, on congédie les ouvriers et on renvoie les bœufs dans les pâturages. »

» Cette première culture ne fait que déchirer le gazon et mettre ses racines au soleil; dans l'espace d'un mois il est brûlé et on recommence à atteler les charrues , pour donner dans l'autre sens un second labour à la terre. Il brise les mottes de gazon et approfondit la couche remuée du sol. Ces deux labours sont suivis, à intervalles égaux , par deux autres qui coupent les premiers dans le sens de leurs deux diagonales , en sorte , qu'au milieu de septembre la terre a été remuée dans quatre directions différentes.

» On fait alors ramasser les racines et les gazons que l'été n'a pas détruits; on les brûle; on sème; et on recouvre la semence par un léger trait de charrue , pour émietter la terre et la ranger en billons réguliers. La moisson succède l'année suivante à ce travail , après quoi la terre est de nouveau abandonnée pendant plusieurs années sans culture. Elle se couvre dès l'automne , de nouvelles plantes et demeure en gazon jusqu'à-ce que son tour revienne d'être défrichée de nouveau. La moyenne du rapport de nos blés est de six pour un. Dans les marais pontins ils rendent jusqu'à douze.

» Vous voyez par-là , Monsieur , quelle est la division ordinaire de nos fermes. Le sol , partout ondulé , présente des pentes , des crêtes et des bas - fonds. Quelquefois les sommités , dépouillées par les siècles , n'ont plus de terre végétale ; on renonce alors à y mettre la charrue , et les moutons seuls profitent de ce pâturage aride. Quelques-uns des bas-fonds sont également trop humides pour la culture du blé ; on les laisse alors en prairie , et on réserve leurs meilleures portions pour y faire le foin dont on a besoin dans la ferme. Il faut encore distraire de l'étendue arable tout ce qui est en forêts ou trop garni de chênes pour que la charrue puisse y passer. Ainsi , notre assolement ne circule que sur la partie la plus unie et la plus découverte du domaine. La portion semée en blé occupe en général un neuvième de cet espace ; un autre est en jachère , les sept autres parties restent en pâturage. »

» Le fermier n'acquitte de rente que sur l'étendue arable de la ferme ; le prix du bail est de sept piastres par rubbi de terre , ce qui fait dix-huit francs pour l'arpent de Paris ;

toutes les terres non cultivables du domaine lui sont cédées en outre de ce prix , et c'est souvent sur elles que reposent ses plus grands profits ; car le fermier y entretient presque toutes ses bêtes à cornes , ses porcs et ses buffles. »

» Un rubbi de terre affermé trente-six francs nourrit pendant l'hiver sept brebis et leurs agneaux , ou bien une tête de bête à cornes ou de cheval. Les bêtes à laine rendent à peu près quinze francs , par leur toison , leur agneau et leur laitage ; c'est donc cent francs de produit brut pour les sept. Il faut en défalquer trente-six francs pour le fermage du parcours d'hiver, quinze pour les dépenses de la montagne et à peu près autant pour la garde et les faux frais ; il reste au fermier trente francs, environ, de bénéfice sur l'entretien de sept brebis, soit quatre francs cinquante centimes par tête , profit semblable à celui des troupeaux d'Espagne, et supérieur à celui de la Camargue. Le bénéfice sur les vaches est beaucoup moindre ; leur entretien coûte trente-six francs par tête , et leur rente se borne à un veau , qu'on vend , à trois mois

environ , quarante francs. On ne se salue ainsi qu'en les faisant vivre dans les macchie , dont le fermier n'acquitte aucune rente. les chevaux , plus difficiles pour leur nourriture , reviennent au fermier , à peu près , à deux cents francs à l'âge adulte ; autrefois il ne les vendait pas davantage ; depuis que la guerre les a fait rechercher , on en obtient entre trois et quatre cents francs. La meilleure de toutes nos branches d'économie est celle des porcs , attendu qu'ils ne coûtent presque aucun entretien. Ils ne vivent que dans les forêts et les sols marécageux ; mais aussi il n'y a que peu de fermes situées de manière à pouvoir en nourrir. »

» Pour vous faire , Monsieur , une idée générale de l'ensemble de nos fermes , je vous dirai que je paie le bail de celle-ci à raison de vingt-deux mille piastres , ce qui suppose une étendue de trois mille rubbi , ou six mille arpens de terres cultivables ; j'en ai à peu près autant d'incultes , et c'est là que vivent mes porcs et mes vaches , en grande partie. Mes trois mille rubbi sont divisés en neuf portions à peu près égales , de trois cent trente

rubbi chacune ; une de ces portions est en jachère , une en blé ; les sept autres en pâturages ; sur les deux mille trois cents rubbi qui restent en parcours, j'entretiens quatre mille bêtes à laine , quatre cents chevaux , deux cents bœufs, et je réserve une portion pour y recueillir du foin. Dans les macchie j'ai sept cents vaches et quelquefois jusqu'à deux mille porcs. »

« Mes avances se bornent à acquitter le prix de la ferme , à fournir le pain des ouvriers et la nourriture entière à mon armée de pâtres, de chefs, et de *fattore* , à payer les journées des ouvriers laboureurs , moissonneurs , etc. , et enfin à solder les frais de voyages des troupeaux et ce qu'on appelle dans les grandes exploitations les faux frais , dont la somme s'élève toujours très-haut. Il faut enfin défalquer de mes produits bruts sur les troupeaux, le dixième environ qui appartient, en diverses proportions, à mes chefs et à mes pâtres, parce que je nourris ce dixième à mes frais. »

« Nous avons aussi , dans ce genre de culture , de grandes pertes à supporter sur nos

bestiaux ; malgré cela , je ne puis pas cacher que nos exploitations sont lucratives , et que j'ai en moyenne environ cinq mille piastres de bénéfice annuel , outre l'intérêt au cinq pour cent du capital de mes troupeaux. Vous voyez cependant , Monsieur , que ces terres , si méprisées et si sauvages de la campagne de Rome , s'afferment à raison de dix-huit francs l'arpent de Paris. Il y en a prodigieusement en France qui ne se louent pas autant. Elles s'affermieraient davantage sans doute , si elles étaient divisées et peuplées , mais nullement dans la proportion où on le suppose , parce que le mystère des grandes exploitations consiste dans leur économie , et rien ne trompe autant sûr les revenus de l'agriculture que l'aspect qu'elle offre aux regards ; car ce revenu dépend uniquement de l'ensemble des combinaisons de l'économie , et nullement de la richesse des productions qu'elle étale aux yeux.

J'ai l'honneur d'être , etc.



## LETTRE TREIZIÈME.

*Terracine , ce 13 juillet 1813.*

**J**E viens de parcourir , Monsieur , les marais pontins , et j'ai pu les examiner avec assez d'attention , parce que j'accompagnais l'Inspecteur général du Génie. Il allait reconnaître les nouveaux canaux de dessèchement que le Gouvernement fait ouvrir , afin de terminer , s'il se peut , les grands travaux entrepris par *Pie VI*.

Cette manière de voyager était précieuse dans ce moment , à cause de l'escorte donnée aux officiers du Génie contre les bandits qui rendent l'approche des marais plus dangereuse encore que le mauvais air.

Cette race de bandits a existé de temps immémorial dans les montagnes de la Sabine et des Abruzzes ; elle est presque impossible à détruire , parce qu'elle a ses racines dans la population même du pays. Ce ne sont pas de simples associations de voleurs , sans propriétés et sans domiciles , errant sous mille

déguisemens , toujours fuyant , toujours préparant dans l'ombre des coups de main , dont ils vont partager les dépouilles à de grandes distances , et toujours signalés d'avance à la police , parce qu'ils n'appartiennent à aucun domicile. Les hordes de bandits dont sont infestées les frontières du royaume de Naples, ne sont autre chose que les villageois, habitans des montagnes voisines. Les hommes qui se livrent à ce métier ont leurs propriétés et leurs familles ; ils s'occupent des travaux champêtres une partie de l'année ; mais comme ce travail dans ces rochers stériles ne suffit ni à leur existence, ni à leurs plaisirs , un attrait , un besoin presque invincible de pillage et de meurtre les porte à se réunir , à s'armer et à aller attaquer les voyageurs et souvent aussi les maisons et les habitans de la plaine.

La majorité de la population étant enrôlée sous la bannière de quelques chefs , ceux-ci ont toujours à leurs ordres une petite armée toute prête à entrer en campagne , et aussi promptement dispersée que réunie. On ne prend pour chaque expédition que le nombre

d'hommes nécessaire , et à moins de les saisir sur le champ de bataille , la police ne sait où les trouver : car rentrés subitement dans leur domicile , ils y reprennent le costume et les occupations champêtres ; ils ne sont plus que de paisibles paysans réunis sous la protection de leur curé et de leur maire , dont l'indulgence est sans bornes , et pour d'assez bonnes raisons , à ce qu'on assure.

Quelques chefs seulement sont bien connus , et livrés aux recherches continuelles des gendarmes. Depuis cinq ans , on en a arrêté et exécuté plusieurs , sans que le zèle des survivans ait été un moment ralenti. Beaucoup de ces bandits ont péri dans les combats qu'ils ont soutenus avec les gendarmes et les escortes ; beaucoup aussi ont été cernés et pris dans les expéditions. On a cru effrayer le reste par leur exécution ; mais on n'a fait que leur donner un peu plus de prudence : car cette habitude de brigandage n'est autre chose pour eux qu'une manière de vivre à laquelle ils savent fort bien qu'est attaché le danger de l'échafaud ; et ils n'en sont pas plus effrayés que le marin qui s'expose à la tempête.

Le plus redoutable de ces chefs, celui qui depuis cinq ans avait échappé à toutes les recherches de la police française, vient d'être arrêté; il se nomme *Pierre le Calabrais*. Le peuple de Rome l'appelle simplement *le Calabrese*, et c'est sous ce nom qu'il figure continuellement dans les récits de ce peuple, si avide de merveilleux. *Le Calabrese*, pour anoblir son existence, se donnait un caractère politique et voulait prendre l'air du chef de la Vendée romaine. Il s'intitulait empereur des montagnes, roi des forêts, protecteur des conscrits et médiateur de la route de Florence à Naples : mais ce qui diminue sa gloire, c'est qu'il était tout aussi bandit sous Pie VII que sous le Gouvernement français.

En laissant de côté le mérite qu'il voudrait se donner comme chef de parti, il lui en reste assez dans le rôle de chef de brigands, qu'il joue avec un grand talent. Cet homme, qui n'est qu'un paysan des montagnes, présente un singulier mélange de rapacité et de dévotion, de barbarie et de loyauté; il se vante sur-tout de son humanité;

jamais, affirme-t-il, il n'a répandu une seule goutte de sang, si ce n'est dans le combat, et il a toujours puni sévèrement les actes de cruauté que sa troupe n'est que trop encline à commettre. Il faut que cela soit vrai : car j'ai été témoin des regrets que son arrestation a causés à tous les habitans des environs, ils se regardaient désormais comme sans protection contre les assassinats et les cruautés de ses gens.

Le Gouvernement est occupé dans ce moment à faire, avec son successeur *Gaetano*, un traité semblable à celui par lequel Sixte-Quint parvint à réprimer les brigandages qui se commettaient avant son pontificat. C'est-à-dire, en armant les différentes bandes les unes contre les autres, et en les faisant se détruire par elles-mêmes.

Les soldats *du Calabrese*, désolés de son arrestation, et voulant à tout prix prévenir son supplice, ont envoyé un parlementaire ; c'était une marchande de fruits de Rome, pour offrir de leur part de se soumettre. Ils proposaient de se charger, moyennant une solde de 30 sous par jour, de maintenir la

sûreté de la route contre toutes les autres bandes. En revanche , on promettait de ne pas mettre en jugement *le Calabrese* ; mais de le déporter seulement en Corse.

Ce traité a été conclu , et peu de jours après *Gaetano* fit prévenir l'officier de gendarmerie de *Sermonette* , qu'il avait à lui remettre un gage de l'exécution du traité. L'officier se rendit, pour le recevoir, dans un lieu convenu de la montagne. Là, *Gaetano* lui livra quatre têtes, qu'il lui affirma être celles de quatre brigands tués par sa troupe. Mais à peine de retour à *Sermonette* , cet officier apprit que l'on avait trouvé les corps de quatre cultivateurs du lieu , auxquels on avait tranché la tête dans les bois d'oliviers.

Il demanda une nouvelle entrevue à *Gaetano* , où il lui reprocha son manque de bonne foi , avec beaucoup de vivacité. *Gaetano* convint qu'il y avait quelque chose à reprocher à sa délicatesse ; mais que têtes pour têtes , il avait cru qu'il valait mieux couper celles de quatre inconnus , que d'assassiner des bandits , qui , au fond , étaient que ses bons amis. Bien que ce raisonnement

fût spécieux , l'officier lui répondit , que si c'était ainsi qu'il tenait son traité , le *Calabrese* allait être mis en jugement. Cette crainte a été si vive , qu'ils ont promis d'exécuter franchement les conditions du traité. J'en ai déjà vu qui s'étaient rendus à Terracine pour assurer le service de la route. Et j'ai compris , en les regardant , tout l'effroi qu'ils causeront aux voyageurs dont on leur confiera la sûreté.

Velletri est la dernière ville qu'on traverse avant d'entrer dans les marais. Elle est située sur le penchant méridional du mont Albane. La vue s'étend de là sur la vaste solitude des marais ; elle est bornée à l'orient par les montagnes de la Sabine , et à l'occident par l'immensité de la mer. Les environs de cette ville sont plantés de vignobles admirablement bien cultivés. Les pampres de ces vignes , soigneusement alignées , sont artistement rattachés à des treillages formés de grands roseaux ; elles présentent ainsi des suites d'espaliers à perte de vue. De jolies maisons de vigneron sont placées dans chaque clos de vignes , et tout ce territoire présente l'aspect de la culture la plus animée et des soins

les plus actifs. Ainsi dans ces terres de l'Eglise si décriées par les économistes, on retrouve une vigilante industrie dès qu'on s'éloigne de la région du mauvais air.

Mais cette région est bien voisine de Velletri, à peine a-t-on parcouru une demi-lieue, en descendant au milieu des vignobles, que déjà on atteint la plaine et le désert. La route traverse jusqu'à Cisterne une contrée agreste et inégale, formée par les courans de lave. Elle est plantée de lièges au tronc déchiré et parée encore par quelques fermes et par des champs de blé.

La vie humaine ne se montre plus au-delà de Cisterne. Une immense propriété appartenant au prince de Cajetan s'étend de ce bourg jusqu'à Tor tre Ponti, relais distant de deux postes et un quart. Cet espace n'appartient pas encore aux marais : c'est une nature pittoresque et boisée, où dans d'immenses clairières de forêts on voit alternativement d'abondans pâturages et de riches moissons. De loin en loin des cabanes de bergers de forme circulaire et à toits de roseaux se groupent dans la plaine comme

les kraals des Hottentots. Dans le voisinage de ces kraals , on voit errer quelques buffles au milieu des hautes herbes que la fraîcheur du sol fait croître dans ces savannes. Ils se dirigent pesamment par des sentiers battus vers des étangs fangeux où leur instinct les porte. C'est dans ces eaux qu'ils se plaisent à passer les heures chaudes du jour. Le poids de leur corps les fait peu-à-peu enfoncer dans la vase, jusqu'à ce que les herbes marines recouvrent entièrement leur dos et ne laissent apercevoir que leurs têtes farouches. Vers le soir un pâtre accourant à cheval pousse de grands cris et frappe l'eau de sa lance ; alors tous les buffles s'agitent en lui répondant par de sourds mugissemens ; ils s'élancent hors des eaux , emportant pour coëffure , comme les fleuves de la fable , de longues nattes d'herbes marines , qu'ils traînent après eux dans la prairie comme des guirlandes de Bacchantes.

Le marais commence un peu avant Tortre Ponti , la route se forme en chaussée et rejoint l'ancienne voie appienne , qu'on avoit abandonnée au - dessous d'Albano ; elle se

poursuit en ligne droite jusqu'à Terracine. A droite , et au-dessous de la route , commence le canal qu'on appelle *Naviglio grande* , sur lequel Horace navigua en allant à Brindes , et que Pie VI a fait réparer en même temps que la route. Le plan de cet habile et malheureux souverain étoit de profiter d'une pente de sept pieds qui existe dans le niveau des marais , de leur point le plus élevé jusqu'à la mer , pour ouvrir des parallèles de distances en distances , destinées à y verser les eaux. Sur ces parallèles , il vouloit diriger des canaux secondaires sous un angle de quarante-cinq degrés , également parallèles entr'eux. Par ce système il faisait profiter du bénéfice de la pente toute la surface des marais. Il n'y a que deux des grandes parallèles qui aient été terminées , avec leurs affluens ; mais le succès complet de ce travail a indiqué aux ingénieurs français qu'il suffisoit de finir l'entreprise d'après ce système , pour rendre à la culture tout le sol des marais. C'est à quoi l'on est occupé maintenant.

Les grandes parallèles ne courent point dans le sens transversal de la plaine , des montagnes à la mer , parce que le long de ce rivage il existe une arête légèrement élevée , d'une lieue à peu près de largeur , dont le sol , formé de décombres , défend l'écoulement des eaux. Cette zone plantée de forêts , semble à l'œil des marins former sur toute cette côte d'Italie comme une ceinture mystérieuse qui en dérobe la vue aux yeux profanes.

Toutes ces parallèles suivent du nord au midi le sens longitudinal des marais et viennent se verser dans la mer auprès de Terracine à *Bocca di Fiume*.

La voie appienne , aujourd'hui chargée d'un sable fin , traverse cet espace sous un berceau formé par des ormeaux , que l'art n'a point plantés ; mais qu'on a réservés sur les flancs de la route lorsque Pie VI la fit remettre à neuf. Ces ormeaux irrégulièrement alignés ombragent à la fois le chemin et le canal ; ils joignent ainsi par une longue promenade une maison de poste à l'autre ; et cette traversée se fait avec une telle vitesse et si peu de fatigue , qu'on est étonné en arri-

vant à Terracine d'avoir parcouru tant de chemin.

Dans la totalité de ce trajet, il n'y avait pas un village, pas une maison pour le service des postes et la commodité des voyageurs. Pie VI a fait construire à peu près à égales distances de vastes caravanserais. Ils s'élèvent au milieu de ces solitudes comme de grands monumens de son pontificat. Ces constructions ont, je ne sais quoi de noble et de singulier dans leur architecture, que je ne saurais comparer à rien. Elles renferment d'immenses écuries, des logemens, des casernes, mais tout cela est démeublé, grand et misérable, somptueux et dénué de tout; les êtres qui habitent ces palais du désert, sont hâves, presque nuds et dévorés par la fièvre; à peine ces malheureux guides peuvent-ils atteler et conduire les chevaux demi-sauvages qu'ils attellent aux voitures. Ces chevaux pris au pâturage, semblent s'indigner de cette servitude momentanée qu'on leur impose; ils frémissent, ils trépignent, ils mordent leur frein jusqu'à l'instant où on leur permet de partir, et alors ils s'élancent avec une fureur

qui n'est pas sans danger. Elle s'augmente à mesure qu'ils rencontrent le long du chemin des haras pâturant en liberté dans les prairies. Ce caractère est propre aux chevaux des marais pontins, c'est pourquoi on leur donne le nom de *scampatores*.

Toute la partie qui borde les deux côtés de la route est desséchée, mais non pas assainie ; on ne remarque pas même que ce dessèchement ait rien fait pour la salubrité de l'air, il y est resté dangereux comme dans tout le reste de la Maremme. Mais au lieu de ne produire que des joncs et des roseaux, le sol desséché s'est couvert de beaux gazons et produit des moissons qui rendent douze et jusqu'à quinze pour un. Nulle part, si ce n'est en Belgique, on ne peut voir de plus beaux blés. Mais Pie VI en commençant ce superbe système de dessèchement n'a point cherché à établir en même temps dans cette région un système de population et de culture ; il s'est borné à faire de ces terrains d'immenses concessions à son neveu le duc de Braschi et à quelques autres grands propriétaires. Ceux-ci se sont bornés à y établir le régime rural de

toutes les grandes propriétés des Maremmes. C'est-à-dire un manoir commun d'où l'on surveille de grands troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux et de buffles ; car ces derniers remplacent les moutons dans ce sol trop humide. Les terres les plus sèches sont réservées pour la culture des blés , la jachère y revient beaucoup plus souvent que dans le Latium ; parce que ce sol est comme celui de l'Amérique , tout neuf pour la culture ; et les herbes parasites s'en emparent avec une telle violence , qu'il faut que la charrue y revienne tous les deux ans pour le nettoyer et le préparer à la végétation des céréales.

Seulement dans la partie des terres desséchées voisines du pied des montagnes , on voit de riches cultures de maïs , de chanvre et de légumes. Ce sont les habitans de Piperno , de Sermonette et de tous les villages situés sur le penchant des monts , qui afferment des portions de terre rapprochées d'eux pour les cultiver sans quitter leur domicile. J'y ai mesuré des plantes de maïs de seize pieds d'élévation , et des chanvres à peu près aussi grands.

Il y a sur tous les bords de ce canal une vie végétative dont l'énergie paraît s'accroître, comme dans l'Inde, du dépérissement de la nature humaine ; bien qu'elle semble offrir à l'homme tout ce qui peut alimenter et charmer sa vie. Le sol s'étend devant lui sous un niveau parfait et qui ne présente aucun obstacle à ses pas. Dans le ciel, resplendit un soleil toujours pur, dont les rayons viennent se perdre dans des masses de feuillage. Une verdure épaisse et nourrie pousse de toutes parts dans ce séjour de la fertilité. Des fleurs sans nombre, nuancées des plus belles couleurs, s'épanouissent à l'ombre des ormeaux. Les bords du canal sont tapissés d'énormes figuiers, dont les rameaux flexibles se penchent sur le courant de l'eau et offrent aux nautoniers leurs fruits chargés de sucre. Entre ces figuiers croissent des aloës, venus d'Orient, dont les tiges s'élèvent comme les cierges dans les flambeaux sacrés. Des saules, des chênes, des ormeaux abritent ces fleurs et ces fruits contre les ouragans ; et pour rendre leurs feuillages plus touffus, des ceps de vignes perpétués d'âge

en âge montent le long des troncs jusqu'au sommet de ces grands arbres. De là leurs pampres s'allongent jusqu'à ce qu'ils aient atteint les rameaux d'un arbre voisin ; et comme les lianes d'Amérique, ces pampres traversent d'un des bords du canal à l'autre et le couvrent comme une tenture. Vers l'automne des grappes innombrables pendent de ces festons et appellent les oiseaux qui en font leur pâture.

Mais tout ce luxe de la nature se déploie en vain ; il ne pare qu'un désert, et il n'est admiré que par le silence. Des animaux sauvages ont seuls le droit de s'approprier ces richesses de la création. Des troupes de sangliers fouillent la terre pour déchirer les racines des végétaux ; des buffles hideux errent dans ces prairies , ou se couchent à l'ombre de ces bois ; l'épervier quitte les rochers qu'il habite pour venir planer dans un calme parfait sur cette solitude qu'il regarde comme son domaine. Il y a des saisons de l'année où des foules d'oiseaux de passage viennent s'y reposer , et ces jours semblent être pour eux comme des jours de fête.

Au milieu de ces animaux sauvages on voit de loin en loin apparaître un homme ; mais lui-même alors ne se montre dans ce lieu de péril que sous un aspect hostile. Tantôt c'est un pâtre qui chasse avec sa lance un buffle irrité ; tantôt c'est un brigand de la montagne qui , caché sous des fleurs ou dans des touffes de figuiers , attend , l'œil au guet et son fusil armé , le passage d'un voyageur. Si le malheureux étranger échappe à ce péril , qui sait si cet air si mortel et si doux ne porte pas son poison secret dans ses veines ?

Je ne saurais vous exprimer , Monsieur , la singulière impression que ce contraste perpétuel entre la nature végétale et la nature animée faisait naître en moi dans cette contrée unique peut-être sur la terre. J'en étais à-la-fois charmé et effrayé ; j'y voyais en quelque sorte une grande image de toute la vie , qu'un danger ignoré et méconnu menace sans cesse : tandis que notre imagination pare tout ce qui nous entoure pour nous dérober au souvenir de ce péril continu. Aussi , nous l'oublions sans cesse ; mais ici il se découvre pour inspirer une sourde terreur.

J'étais encore occupé de ces pensées, lorsque nous avons atteint un point de la route où l'on avait fait une section à la chaussée, pour ouvrir le passage de l'un des nouveaux canaux de décharge. Là, les ingénieurs s'arrêtèrent pour l'examen des travaux, et je me mis à considérer le plan vertical qu'offrait la section de la route. Cette route, c'est la voie appienne ; et les siècles étaient, si je puis m'exprimer ainsi, mis en quelque sorte à nud devant moi. A trois pieds à-peu-près au-dessous du niveau actuel, je vis, reposant sur un massif de maçonnerie, l'ancien pavé fondé par Appius. Au-dessus de ce large pavé on en reconnaît un second, également maçonné, et élevé à-peu-près d'un pied au-dessus de l'autre. C'est un pavé remis à neuf par Trajan. Celui-ci sert de fondement à un chargement de deux pieds de cailloutage, qui fonde la nouvelle route rétablie par Pie VI. On a conservé à Rome l'ancienne coutume de fonder les pavés, non dans du simple sable, comme nous, mais dans une véritable maçonnerie bien liée par du mortier et des cailloutages ; en sorte que les pavés des rues

sont comme autant de murs couchés et étendus sur la surface du sol.

Ce fut aussi vers cette coupure de la route que nous laissâmes nos calèches, pour monter à cheval et nous éloigner vers le milieu de la plaine, dans l'intention d'y examiner les nouveaux travaux, la saison les avait déjà interrompus; mais on y rappela des ouvriers pour le jour de l'inspection. Nous étions conduits par M.<sup>r</sup> *Zaccalone*, député au Corps-Législatif et entrepreneur de ces travaux. Nous traversâmes avec lui d'immenses savannes, où nos chevaux marchaient dans l'herbe jusqu'au jarret : nous suivions, autant qu'il était possible, le voisinage des arbres, pour trouver de l'ombre : car il était plus de midi et l'ardeur du soleil était extrême. A mesure que nous avançons nous chassions les buffles devant nous, jusqu'à-ce que se trouvant tous rassemblés vers le canal nouvellement creusé, et n'ayant plus de retraite, ils se rallièrent et prirent une attitude menaçante. Alors tous les ouvriers du canal poussèrent ensemble de grands cris, et les buffles, épouvantés de ce bruit inconnu dans leurs

déserts, prirent la fuite tous ensemble et disparurent en remontant le canal.

Les ingénieurs examinèrent les travaux, tandis que je regardais l'aspect du site qui nous entourait. L'activité de cette foule d'ouvriers, cette œuvre du génie humain, calculée à Paris par M.<sup>r</sup> de Prony et commandée de si loin, dont le résultat devait changer à la longue ces profondes solitudes en champs élyséens. Cette incroyable puissance de la civilisation, assez grande pour inventer, calculer et exécuter à une telle distance, me causait je ne sais quel étonnement, qui donnait encore à mes yeux un nouveau point de vue à cette singulière contrée.

La partie des marais que nous traversions n'était point encore desséchée; et au lieu de champs et de prairies, nous ne trouvions plus que des roseaux parsemés de bouquets de saules et de bois blancs. La verdure était pâle, et la nature grisâtre et monotone; mais au devant de nous, du côté de la mer, s'élevait ce rideau de forêts dont je vous ai parlé plus haut. Il nous fallut marcher près d'une heure encore avant de l'atteindre, le

sol était mou et les pas des chevaux n'y faisaient point de bruit ; cependant il portait et on ne courait aucun risque de s'enfoncer , en suivant au milieu des roseaux les sentiers tracés par les buffles et les sangliers , lorsqu'ils sortent des forêts pour aller dans les savannes.

Enfin nous atteignîmes les bois ; tout-à-coup l'atmosphère changea , avec l'aspect de la nature ; le sol redevenait vivant , nous revoyions de la mousse et des chênes. Ces arbres étaient immenses , et cependant pas assez élevés pour que les tiges des vignes sauvages ne pussent atteindre leur sommet. Ces forêts de vignobles entretenaient une fraîcheur éternelle sous ces ombrages , et servaient de refuge à tout un monde d'oiseaux et d'insectes. Il en naissait , je ne sais quel bourdonnement , qui annonçait la vie et qui reposait du silence des marais. Enfin nous arrivâmes vers un tertre sur lequel on avait dressé une longue table : elle était ornée par des surtouts de fleurs , et on y trouvait les fruits de l'Italie , les vins de la France , avec des glaces et des sorbets. Ce rafraîchisse-

ment était une attention de M.<sup>r</sup> Zaccaleone. Jamais je n'ai assisté à une fête plus singulière; elle n'avait pour décoration que cette vaste colonnade de la nature avec ses festons de lianes, et pour harmonie que le repos de la forêt et le chant des oiseaux. C'était une fête de Druides, solennisée dans les champs de Rome, redevenus sauvages comme aux jours d'Evandre. Le tertre où nous reposions était formé des ruines d'une élégante villa; peut-être avait-elle appartenu à l'un de ces hommes qui ont avancé la civilisation de l'univers. Elle n'est plus qu'une mesure au fond d'une forêt, et les chênes qui l'ombragent ont déjà péri trois fois depuis que le temps a détruit les campagnes des Romains.

Nous fûmes joints, avant de quitter la grande route, par un petit homme en costume noir et se mourant de chaud. Il était venu de Velletri avec les gendarmes d'escorte, qu'on avait envoyés pour nous attendre sur ce point de la route.

Il vint à nous avec empressement. C'était un Français, véritable Parisien et presque aussi

étonné de se trouver, dans l'ardeur de l'été, au milieu des marais pontins, que je l'étais de l'y voir. Je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise, et voici comment il m'expliqua les motifs de sa présence au milieu de nous.

« Je sollicitais, Monsieur, me dit-il, depuis long-temps, une place, sentant que je n'étais pas fait pour rester dans l'obscurité. Enfin, après beaucoup d'attente, j'appris qu'on venait de me nommer commissaire de police à Velletri. J'allai sur-le-champ chez un de mes amis, homme fort instruit, pour lui demander où était cette ville ? Il m'assura qu'elle était dans le département de Rome, et que je devais prendre la diligence de Lyon pour m'y rendre. C'est ce que j'ai fait ; et enfin, Monsieur, de diligence en diligence, je suis arrivé jusqu'ici. L'endroit est agréable, et je m'y plairais assez, si ce n'était qu'on y parle une langue qui m'empêche de comprendre un mot de tout ce qu'on dit. Je me disais d'abord, qu'à cela ne tienne, je m'y ferai, l'homme s'habitue à tout ; mais plus j'avance et moins je m'y fais. Aussi, Monsieur, vous devez sentir

quel plaisir j'éprouve en ayant l'honneur de causer avec un Français qui peut m'entendre et me répondre. »

» Malgré cela, je ne puis que me louer des gens de Velletri, ils m'ont reçu avec beaucoup de politesse ; mais la société y est nulle , et je n'ai pas la moindre distraction. Car vous ne croiriez pas , Monsieur , qu'ayant voulu promener un peu dans les environs, qui sont très-pittoresques , les gendarmes m'ont conseillé de n'en rien faire, de peur des brigands ; ils m'ont assuré qu'ils sont fort avides de commissaires de police et qu'ils les assassinent comme rien. Ne voulant pas me compromettre, je suis réduit à ne pas quitter mon gîte. Jugez combien j'ai été content d'apprendre l'arrivée de Messieurs les inspecteurs du génie , et j'ai vite profité de l'occasion de votre escorte pour prendre l'air et avoir l'honneur de vous présenter mes devoirs. »

Le petit commissaire , tout joyeux de se trouver avec des Français de France , comme il nous appelait , s'en vint déjeuner avec nous dans la forêt. Il mangeait , et parlait et riait , assis à cette table , comme s'il avait été dans

une guinguette des Boulevards , ne songeant non plus à Velletri ni aux brigands, que s'il n'y en avait jamais eu dans le monde.

J'aurais voulu prolonger mon séjour dans cette noble solitude; mais il me fallut suivre mes compagnons de voyage, repasser avec eux dans les sentiers du marais, revenir vers nos voitures, et dire adieu, peut-être pour toujours, à ces déserts et à ces bois. Mes compagnons reprirent le chemin de Rome, et moi je tournai vers le midi pour m'en aller à Naples, et nous nous sommes séparés les uns des autres à Bocca di Fiume, sans savoir si les chances de la vie nous réuniraient de nouveau.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

12938

DO

425

.L8

1811

E. 1

c. 1

B.F. 404/1

4102980

